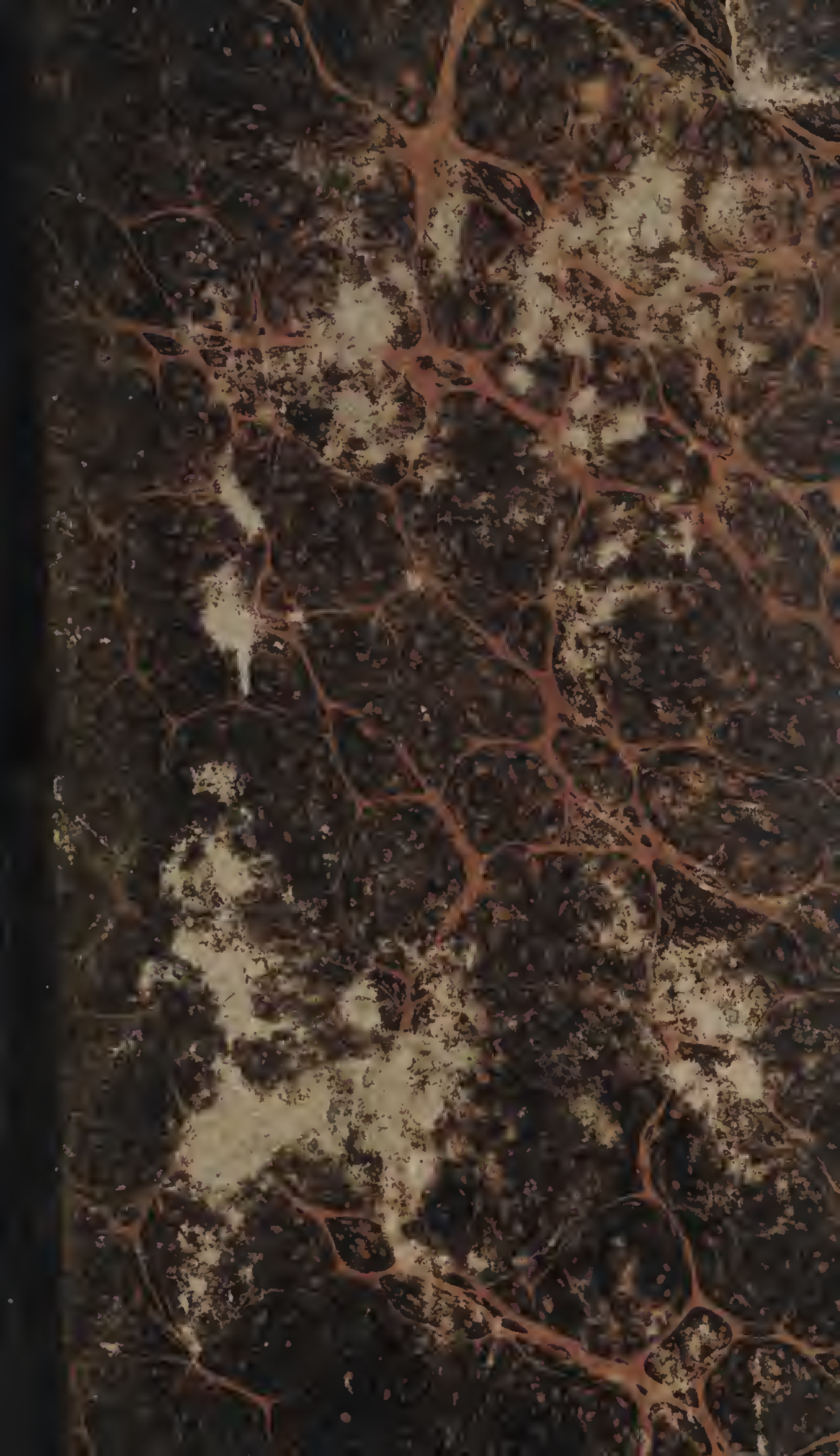


THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

930
R65h
1815
v.4

Julie Cox

Julie Co

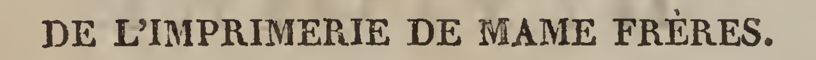
SEP 3 1919

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

SEP 3 1919

HISTOIRE

ANCIENNE.



DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

HISTOIRE

ANCIENNE,

DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MÈDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

PAR ROLLIN,

Ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Éloquence au Collége royal, et Associé à l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres.

Nouvelle édition.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

E. BABEUF, LIBRAIRE,

L. SAINTMICHEL, LIBRAIRE,

quai des Augustins, n° 49.

1815.

Mãns Semple

930
R65l
1815
V.4

LIVRE SEPTIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE.

DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme, dans les chapitres 1er et 2e, l'histoire des Perses et des Grecs pendant quarante-huit ans et quelques mois, qui est le temps que dura le règne d'Artaxerxe *Longue-main*, dont les six dernières années concourent avec les six premières de la guerre du Péloponnèse : cet espace s'étend depuis l'an du monde 3531 jusqu'à l'an 3579. Le chapitre 2e renferme les autres affaires des Grecs, arrivées tant en Sicile qu'en Italie, pendant l'intervalle marqué ci-dessus.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme l'histoire des Perses et des Grecs, depuis le commencement du règne d'Artaxerxe jusqu'à la guerre du Péloponnèse, qui com-

130157

mença la quarante-deuxième année du règne de ce prince.

§. I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane et celui d'Hystaspe, son frère aîné.*

An. M. 3531. Av. J. C. 473. = Les historiens grecs donnent à ce prince le surnom de *Longue-main* (Aristot. Polit. lib. 15, p. 735), selon Strabon, à cause que ses mains étoient si longues, qu'étant tout droit, il en pouvoit toucher ses genoux; selon Plutarque (in Artax. p. 1011), parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passoit pour le plus bel homme de son temps; mais on vantoit encore plus sa bonté et sa générosité. Il régna près de quarante-neuf ans.

Quoiqu'Artaxerxe se vît délivré (Ctes. c. 30), par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre avant que d'être paisible possesseur de la couronne : l'un dans son frère Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

Artabane avoit laissé sept fils, et un grand nombre de partisans, qui ne tardèrent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux et ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles persans perdirent la vie. Artaxerxe ayant pris enfin le dessus, il extermina tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira surtout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son père, et particulièrement

de l'eunuque Mithridate, qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des auges (Plut. in Artax. p. 1019), ce qui se faisoit de cette manière: On mettoit le criminel à la renverse dans une auge, et après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge, à la réserve de la tête, des pieds et des mains, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode, on lui présentoit la nourriture nécessaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui: pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, et on lui en frottoit tout le visage, ce qui attiroit sur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours exposé aux rayons ardens du soleil. Les vers, engendrés de ses excrémens, lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce supplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffroit des tourmens indicibles.

Artaxerxe ayant dissipé le parti d'Artabane (Ctes. cap. 31), se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui soutenoit le parti de son frère; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venües aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrain, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage; de sorte que les deux armées se separèrent avec un succès égal, et se retirèrent chacune de son côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe ayant assemblé une plus grande armée que son frère, et ayant d'ailleurs tout l'empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, et ruina entiè-

rement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'empire.

Pour se maintenir (Diod. lib. 11, p. 54), il déposa tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnoit avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit d'exterminer, et il leur en substitua d'autres en qui il avoit une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse et de zèle pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation et une grande autorité, et il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des souverains.

§. II. *Thémistocle se réfugie vers Artaxerxe.*

An. m. 3531. — Ce fut vers ce prince que Thémistocle se réfugia, selon Thucydide, et au commencement de son règne: car d'autres auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore, placent cet évènement sous Xerxès son prédécesseur. M. Prideaux se range de leur côté, et il croit aussi que l'Artaxerxe dont nous parlons est le prince que l'écriture appelle Assuérus, et dont Esther fut l'épouse : au lieu que nous supposons, avec le savant Ussérius, que ce fut Darius, fils d'Hystaspe, que cette illustre juive épousa. J'ai déjà déclaré bien des fois que je n'entrois point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc sur la retraite de Thémistocle en Perse, aussi-bien que sur l'histoire d'Esther, au sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire.

Nous avons vu que Thémistocle s'étoit retiré chez Admète, roi des Molosses (Thucyd. lib. 1, p. 90-91. — Plut. in Themist. p. 125-127. — Diod. lib. 11, 42-44. — Cornel. Nep. in Themist. cap. 8-10), qui l'avoit fort bien reçu. Les Athéniens et les Lacédémoniens ne l'y laissèrent pas en repos, et le redemandèrent à ce prince avec menaces, s'il le refusoit, de porter la guerre dans son pays. Admète, qui ne vouloit point s'attirer sur les bras de si formidables ennemis, et encore moins trahir son hôte, l'avertit du danger où il étoit, et favorisa sa fuite. Thémistocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, et là, il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie. Il n'étoit point connu des passagers. Ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'île de Naxe, qui étoit alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau et au pilote, et tant par prières que par menaces, il les força de passer outre, et de tenir la route d'Asie.

Thémistocle put se souvenir alors d'un mot que son père lui avoit dit lorsqu'il étoit encore fort jeune (Plut. in Them. p. 112), pour l'avertir de ne pas compter beaucoup sur la faveur du peuple. Ils se promenoient ensemble le long du port. En lui montrant de vieilles galères jetées et abandonnées sur le rivage : *Voyez-vous, mon fils*, lui dit-il, *Voilà comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Il arriva donc à Cumes, ville d'Eolie dans l'Asie mineure. Le Roi de Perse avoit mis sa tête à prix,

et promis deux cents talens (200,000 écus) à qui la lui livreroit. Toute la côte étoit pleine de gens qui l'observoient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite vile d'Eolie, où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogène, le plus riche du pays, et qui avoit de grandes relations avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui, jusqu'à ce qu'il le fît conduire en sûreté, et avec bonne escorte, à Suse, dans un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, qui étoient fort jaloux, avoient accoutumé de mener leurs femmes, ceux qui le conduisoient publiant qu'ils menoient à un grand seigneur de la cour une jeune dame grecque.

Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il s'adressa au capitaine des gardes, et lui dit qu'il étoit Grec de nation, et qu'il venoit pour parler au roi d'affaires importantes qui regardoient son service. L'officier l'avertit d'une cérémonie dont il savoit que quelques Grecs étoient blessés, mais qui étoit absolument nécessaire pour parler au prince en personne ; c'étoit de se prosterner profondément devant lui : « car, dit-il, notre loi nous ordonne « d'honorer ainsi le roi, et de l'adorer comme une « image vivante du dieu immortel qui entretient « et conserve toutes choses. » Thémistocle y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le roi, et l'adora ; puis se relevant : « Grand roi *, dit-il par un

* Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choses, mais dans une lettre qu'il avoit écrite au roi avant que de lui parler.

« truchement, je suis Thémistocle, Athénien, qui « ayant été banni par les Grecs, viens ici cher- « cher un asyle. J'ai fait à la vérité beaucoup de « maux aux Perses, mais je ne leur ai fait pas « moins de bien par les salutaires avis que je « leur ai fait donner plus d'une fois, et je suis « en état de leur rendre encore de plus grands ser- « vices que jamais. Mon sort est entre vos mains. « Vous pouvez montrer ici ou votre clémence ou « votre colère. Par l'une, vous sauverez votre « suppliant; par l'autre, vous perdrez le plus « grand ennemi de la Grèce. »

Le roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens et pour sa hardiesse; mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur; qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personnages. On ajoute que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, et fit appeler Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien que de triste, surtout depuis que l'un des gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille, dans la salle même du roi qu'il venoit de quitter : *Serpent de Grèce, plein de ruse et de malice, la fortune du roi t'amène ici.* Mais la sérénité qui paroissoit sur le visage du roi ne

lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très-favorable, et lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cents talens (200,000 écus), somme qu'il avoit promise à quiconque le lui livreroit, et qui par cette raison lui étoit due, puisqu'il avoit apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Grèce. Mais Thémistocle, ne pouvant s'expliquer que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue persane, espérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moyen d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme comme d'une tapisserie à personnages, qui a besoin d'être déployée et développée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du pays, qu'il parvint à parler le persan plus élégamment que les Perses mêmes, et il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le roi sans truchement. Ce prince lui marqua une estime et une considération extraordinaires. Il lui fit épouser une dame des plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison et un équipage convenable, et lui assigna les revenus nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs et de tous ses divertissemens, et s'entretenoit souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie et de l'inquiétude aux grands seigneurs de

sa cour. Il le présenta même aux princesses, qui l'honorèrent de leur affection, et lui donna les entrées chez elles. On rapporte comme une marque particulière de faveur que, par son ordre spécial, il fut admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie.

On cite encore une autre preuve de son crédit. Démarate de Sparte, qui étoit dans ce même temps à la cour, ayant eu ordre du roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de faire son entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare royale sur la tête. Vanité ridicule, également indigne de la noblesse d'un Grec, et de la simplicité d'un Lacédémonien! Le roi, choqué de l'insolence de cette demande, témoigna son mécontentement d'une manière fort vive, et parut ne vouloir jamais lui pardonner; mais Thémistocle, ayant intercédé pour lui, le remit dans ses bonnes grâces.

Enfin, le crédit de Thémistocle fut si grand, que sous les règnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient et lui promettoient en propres termes, qu'il seroit plus grand auprès d'eux que Thémistocle ne l'avoit été auprès du roi Artaxerxe.

On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré et recherché de tout le monde qui s'empressoit à lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voyant sa table magnifiquement

servie : *Mes enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du roi demandoit que Thémistocle fît son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoya à Magnésie, située sur le Méandre, et on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étoient de cinquante talens (50,000 écus) par an, ceux de Myunte et de Lampsaque. L'une de ces villes devoit lui fournir son pain, l'autre son vin, la troisième sa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres pour ses meubles et pour ses habits. Telle étoit la coutume des anciens rois d'Orient : au lieu de pensions, ils donnoient à ceux qu'ils vouloient gratifier des villes, et quelquefois même des provinces qui, sous le nom de pain, de vin, etc., devoient leur fournir abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour entretenir leur maison et leur train avec magnificence. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance et dans la splendeur, jusques à ce qu'il y finit ses jours de la manière que l'on verra dans la suite.

§. III. *Cimon commence à paroître à Athènes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon.*

An m. 3534, av. J. C. 470. = Athènes, qui venoit de perdre un de ses plus considérables citoyens et de ses meilleurs généraux par la retraite

de Thémistocle (Diod. lib. 11, pag. 45. — Plut. in Cim. pag. 482-483), chercha à réparer cette perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui étoit point inférieur en mérite.

Ses premières années ne lui avoient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien (Plut. in Cim. pag. 480), dont la jeunesse fut fort décriée, et qui dans la suite se fit un si grand nom, montre que les dérangemens de cet âge ne doivent pas faire désespérer d'un jeune homme, surtout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites et de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel étoit le caractère de Cimon. Sa mauvaise réputation ayant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très-mal reçu; et rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie, s'appliqua particulièrement à le former, et ne contribua pas peu, par les instructions qu'il lui donna, et par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite : service des plus importans qu'il pût rendre à sa patrie !

Plutarque observe (ibid. pag. 481), qu'après ses premiers écarts, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand et de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage et en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence et en bon sens,

mais qu'il fut plus juste et plus homme de bien que ni l'un ni l'autre; et que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce seroit un grand avantage pour un état, que ceux qui excellent dans chaque profession se fissent un plaisir et un devoir d'instruire et de former les jeunes gens en qui ils connoissent de bonnes dispositions. Par-là ils trouveroient le moyen de continuer à la patrie leurs services même après leur mort, et d'y perpétuer par leurs élèves le goût du vrai mérite et la pratique des bonnes règles.

Peu de temps après la retraite de Thémistocle, les Athéniens, ayant mis en mer une flotte sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, conquirent Eione sur le Strymon, Amphipolis, et d'autres endroits de la Thrace: et comme ce pays étoit très-fertile, Cimon y établit une colonie, et y fit passer dix mille Athéniens.

Le sort d'Eione est trop siugulier (Herod. l. 7, c. 107. — Pl. p. 482) pour n'être pas rapporté ici. Bogès en étoit gouverneur pour le roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement et une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon et par les Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, et se retirer en Asie avec tous ses effets et toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, et résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuya de rudes attaques, et se défendit toujours avec un courage incroyable. Quand il

vit que les vivres lui manquoient absolument, il jeta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or et l'argent qui étoit dans la ville; puis il fit allumer un bûcher; et ayant égorgé sa femme, ses enfans, et tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jeter au milieu des flammes, et s'y précipita lui-même. Xerxès ne cessoit d'admirer et de déplorer en même temps une si merveilleuse générosité. Les païens pouvoient l'appeler ainsi : mais c'est plutôt férocité et barbarie.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros, où il trouva les os de Thésée, fils d'Egée, qui, s'enfuyant d'Athènes, s'étoit retiré dans cette ville, et y étoit mort. Un oracle avoit ordonné qu'on en fît la recherche. Il les fit charger dans sa galère, les orna magnifiquement, et les porta ainsi dans sa patrie près de huit cents ans depuis que Thésée en étoit parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie; et pour conserver la mémoire de cet événement, il établit une dispute de poètes tragiques qui fut très-célèbre, et qui contribua beaucoup à perfectionner le théâtre, par l'émulation extraordinaire qu'elle jeta entre les écrivains dont les tragédies y étoient représentées; car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors sa première pièce, l'archonte qui présidoit à ces jeux, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités, engagea Cimon et les autres généraux ses collègues, qui tous étoient au nombre de dix, un de chaque tribu, à faire la fonction de juges. Le prix fut adjugé

à Sophocle ; ce qui causa un si grand chagrin et une si grande douleur à Eschyle, qui jusque-là avoit primé sur le théâtre, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athènes. Il en partit, se retira en Sicile, et y mourut.

Les alliés avoient fait quantité de prisonniers (Plut. in Cim. p. 484) sur les barbares dans les villes de Seste et de Bysance, et pour faire honneur à Cimon, ils le prièrent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornemens et toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité ; mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornemens des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme fort mal habile et mal entendu à faire des partages ; car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers et de bracelets d'or, quantité de riches vêtemens et de beaux manteaux de pourpre ; et les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nus, et qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie et de la Lydie les parens et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent ; de sorte que des deniers provenus de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, et qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaisir

dans la suite à raconter lui-même cette aventure à ses amis, et il la rapportoit toujours avec une sorte de complaisance.

Il faisoit de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots (Plut. in Cim. p. 484. — Cornel. Nep. in Cim. c. 4. — Athen. lib. 12, p. 533), mais d'une manière vive et élégante. *Cimon* (1), dit-il, *amassoit des richeses pour s'en servir, et il s'en servoit pour se faire estimer et honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'âme des plus belles actions du paganisme, et combien Tertullien avoit raison de définir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain et glorieux : *animal gloriæ.* Cimon vouloit que ses vergers et ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressembloit en rien à ces tables somptueuses et délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction et en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, mais abondante, et tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. En bannissant ainsi de ses repas tout ce qui sentoit le faste, le luxe, les délices, il se ménageoit un fonds inépuisable, non-seulement pour les dé-

(1) Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

penses nécessaires de sa maison, mais pour les besoins de ses amis, de ses domestiques, et d'un très-grand nombre de citoyens, montrant par-là qu'il connoissoit bien mieux que la plupart des riches la destination naturelle des richesses, et leur véritable usage.

Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques, qui avoient ordre de glisser secrètement quelque pièce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, et de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étoient morts sans avoir laissé de quoi se faire inhumer. Et ce qui est admirable, et que Plutarque ne manque pas d'observer, c'est qu'il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages, puisqu'en toute occasion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire pour celle des citoyens les plus considérables par leurs richesses et par leur crédit.

Quoiqu'il vît tous les autres gouverneurs de son temps enrichis par les concussions et par les voleries qu'ils faisoient sur le public (Plut. in Cim. p. 485), il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures, non-seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, et continua jusqu'à la fin de sa vie de faire et de dire gratuitement et sans aucune vue d'intérêt tout ce qui étoit utile et expédient pour la république.

Cimon joignoit à beaucoup d'autres excellentes

qualités, un grand sens, une rare prudence, et une profonde connoissance du génie et du caractère des hommes. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui, depuis la retraite de Xerxès, ne respiroient plus que le repos, et ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues et des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, et laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats et de rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. Les autres généraux, sans prévoyance et sans vue pour l'avenir, les chagrinèrent d'abord, et voulurent les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage et au trafic, pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, et deviendroient de jour en jour plus puissans. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver, et ce furent ces peuples mêmes qui, à leurs propres frais et dépens, se donnèrent des maîtres, et de compagnons et d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque sorte sujets et tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de capitaine grec qui rabaissât la fierté et la puissance du grand roi de Perse

comme le fit Cimon (Plut. in Cim. p. 485-487. — Thucyd. l. 1, p. 66. — Diod. l. 11, p. 45-47). Après que les barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le temps de respirer; mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places, et leur débaucha tous leurs alliés, en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cent cinquante voiles, et soutenue de l'armée de terre, campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étoient jetés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui étoit sur le rivage. C'étoit une entreprise très-hasardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, et de mener des troupes déjà fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches et supérieures en nombre; mais Cimon, voyant que toute l'armée demandoit d'aller contre les barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrêmement animés. Il les mit donc à * terre, et il les mena droit contre

* On ne voit pas que les anciens se servissent de

les barbares, qui les attendirent de pied ferme, et soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur; mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, et un butin immense. Cimon ayant, dans un seul jour, remporté deux victoires, qui égaloient presque la gloire des deux journées de Salamine et de Platée, alla, pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venoient de Chypre pour joindre la flotte des Perses, et ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, et presque tous les soldats tués ou noyés.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athènes, et employa une partie des dépouilles à fortifier le port et à embellir la ville. Digne usage des richesses qu'un général amasse dans ses campagnes, et qui lui fait sans comparaison beaucoup plus d'honneur que s'il les employoit à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeroient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, construits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque manière pour toujours, et font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissemens dans une ville plaisent infiniment au peuple (Plut. de Ger. rep. p. 818), toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations; et c'est,

chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galères étant plates abordoient sans peine.

comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moyens les plus sûrs et en même temps les plus légitimes de gagner son amitié, et de s'en faire estimer.

L'année suivante, ce général fit voile vers l'Hellespont (Plut. in Cim. p. 487. — Thucyd. lib. 1, p. 66-67. — Diod. l. 11, p. 53), et ayant chassé les Perses de la Chersonnèse de Thrace, dont ils s'étoient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade, son père, qui en avoit eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Thase, qui s'étoient révoltés contre les Athéniens, et défit leur flotte. Ils soutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples (Polyæn. Str. lib. 2). Comme s'ils avoient affaire à des ennemis cruels et barbares, dont ils eussent eu les dernières extrémités à craindre, ils décernèrent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siége dura trois ans, et fit souffrir à ces malheureux citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes secondèrent leurs efforts avec la même ardeur (Polyæn. lib. 8); et comme on manquoit de cordes pour les machines, elles coupèrent toutes de bon cœur leurs chevelures, et les employèrent à cet usage. La famine, étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride, Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se

mit la corde au cou, et se présentant à l'assemblée : « Mes compatriotes, dit-il, faites de moi ce « qu'il vous plaira, et ne m'épargnez pas si vous « le jugez à propos : mais sauvez le reste du peu« ple par ma mort, en abolissant la loi meur« trière que vous avez publiée contre votre pro« pre intérêt. » Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, et n'eurent garde de souffrir qu'il en coutât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissèrent la vie sauve, et se contentèrent de démanteler leur ville.

Après que Cimon eut débarqué ses troupes sur le rivage opposé de la Thrace, il se saisit de toutes les mines d'or de ces côtés-là, et soumit tout ce pays jusqu'en Macédoine. Il auroit pu en tenter la conquête, et il paroît qu'il ne lui auroit pas été difficile de se rendre maître d'une partie de ce royaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion. Aussi, pour l'avoir négligée, fut-il, à son retour à Athènes, appelé en jugement, comme s'il se fût laissé corrompre par l'argent des Macédoniens et d'Alexandre leur roi. Il étoit bien éloigné d'une telle prévarication, et il se justifia pleinement.

§. IV. *Révolte de l'Egypte contre les Perses soutenue par les Athéniens. Mort de Thémistocle.*

An. M. 3544. Av. J. C. 460. = Cependant les Egyptiens (Thucyd. lib. 1, p. 68 et 71-72. — Ctes. cap. 32-35. — Diod. l. 11, p. 54-59), pour

se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portoient qu'avec une extrême impatience, se révoltèrent contre Artaxerxe, et prirent Inare, prince des Libyens, pour leur roi. Ils appelèrent à leur secours les Athéniens qui, ayant alors une flotte de deux cents vaisseaux à l'île de Chypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, et firent voile aussitôt vers l'Egypte, jugeant cette occasion très-favorable pour affoiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau royaume.

A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cent mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui ayant conseillé de ne point hasarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide, l'un de ses frères. Quand celui-ci fut arrivé en Egypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les Athéniens ayant défait en mer la flotte des Perses, et détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remontèrent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre sous le commandement de Charitimis, leur général, et s'étant joints à Inare et à ses Égyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, et le défirent dans un grand combat, où ce général persan et cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échappèrent, se sauvèrent à Memphis. Les vainqueurs les y poursuivirent, et se rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville. Mais les Perses s'étant fortifiés dans la troisième, appelée la *Muraille blanche*, qui étoit la plus grande et la plus forte des trois, ils y sou-

tinrent un siége de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur secours.

Artaxerxe ayant appris la défaite de son armée, et la part que les Athéniens y avoient eue, pour faire diversion de leurs forces, et les empêcher d'agir contre lui, envoya des ambassadeurs aux Lacédémoniens, avec une grande somme d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y ayant point voulu entendre, il prit le parti, pour parvenir à son but, d'envoyer Thémistocle dans l'Attique, à la tête d'une armée, ne doutant pas que les Athéniens, dans un si grand danger, ne rappelassent leurs troupes, dont ils auroient besoin pour leur propre défense. Pour cet effet, il envoya ordre à Thémistocle de se préparer pour cette expédition. Il fit assembler en même temps une armée de terre et une flotte sur les côtes d'Ionie, dont il prétendoit donner le commandement à ce général.

Thémistocle se trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vue des bienfaits et des faveurs dont le roi l'avoit comblé, la parole positive qu'il lui avoit donnée de le servir avec zèle dans l'occasion, l'ordre pressant du roi qui le sommoit de sa promesse, ne lui laissoient pas la liberté de refuser cette commission. D'un autre côté, l'amour de la patrie, que les mauvais traitemens et l'injustice de ses citoyens n'avoient pu étouffer en lui, la peine qu'il avoit à flétrir la gloire de ses grandes actions et de ses anciens trophées par une si honteuse dé-

marche, peut-être aussi la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il auroit en tête d'excellens généraux, et surtout Cimon, qui jusque-là avoit toujours été aussi heureux que brave : toutes ces pensées ne lui permettoient pas de se déclarer contre sa patrie dans une entreprise dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvoit tourner qu'à sa honte.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre fin à sa vie *, ne trouvant que cet unique moyen de ne point manquer ni à ce qu'il devoit à sa patrie, ni à ce que le prince avoit droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis; et après les avoir embrassés, et leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau, ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, et mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans le gouvernement de la république et dans le commandement des armées. Le roi (Cic. de Senect. n. 72) ayant appris la cause et la manière de sa mort, l'estima et l'admira encore davantage, et continua de traiter favorablement ses amis et ses domestiques. Les Magnésiens lui élevèrent dans la place publique un magnifique tombeau, et accordèrent à ses descendans des priviléges et des honneurs particuliers. Ils en jouissoient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire, depuis près de six cents ans, et le tombeau subsistoit encore.

* Les plus sages du paganisme ne croyoient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron, intitulé Brutus (n. 42-43), réfute avec esprit et agrément la manière tragique dont, après quelques écrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'étoit une pure fiction inventée par des rhéteurs, lesquels, sur le simple bruit qui avoit couru que ce grand homme étoit mort de poison, avoient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui sans cela n'auroit eu rien d'intéressant ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, historien sensé, qui étoit d'Athènes même, et presque contemporain. Cet auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avoit couru du poison, mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, et que ses amis transportèrent secrètement ses os à Athènes, où, du temps de Pausanias, on voyoit encore son tombeau près du grand port. Ce récit paroît bien plus vraisemblable.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Grèce. Il avoit l'âme grande, un courage invincible, et que le danger même rendoit plus ferme; une ardeur incroyable pour la gloire, que l'amour du bien public sut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta aussi quelquefois trop loin; une présence d'esprit (1), qui lui montroit dans l'instant même le parti qu'il falloit prendre; enfin une pénétration dans l'avenir, qui lui découvroit clai-

(1) De instantibus, ut ait Thucydides, verissimè judicabat, et de futuris callidissimè conjiciebat. (Corn. Nep. in Themist. cap. 1.)

rement les desseins les plus cachés des ennemis, qui lui faisoit prendre de loin des mesures justes pour les déconcerter, et qui lui inspiroit des vues nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de sa patrie. Les qualités du cœur, qui sont les essentielles, lui manquoient, je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas aussi exempt de soupçons d'avarice, ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'état.

On rapporte de lui néanmoins une belle action et une belle parole, qui marquent un sentiment noble et désintéressé (Plut. in Themist., pag. 121) (1). Sa fille étant recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre, à un riche dont la réputation étoit suspecte, et il dit que dans le choix d'un gendre, *il aimoit mieux du mérite sans bien, que du bien sans mérite.*

Mégabyse et Artabaze, qu'Artaxerxe avoit chargés du commandement des troupes pour la guerre d'Egypte, avoient formé en Cilicie et en Phénicie une armée de trois cent mille hommes. Il fallut attendre que la flotte fût prête, ce qui traîna jusqu'à l'année suivante. Alors Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyse, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siége, et livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes

(1) Themistocles, cùm consuleretur utrùm bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret: EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. (Cic. de Offic. l. 2, n. 71.)

de part et d'autre se trouvèrent à cette action. Inarus y fut entièrement défait : le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Egyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyse, fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Egyptiens qui voulurent le joindre, et gagna Biblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flotte dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des insultes de l'ennemi, et soutinrent dans cette île un siége d'un an et demi.

Après la bataille, tout le reste de l'Egypte s'étoit soumis au vainqueur, et remis sous l'empire du roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il se maintint long-temps par la difficulté que trouvèrent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Le siége continuoit toujours à Prosopitis. Les Perses voyant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils saignèrent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flotte athénienne, et la mirent à sec, et ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus, se voyant perdu, composa avec Mégabyse, pour lui, pour tous ses Egyptiens, et pour environ cinquante Athéniens, et se rendit

à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisoit un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore : et pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, et se rangèrent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, et de vendre bien cher leur vie, à l'imitation des Lacédémoniens qui s'étoient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution désespérée, ne jugèrent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderoit de sortir d'Egypte, et qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer, soit par terre. Ils acceptèrent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos et de toute l'île, et s'en allèrent par terre à Cyrène, où ils s'embarquèrent pour la Grèce. Mais la plupart des troupes qui avoient été employées dans cette expédition y périrent.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flotte de cinquante voiles, qu'ils envoyoient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de temps après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dégager, ne sachant encore rien de ce qui étoit arrivé. A peine y étoit-elle entrée, que la flotte de Perse, qui tenoit la mer, vint l'y attaquer par derrière, pendant que l'armée lui faisoit des décharges de traits de dessus les bords de la rivière. Il n'en échappa que quelques vaisseaux qui percèrent au travers de la flotte ennemie, et tout le reste y périt. Ainsi finit la fu-

neste guerre que les Athéniens firent en Egypte, et qui dura six ans. Après cela l'Egypte retourna sous le joug des Perses, et y demeura pendant tout le reste du règne d'Artaxerxe. C'en étoit pour lors la vingtième année. Mais le sort des prisonniers qu'on avoit fait dans cette guerre fut bien triste.

§. V. *Inarus livré à la mère du roi contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze. Sa révolte.*

AN M. 3556. AV. J. C. 448. = ARTAXERXE (Ctes. c. 35-40), après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations et aux importunités continuelles de sa mère, qui lui demandoit Inarus et les Athéniens, qui avoient été pris avec lui en Egypte, pour les sacrifier aux mânes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin. Aveugle et cruelle foiblesse d'un prince, qui se rend perfide pour être complaisant, et qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment et le droit des gens, de peur d'affliger une mère injuste! Cette princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus (Thucyd. lib. 1, p. 72), et trancher la tête à tout le reste. Mégabyse en fut au désespoir. Comme il leur avoit donné sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la cour et se retira en Syrie dont il étoit gouverneur, et son mécontentement alla jusqu'à lever une armée, et à se révolter ouvertement.

Le roi envoya contre lui Osiris avec une ar-

mée de deux cent mille hommes. Cet Osiris étoit un des grands seigneurs de sa cour. Mégabyse lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, et mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander, et Mégabyse le lui renvoya généreusement dès qu'il fut guéri.

L'année suivante le roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frère du roi, et gouverneur de Babylone. Ce général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu et mis en fuite : et cette victoire de Mégabyse ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya son frère Artarius, et sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyse, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit : le roi lui pardonna, et il revint à la cour.

Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derrière prêt à se lancer sur le roi, Mégabyse, effrayé du danger où il le voyoit, par affection et par zèle pour lui, lança un dard et tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son prince en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis, et sa mère Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée et changée en un exil perpétuel. Il fut envoyé à Cyrta, ville située sur la mer Rouge, et condamné à y finir ses jours. Mais,

au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et revint chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grâce, et même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après dans sa soixante-seizième année. Il fut extrêmement regretté du roi et de toute la cour. C'étoit le plus habile homme du royaume, aussi-bien que le meilleur capitaine. Artaxerxe lui devoit et la couronne et la vie : mais il est bien dangereux à un sujet (1) que son maître lui ait de trop grandes obligations. Ce fut ce qui causa tous les malheurs qui arrivèrent à celui-ci.

On est surpris de voir qu'un prince d'un esprit aussi solide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un seigneur de sa cour, parce que dans une partie de chasse il avoit frappé le premier la bête qu'on poursuivoit. Y a-t-il une foiblesse pareille à celle-là, et est-ce là placer en roi le point d'honneur? cependant l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque (Apophthegm. p. 173) me fait croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fausse délicatesse de gloire l'avoit porté, et qu'il en fit une espèce de réparation publique. Car, selon cet auteur, il déclara par une ordonnance qu'il seroit permis à quiconque assisteroit à la chasse avec le prince de lancer le premier un trait contre la

(1) Beneficia eò usque læta sunt, dùm videntur exolvi posse; ubi multùm antevertere, pro gratiâ odium redditur. (Tacit. Annal. l. 4, c. 18.)

bête s'il le pouvoit; et il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

§. VI. *Artaxerxe envoie à Jérusalem d'abord Esdras, puis Néhémie.*

Avant que de continuer ce qui regarde l'histoire des Perses et des Grecs, je rapporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premières années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu; c'est une partie essentielle de l'histoire de ce prince.

An M. 3537. Av. J. C. 467. = La septième année d'Artaxerxe, Esdras obtint du roi et de ses sept conseillers une ample commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudroient l'y suivre (Esdr. c. 7, etc.), pour y rétablir l'état et la religion des Juifs, et régler l'un et l'autre selon leurs propres lois. Esdras étoit des descendans de Saraia, qui étoit souverain pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué par son ordre. Il n'étoit pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguoit particulièrement des autres Juifs, étoit d'être fort versé dans la connoissance des saintes écritures; c'est pourquoi il est qualifié de *Docteur bien exercé dans la loi du Dieu du ciel*. Il partit de Babylone avec les dons et les offrandes dont le roi, et ceux de sa cour, et tous ceux d'Israël qui étoient restés à Babylone, l'avoient chargé pour le temple, et qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paroît par la commission que lui

donna Artaxerxe, que ce prince avoit beaucoup de respect pour le Dieu d'Israël, puisqu'en ordonnant à ses officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur Dieu, il ajoute : *De peur que sa colère ne s'allume contre le royaume du roi et de ses enfans* (Esdr. 1, 23). Cette commission l'autorisoit, comme je l'ai déjà dit, à régler la religion et l'état des Juifs selon la loi de Moyse, à rétablir des magistrats et des juges pour punir les réfractaires, non-seulement par emprisonnement et par confiscation de biens, mais encore par l'exil, et même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seroient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revêtu, et qu'il exerça fidèlement pendant treize ans, jusqu'à ce que Néhémie arriva de la cour de Perse avec une nouvelle commission (an m. 3550, av. J. C. 454).

Néhémie (Nehem. c. 1 et 2) étoit Juif aussi, d'une piété et d'un mérite distingué, et grand échanson du roi Artaxerxe. Cette charge étoit très-considérable à la cour de Perse, à cause du privilége qu'elle donnoit d'approcher souvent de la personne du prince, et de lui parler dans les momens les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établissement fixe de sa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent point oublier la patrie de ses ancêtres, ni leur religion ; son amour pour l'une, et son zèle pour l'autre, ne se refroidirent point, et son cœur étoit toujours à Sion. Quelques Juifs venus de Jérusalem lui ayant représenté le triste état où se trouvoit cette ville, ses murailles détruites, ses

portes consumées par le feu, ses habitans exposés par-là aux insultes de leurs ennemis et au mépris de tous leurs voisins; le danger et l'affliction de ses frères firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvoit attendre de sa piété. Un jour, qu'il faisoit les fonctions de sa charge, le roi lui ayant remarqué un air de tristesse qu'il n'avoit pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause; ce qui marque dans ce prince un fonds de bonté rare dans les personnes de son rang, et néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie saisit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvoit son pays; lui avoua que c'étoit là le sujet de son affliction, et le supplia de lui permettre d'aller à Jérusalem pour en réparer les fortifications. Les rois de Perse ses prédécesseurs avoient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jérusalem. Artaxerxe sur-le-champ fit dresser un décret portant ordre de rebâtir les murailles et les portes de Jérusalem. Néhémie, en qualité de gouverneur de Judée, étoit chargé du décret et de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les gouverneurs des provinces de deçà l'Euphrate, de l'assister de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il étoit envoyé. Ce pieux Juif s'acquitta de sa commission avec un zèle et une activité incroyable.

C'est de ce décret, donné par Artaxerxe, la vingtième année de son règne, pour rebâtir les

murs de Jérusalem, que se prend le commencement des soixante-dix semaines d'années de la célèbre prophétie de Daniel (c. 9, v. 24-27), après lesquelles le Messie devoit paroître et être mis à mort. Je la rapporterai ici tout entière, mais sans en donner l'explication que l'on peut trouver ailleurs, et qui ne fait point partie de l'histoire.

« Soyez attentif à ce que je vais vous dire, et « comprenez cette vision (ibid cap. 9, v. 23-26). « Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante-dix « semaines en faveur de votre peuple et de votre « ville sainte, afin que ses prévarications soient « abolies; que le péché trouve sa fin; que l'ini- « quité soit effacée; que la justice éternelle vienne « sur la terre; que les visions et les prophéties « soient accomplies, et que le Saint des Saints « soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci, « et gravez-le dans votre esprit : DEPUIS L'ORDRE « QUI SERA DONNÉ POUR REBATIR JERUSALEM jus- « qu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura « sept semaines et soixante-deux semaines, et les « places et les murailles de la ville seront bâties « de nouveau parmi les temps fâcheux et diffi- « ciles. Et après soixante-deux semaines, le Christ « sera mis à mort; et le peuple qui le doit re- « noncer ne sera point son peuple. Un peuple, « avec son chef qui doit venir, détruira la ville « et le sanctuaire; elle finira par une ruine en- « tière, et la désolation qui lui a été prédite ar- « rivera après la fin de la guerre. Il confirmera

« son alliance avec plusieurs dans une semaine,
« et à la moitié de la semaine, les hosties et les
« sacrifices seront abolis, l'abomination de la dé-
« solation sera dans le temple, et la désolation
« durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la
« fin. »

Lorsqu'Esdras étoit en autorité (M. Bossuet, Hist. univ.), comme son principal but étoit de rétablir la religion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres de Paralipomènes, ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moyse avoit commencée, et que les auteurs suivans continuèrent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras et Néhémie faisoient la dernière partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le père de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déjà quinze siècles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée, et les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand

éclat leur faisoient connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas alors les regards.

§. VII. *Caractère de Périclès. Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

Je reviens à la Grèce. Depuis la retraite de Thémistocle, et la mort d'Aristide, dont le temps précis n'est point marqué, deux citoyens partagèrent le crédit et l'autorité à Athènes, Cimon et Périclès. Le dernier étoit beaucoup plus jeune que l'autre, et d'un caractère bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'histoire qui va suivre, il est important de bien connoître qui il étoit, comment il avoit été élevé, quel plan et quelle route il suivit dans le gouvernement.

Périclès (Plut. in vit. Pericl. pag. 153-156), des deux côtés, descendoit des premières maisons et des plus illustres familles d'Athènes. Son père Xanthippe, qui battit à Mycale les lieutenans du roi de Perse, épousa Agariste, nièce de Clisthène, qui chassa les Pisistratides, et établit à Athènes le gouvernement populaire. Périclès s'étoit préparé de loin au dessein qu'il avoit d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il eut pour maîtres les plus savans hommes de son temps, et surtout Anaxagore de Clazomène, surnommé l'*Intelligence*, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événemens humains, aussi-bien que la formation et le gou-

vernement de l'univers, non au hasard, comme quelques-uns, ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui régloit et conduisoit tout avec sagesse. Ce dogme, ce sentiment, étoit bien plus ancien que lui : peut-être qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, et l'enseigna avec méthode et par principes. Anaxagore instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui pour cette raison est appelée *physique* *. Cette étude lui donna une force et une grandeur d'âme qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires et de vaines observances généralement établies de son temps, qui, dans les affaires de l'état et dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages et les plus nécessaires, ou les faisoient échouer par de scrupuleux délais, autorisés et couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoit des songes ou des augures ; tantôt d'effrayans phénomènes, comme des éclipses de soleil ou de lune ; d'autres fois des présages et des pressentimens, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connoissance des choses naturelles, dégagée des basses et timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'âme inébranlable,

* Les anciens, sous ce nom, comprenoient ce que nous appelons *physique* et *métaphysique*, c'est-à-dire, la science des choses spirituelles, Dieu et les esprits, et celle des corps.

et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais s'y appliqua en politique ; et il sut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carrière de la science.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardoit comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par-là que, dans une république comme celle d'Athènes, on dominoit dans les assemblées, qu'on entraînoit les suffrages, qu'on se rendoit maître des affaires, et qu'on exerçoit sur les esprits et sur les cœurs un empire absolu. Il tourna donc toutes ses vues de ce côté-là ; il rapporta et fit servir à ce but toutes ses autres connoissances, et tout ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, mettant, pour me servir de l'expression même de Plutarque (1), l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique : c'est-à-dire que, pour orner et embellir son discours, il prêtoit à la force et à la solidité du raisonnement les couleurs et les grâces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avoit donné à cette étude : car le succès passa toutes ses espérances. Les poëtes de son temps disoient de lui qu'il foudroyoit, qu'il ton-

(1) Βαφῇ τῇ ῥητορικῇ τὴν φυσιολογίαν ὑποχεόμενος.

noit (1), qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole (2). Il avoit de ces traits vifs et perçans qui touchent et qui pénètrent, et son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe et un aiguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force; et Cicéron remarque que, dans le temps même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût et les désirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même et l'espèce de dureté avec laquelle il parloit contre les flatteurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisoit dire que la déesse de la persuasion avec toutes ses grâces résidoit sur ses lèvres. Aussi, comme un jour on demandoit à Thucydide *, son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttoit le mieux : « Quand je l'ai renversé par terre en luttant, repliqua-t-il, il « assure le contraire avec tant de force, qu'il

(1) Ab Aristophane poetâ fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. (Cic. in Orat. n. 29.)

(2) Quid Pericles? De cujus dicendi copiâ sic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus et jucundum videretur : cujus in labris veteres comici.... leporem habitasse dixerunt : tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. (Cic. l. 3 de Orat. n. 138.)

* Ce n'est pas l'historien.

« persuade en effet à tous les assistans, contre « le témoignage de leurs propres yeux, qu'il « n'est point tombé. » Il n'étoit pas moins prudent et réservé dans ses discours, que fort et véhément; et l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroître dans l'assemblée, avant que de sortir, il se disoit à lui-même : *Songe-bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.* (Plut. in Symp. lib. 1, pag. 620.)

Ce que les historiens rapportent du soin qu'eut Périclès de cultiver son esprit par l'étude des sciences, et de s'exercer dans le talent de la parole, est une grande leçon pour les personnes destinées aux places importantes de l'état, et une juste condamnation de ceux (1) qui, faisant peu de cas de tout ce qui s'appelle étude et science, ne portent dans ces places, où elles entrent sans lumières et sans connoissances comme sans vocation, qu'une folle estime d'eux-mêmes, et une téméraire hardiesse de décider. Plutarque (ibid. 777), dans un traité où il montre que c'est aux hommes d'état qu'un philosophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce

(1) Nunc contrà plerique ad honores adipiscendos, et ad remp. gerendam, nudi veniunt et inermes, nulla cognitione rerum, nulla scientia ornati. (Cic. l. 3, de Orat. n. 136.)

qu'en les formant, il forme des villes et des républiques entières, cite en exemple les plus grands hommes, soit de la Grèce, soit de l'Italie, qui ont tiré ce secours de la philosophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut instruit par Anaxagore ; Dion de Syracuse, par Platon ; plusieurs princes d'Italie, par Pythagore ; Caton, le célèbre censeur, qui fit exprès un voyage pour aller trouver Athénodore ; enfin le fameux Scipion, destructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le philosophe Panétius.

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connoître les ressorts secrets qu'il falloit mettre en mouvement pour les faire agir, et la manière dont il falloit se conduire à leur égard pour gagner leur confiance (1) : car c'est en cela surtout qu'anciennement ces grands hommes faisoient consister leur habileté et leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faisoit sur tout ce qui s'étoit passé de son temps, que ce qui dominoit dans ce peuple, étoit une haine souveraine de la tyrannie, et un amour violent de la liberté, qui lui inspiroient des sentimens de crainte, de jalousie et de défiance à l'égard des citoyens qui étoient trop distingués par leur naissance, par leur mérite personnel, par leur propre crédit, ou par celui de

(1) Olim noscenda vulgi natura, et quibus modis temperanter haberetur ; senatûsque et optimatium ingenia qui maximè perdidicerant, callidi temporum et sapientes habebantur. (Tacit. Ann. lib. 4, c. 33.)

leurs amis. Outre qu'il ressembloit fort à Pisistrate par la douceur de sa voix et par sa grande facilité à parler, il avoit aussi beaucoup de son air et des traits de son visage ; et il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avoient pu voir le tyran, étoient extrêmement frappés de cette ressemblance. D'ailleurs il étoit fort riche, d'une naissance illustre, et avoit beaucoup d'amis très-puissans. Afin donc de ne se point rendre suspect au peuple, et pour ne point réveiller sa jalousie, il évita d'abord de se mêler des affaires publiques qui demandoient une résidence assidue à la ville, et ne songea à se distinguer qu'à la guerre et dans les dangers.

Mais voyant Aristide mort, Thémistocle chassé, et Cimon retenu la plupart du temps hors de la Grèce par des guerres étrangères, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, et se tourna entièrement du côté du peuple, non par goût ni par inclination, car son caractère n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, et encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit et l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des nobles.

En même temps il changea toutes ses façons de faire et sa manière de vivre, et prit en tout le caractère et la conduite d'un homme d'état, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à l'assemblée du peuple, ou au conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux as-

semblées et aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé ; et pendant tout le temps qu'il gouverna la république, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parens.

Il savoit que le peuple (1), naturellement léger et inconstant (Plut. de suî laude. pag. 541), se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, et qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse et l'importune : et l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il alloit rarement aux assemblées, et ne se présentoit devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire désirer et de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, et qui ne fût point usé et comme flétri par une trop grande assiduité, se réservant avec prudence pour les grandes et importantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter (Plut. de ger. rep. pag. 811), lequel, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupoit dans le gouvernement du monde que des grands événemens, et laissoit le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardoit toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faisoit par l'entremise de ses amis,

(1) Ista nostra assiduitas, servi, nescis quantum interdum afferat hominibus fastidii, quantum satietatis... Utrique nostrùm desiderium nihil obfuisset (Cic. pro Mur. n. 21.)

et par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels étoit Ephialte.

Il mit toute son application et toute son industrie à se concilier la faveur du peuple (Plut. in Pericl. pag. 156), pour contre-balancer le crédit et la gloire de Cimon. Mais il ne pouvoit égaler la magnifique et généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de faire des largesses qui à peine nous paroissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il employa un autre moyen, non moins efficace peut-être, mais certainement moins légitime et moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux et pour leurs spectacles les deniers publics, et qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques; de sorte qu'on leur donnoit régulièrement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux que pour leur assistance aux tribunaux et au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste à la république, et combien elle entraîna de maux après elle: car ces nouveaux établissemens, outre qu'ils épuisoient le trésor public, rendirent le peuple somptueux et dissolu, au lieu qu'auparavant il étoit sobre et modeste, et se contentoit de gagner par son travail et à la sueur de son corps de quoi subsister.

Mais Périclès ne s'en tint pas là; (ibid. p. 157; in Cim. pag. 488); il entreprit d'affoiblir et d'a-

baisser le tribunal de l'aréopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être ni archonte *, ni thesmothète, ni roi des sacrifices, ni polémarque : c'étoient différentes charges de la république qui, de toute ancienneté, se donnoient par sort ; et il n'y avoit que ceux qui y avoient bien servi qui pussent monter à l'aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Ephialte, qui lui étoit entièrement dévoué, et vint à bout d'humilier cette illustre compagnie, qui faisoit la principale force des nobles. Le peuple, enhardi et soutenu par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les lois fondamentales et les anciennes coutumes, ôta au sénat de l'aréopage la connoissance de la plupart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes et en très-petit nombre, et se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athènes, il vit avec douleur la dignité du sénat foulée aux pieds, et tâcha par toutes sortes de moyens de le faire rentrer en possession de son autorité, et de remettre sur pied l'aristocratie, telle qu'elle avoit

* Après quelques changemens dans la forme du gouvernement d'Athènes, on confia enfin l'autorité à neuf magistrats, appelés archontes, et elle ne duroit qu'un an. L'un s'appeloit roi, un autre polémarque, un troisième archonte, et c'étoit lui proprement qui étoit à la tête des autres, et qui donnoit son nom à l'année; et six, thesmothètes, qui avoient une intendance particulière sur les lois et sur les décrets.

été établie du temps de Clisthène. Mais ses ennemis se mirent à crier, et à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choses, le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Il avoit donné lieu en quelque sorte à ce reproche en ne ménageant pas assez la délicatesse des Athéniens; car, en leur parlant, il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone; et lorsqu'il blâmoit en quelque chose leur conduite, il avoit toujours coutume de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* De tels discours lui attirèrent l'envie et la haine de ses citoyens; mais un événement, auquel pourtant il n'avoit point eu de part, y mit le comble.

§. VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des ilotes. Semences de division entre Athènes et Sparte. Cimon est banni.*

La quatrième année du règne d'Archidamus (Plut. in Cim. pag. 488-489), il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abîmes, le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets, détachés de leur place, s'écroulèrent; toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons qui restèrent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Pour comble de malheur, les ilotes, qui étoient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'étoit une occasion favorable de se remettre en liberté,

accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés : mais les ayant trouvés armés et rangés en bataille par la sage prévoyance d'Archidamus qui les avoit assemblés autour de lui, ils se retirèrent dans les villes voisines, et commencèrent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, et se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes demander du secours. Ephialte s'y opposoit, et protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes ; mais qu'il falloit la laisser ensevelir dans ses abîmes, et tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie ; et représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas *de laisser la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contre-poids*, il entraîna le peuple dans son sentiment, et fit ordonner du secours. Sparte et Athènes pouvoient être regardées en effet comme les deux soutiens, les deux appuis de la Grèce : ainsi, l'une venant à périr, la Grèce devenoit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athènes, enflé de sa grandeur, étoit devenu si fier et si entreprenant, qu'il avoit besoin d'un frein pour modérer sa fougue ; et il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, seule capable de servir de contre-poids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au

secours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une république, dans un état, un homme de tête et de bon conseil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de désintéressement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, sans beaucoup de peine, d'inspirer aux Athéniens des sentimens nobles et magnanimes contre leurs intérêts apparens, et malgré les sollicitations d'une jalousie secrète, qui ne manque pas de se faire sentir vivement dans de telles occasions. Par le crédit et l'ascendant que sa vertu lui donne, il les élève au-dessus d'une politique lâche et injuste, mais assez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voisins comme un avantage, dont l'intérêt de l'état permet et ordonne même de profiter. Les conseils de Cimon étoient pleins de sagesse et d'équité; mais il est étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'est tout ce que l'on pourroit espérer d'une assemblée de sages et de graves sénateurs.

Quelque temps après les Lacédémoniens appelèrent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens et les ilotes (Plut., ibid. — Thucyd. lib. 1, pag. 67 et 68), qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais quand ces troupes furent arrivées sous la conduite de Cimon, ils commencèrent à craindre leur audace, leur puissance et leur grande réputation, et leur firent l'affront de les renvoyer comme suspectes de mauvais desseins, et capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens s'en étant retournés pleins de colère et de ressentiment, se déclarèrent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone; et à la première occasion qu'ils en trouvèrent, ils bannirent Cimon par la voie de l'ostracisme. Voilà la première occasion où parut d'une manière fort marquée la mésintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint et se fortifia depuis par divers mécontentemens réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités et des trèves qui en arrêtoient les suites; mais elle éclata enfin sans ménagement par la guerre du Péloponnèse.

Ceux qui étoient enfermés dans Ithome, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacédémoniens, qui leur laissèrent la vie sauve, à condition qu'ils ne rentreroient jamais dans le Péloponnèse. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes et leurs enfans, et les établirent à Naupacte, dont ils venoient de se rendre maîtres. Les Mégariens en même temps quittèrent le parti de Sparte (Thucyd. lib. 1, pag. 69-71. — Diod. lib. 11, p. 59-65), pour embrasser celui des Athéniens. Il se forma ainsi plusieurs ligues des deux côtés: il se donna plusieurs combats, dont le plus célèbre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon et de Platée, et où Myronide, chef des Athéniens, vainquit les Spartiates qui étoient venus au secours des Thébains.

C'est dans cette occasion que Cimon (Plut. in Cim., pag. 489), se croyant dispensé de garder

son ban, se rendit avec ses armes dans sa tribu pour servir sa patrie, et pour combattre avec ses compagnons contre les Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de se retirer. Avant que de partir, il exhorta ses compagnons, qu'on soupçonnoit aussi-bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces et sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, et effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon qui leur étoit à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandèrent son armure complète, qu'ils placèrent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent et sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur et d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Je passe sous silence plusieurs événemens qui sont peu considérables.

§. IX. *Cimon est rappelé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimon.*

Les Athéniens, qui sentoient le besoin qu'ils avoient de Cimon (Plut. in Cim., pag. 490), le rappelèrent de son bannissement, où il avoit passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa et en dressa le décret, tant, dit Plutarque, les que-

relles et les animosités étoient alors modérées et prêtes à s'apaiser dès que l'utilité publique le demandoit, et tant l'ambition, qui est une des plus vives et des plus fortes passions, cédoit au temps, et se conformoit aux besoins de la patrie!

An. M. 3554. Av. J. C. 450. — Plut. ibid. — Diod. lib. 12, p. 73-74. = Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, et leur fit conclure une trêve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie et l'occasion d'attaquer leurs voisins et leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps et à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante en Egypte au secours d'Amyrtée, et alla avec le reste contre l'île de Chypre. Artabaze étoit alors dans ces mers-là avec une flotte de trois cents voiles; et Mégabyze, l'autre général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cent mille hommes sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avoit envoyée en Egypte eut rejoint sa flotte, il alla attaquer Artabaze, et lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, et poursuivit le reste jusque sur les côtes de Phénicie. Comme si cette première victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit, en revenant, une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, et lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela il retourna en

Chypre avec ce double triomphe, et forma le siége de Citium, qui étoit une place très-forte et très-importante. Son dessein étoit, après qu'il auroit achevé la conquête de cette île, de passer en Egypte, et d'y susciter de nouvelles affaires aux barbares; car il n'avoit point de médiocres vues, et il ne pensoit à rien moins qu'à ruiner et détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Le bruit qui couroit que Thémistocle devoit commander son armée ajoutoit un nouvel aiguillon à son courage, et presque sûr du succès, il étoit ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déjà vu que dans ce temps-là même Thémistocle se donna la mort.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grande pertes (Diod., pag. 74-75), résolut, de l'avis de son conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoya ordre à ses généraux de faire la paix avec les Athéniens, et d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourroient. Mégabyze et Artabaze envoyèrent des ambassadeurs en faire l'ouverture à Athènes. On choisit de part et d'autre des plénipotentiaires : Callias étoit à la tête de ceux d'Athènes. Voici quelles furent les conditions du traité. 1° Que toutes les villes grecques d'Asie auroient la liberté et le choix des lois et du gouvernement sous lequel elles voudroient vivre. 2° Qu'aucun vaisseau de guerre persan n'entreroit dans les mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes, c'est-à-dire depuis le Pont-Euxin jusques aux côtes de la Pamphylie. 3° Qu'aucun commandant persan n'approcheroit

de ces mers avec des troupes à la distance de trois jours de marche. 4° Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des terres des états du roi. Ces articles furent ratifiés et jurés de part et d'autre, et la paix proclamée.

An M. 3555. Av. J. C. 449. = Ainsi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante et un an entiers, et qui avoit coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perses que de celui des Grecs.

Pendant qu'on travailloit à la conclusion du traité (Plut. in Cim. pag. 491), Cimon mourut, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avoit reçue au siége de Citium. Se voyant près de mourir, il commanda à ses officiers de remener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort; ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoissance; et ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore et sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

Cimon fut généralement regretté, ce qui n'est pas étonnant (1) à l'égard d'un homme qui réunissoit en lui seul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse, ami fidèle, citoyen zélé pour sa patrie, grand politique, général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois et des honneurs les plus éclatans, bienfaisant et libéral

(1) Sic se gerendo, minimè est mirandum, si et vita ejus fuit secura, et mors acerba. (Corn. Nep. in Cim. cap. 4)

jusqu'à la magnificence, et presque jusqu'à la prodigalité, simple et éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance et des richesses; enfin amateur des pauvres citoyens jusqu'à partager avec eux tous ses biens et à ne point rougir de leur pauvreté. L'histoire ne parle point de statues ou de monumens érigés en son honneur, ni d'obsèques magnifiques célébrés après sa mort. Les regrets du peuple en firent sans doute le plus bel ornement; et ce sont là des statues permanentes et stables (1), qui ne sont point sujettes à l'injure des temps, et qui rendent la mémoire des grands hommes respectable à jamais : car les monumens les plus superbes, les ouvrages de marbre et de bronze qu'on élève à la gloire des grands, sont méprisés par la postérité, comme des sépulcres qui ne renferment que des ossemens de morts, quand elle condamne leur mémoire.

La suite fit encore mieux connoître quelle perte la Grèce avoit faite. Après Cimon, il n'y eut plus aucun des généraux grecs qui fît rien de considérable ni d'éclatant contre les barbares. Animés par les orateurs qui se rendoient maîtres du peuple, et qui répandoient dans les assemblées un esprit de trouble et de division, ils se tournèrent les uns contre les autres, et en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que personne songeât à en arrêter les suites funestes : ce qui fut un répi

(1) Hæ pulcherrimæ effigies et mansuræ. Nam quæ saxo struuntur, si judicium posterorum in odium vertit, pro sepulcris spernuntur. (Tac. Ann. l. 4, cap. 38.)

bien utile pour les affaires du roi, et la ruine de celles des Grecs.

§. X. *On oppose Thucydide à Périclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie, et vient à bout de faire bannir Thucydide.*

A Athènes, la noblesse voyant Périclès au plus haut degré de la puissance (Plut. in Pericl. p. 158-161), et fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût en quelque façon lui tenir tête, et empêcher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frère de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, et qui n'avoit pas, à la vérité, les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire et à manier à son gré les assemblées du peuple, et qui ne sortant jamais de la ville, et s'attachant toujours à combattre et à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avoit fait jusque-là. Il étoit attentif à lui procurer, le plus souvent qu'il lui étoit possible, des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissemens.

Il trouvoit moyen de soudoyer pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoyens, en les faisant monter sur une flotte de soixante vaisseaux qu'il équipoit tout les ans ; et par-là il rendoit en même temps un service important à l'état, en formant pour sa défense de

bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Chersonnèse, à Naxe, à Andros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya une fort nombreuse dans l'Italie, dont nous parlerons bientôt, et qui bâtit Thurium. Il avoit plusieurs vues dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvoit avoir de gagner par-là le peuple. Il le faisoit pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéans toujours prêts à troubler dans un état; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avoit pas d'ailleurs de quoi subsister; enfin, pour retenir les alliés dans la crainte et dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons qui les empêcheroient de songer à rien entreprendre. Les Romains surent bien profiter de cet exemple; et l'on peut dire que cette sage politique fut un des moyens les plus efficaces dont ils se servirent pour affermir le repos et la sûreté de l'état.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtimens et des ouvrages dont il orna et embellit la ville, qui jetoit les étrangers dans l'admiration et le ravissement, et leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture; et comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection : car or-

dinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité et de promptitude n'ont point une grâce solide et durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a, pour l'ordinaire, que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, et de les faire triompher des siècles : et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, et qui ont pourtant duré si long-temps ; car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déjà l'antique : et aujourd'hui encore, dit Plutarque, plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier : tant ils conservent encore une fleur de grâce et de nouveauté qui empêche que le temps n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant et une âme exempte de vieillesse étoient répandus dans tous ces ouvrages.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonoroit en s'appropriant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avoit fait venir de Délos, où il étoit en dépôt : que les alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient employés par les Athéniens à dorer et à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques,

et à élever des temples qui coûtoient des millions. On n'exagéroit point quand on parloit ainsi : car en effet le temple de Minerve, appelé *le Parthénone*, avoit coûté trois millions de livres.

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit assez qu'ils les défendissent, et qu'ils éloignassent les barbares, pendant que les alliés ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, et qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus et pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit qu'Athènes étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiroient à cette ville une gloire immortelle ; et qui, dans le temps qu'on y travailloit, répandoient partout l'abondance, et faisoient subsister un nombre infini de citoyens : qu'ils avoient toutes sortes de matériaux : le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène et le cyprès ; et toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre : des charpentiers, des maçons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfèvres, des ébénistes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs ; des gens propres à les amener et à les conduire par mer : comme des

marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; et d'autres gens pour faciliter le transport par terre : des charrons, voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines : qu'il étoit avantageux pour l'état de mettre en mouvement tous ces travailleurs et ces manœuvres, qui, comme autant de corps séparés, formoient tous ensemble une espèce d'armée domestique et pacifique, dont les différentes fonctions semoient et répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge et de tout sexe : qu'enfin, pendant que les gens robustes et en âge de porter les armes, les matelots, les soldats, et ceux qui étoient en garnison dans les places, étoient soudoyés des deniers publics, il étoit juste que les autres citoyens qui demeuroient dans la ville le fussent aussi à leur manière, et qu'appartenant tous à la même république, ils en tirassent tous les mêmes avantages, en lui rendant des services différens, à la vérité, mais qui contribuoient tous ou à sa sûreté, ou à sa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échauffoient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidoit à tout le travail et en avoit l'intendance générale. Ce

fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur et une émulation incroyables. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, et d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvres de l'art.

L'odéon, ou théâtre de la musique, qui avoit en dedans plusieurs rangs de siéges et de colonnes, et dont le comble s'étrécissoit peu à peu en s'élevant, et finissoit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modèle du pavillon du roi Xerxès, et ce fut Périclès même qui donna l'idée de se régler sur ce modèle. Ce fut alors qu'il proposa avec beaucoup d'empressement un décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des Panathénées; et ayant été élu juge et distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens devoient jouer de la flûte et de la lyre, et chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce temps-là.

J'ai déjà fait remarquer que plus ces ouvrages frappoient par leur beauté et leur éclat, plus ils excitoient l'envie et les plaintes contre Périclès. Les orateurs qui étoient de la faction opposée, ne cessoient de se déchaîner et de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances et d'employer mal à propos les revenus de l'état pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit que l'un ou

l'autre subît le ban de l'ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée, et se rendit maître absolu de la ville et de toutes les affaires des Athéniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes et des vaisseaux. Les îles et la mer lui étoient soumises, et il régnoit seul dans cette vaste seigneurie, qui s'étendoit, non-seulement sur les Grecs, mais sur les barbares, et qui étoit cimentée et fortifiée par l'obéissance et par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois, et par des traités faits avec plusieurs princes.

Les historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athènes, et j'ai rapporté fidèlement leur témoignage : mais je ne sais si les plaintes qu'on formoit contre lui étoient si mal fondées. Etoit-il raisonnable en effet d'employer en bâtimens superflus, et en vaines décorations, des sommes immenses (plus de 10,000,000), qui étoient destinées pour les fonds de la guerre ; et n'auroit-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ? Cicéron (lib. 2, Offic. n. 60) ne trouve d'ouvrages et de bâtimens véritablement dignes d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer ; et il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athènes au port du Pirée. Mais Cicéron ne man-

que pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour enrichir sa ville d'ornemens superflus. Platon (in Gorg. pag. 515; in Alcib. 1, pag. 119), qui jugeoit des choses selon la vérité, et non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit, après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ses beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un seul de ses citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté et la simplicité de leurs mœurs anciennes.

§. XI. *Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité : son désintéressement.*

Lorsque Périclès se vit ainsi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de manières, à ne plus se montrer si doux et si traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices et aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou et trop complaisant, comme on bande les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un gouvernement aristocratique, ou plutôt en une espèce de royauté, sans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui étoit le meilleur, et se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le tournoit à son gré. Tantôt, par ses seuls avis et par la voie de la persuasion, il le conduisoit doucement à ses

fins, tirant de lui un consentement volontaire : tantôt, quand il trouvoit en lui de la résistance et de l'opposition, il l'entraînoit comme par force et malgré lui à ce qui étoit le plus expédient ; imitant en cela un sage médecin qui, dans une maladie longue et opiniâtre, sait prendre son temps pour accorder à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, et pour lui donner ensuite des remèdes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui sont seuls capables de lui rendre la santé.

En effet, on comprend aisément, combien il falloit d'art et d'habileté pour régir et manier une multitude fière de sa puissance et pleine de caprices : et c'est en quoi Périclès excelloit merveilleusement. Il employoit, selon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'espérance, comme un double gouvernail, soit pour arrêter les fougues et les emportemens du peuple, soit pour le relever de son abattement et de sa langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier les esprits ; et que le chef-d'œuvre de cet art, est d'émouvoir à propos les diverses passions, soit douces, soit violentes, lesquelles étant à l'âme ce que sont les cordes à un instrument, n'ont besoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite et habile.

Il faut pourtant avouer que ce qui donna à Periclès cette grande autorité, ne fut pas seulement la force de son éloquence, mais, comme

dit Thucydide, la gloire et la réputation de sa vie, et sa grande probité.

Plutarque (in præc. de rep. ger. pag. 812) fait remarquer en lui une qualité bien essentielle à un homme d'état, bien propre à attirer l'estime et la confiance du public, et qui suppose une grande supériorité d'esprit : c'est de ne vouloir pas tout faire par soi-même, de ne se pas croire capable de tout, d'associer à ses travaux et à ses soins des hommes de mérite, de les employer chacun selon leurs talens, et de se décharger sur eux d'un détail qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens. Premièrement, elle éteint, ou du moins elle amortit l'envie et la jalousie, en partageant en quelque sorte une puissance qui blesse et choque l'amour-propre, quand on la voit réunie et concentrée dans un seul homme, comme s'il avoit lui seul le mérite de tous les autres. En second lieu, elle avance et facilite l'exécution des affaires, et les fait réussir avec plus de sûreté. Plutarque, pour mieux expliquer sa pensée, emploie une comparaison fort naturelle et fort belle. La main, dit-il, pour être partagée en cinq doigts, loin d'être plus foible, en est au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en est de même d'un homme d'état qui sait partager à propos ses fonctions, et qui par-là rend son autorité plus prompte, plus agissante, plus étendue, plus décisive : au lieu que l'empres-

sement indiscret d'un petit esprit, à qui tout fait ombrage, et qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa foiblesse et son incapacité, et à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usoit pas ainsi : semblable à un habile pilote qui, demeurant presque immobile, met tout en mouvement, et qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des officiers subalternes; il étoit l'âme de l'état, et paroissant ne rien faire par lui-même, il remuoit et gouvernoit tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure et le courage de celui-là.

A ce que je viens de rapporter (Plut. in vit. Pericl. p. 161-162) ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une âme noble et désintéressée. Périclès avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, et il étoit tellement au-dessus de toute cupidité et de toute avarice, que, quoi qu'il eût rendu sa ville riche et opulente au point que nous l'avons vue, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs tyrans et plusieurs rois, qu'il eût manié long-temps avec un souverain pouvoir les finances de la Grèce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son père lui avoit laissé. Telle fut la source et la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la république, digne fruit de sa droiture et de son parfait désintéressement.

Ce ne fut pas pour quelques momens rapides

seulement, ni pendant la première vivacité d'une faveur naissante, dont la fleur et la grâce sont pour l'ordinaire d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, et cela malgré les Cimon, les Tolmide, les Thucydide, et beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui; et de ces quarante années, il passa les quinze dernières sans rival, depuis l'exil de Thucydide, et maître absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême qu'il avoit rendu perpétuel et sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible et insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien; car il ne ressembloit pas à ces seigneurs qui, malgré leurs revenus immenses, soit par négligence et défaut d'économie, soit par de fastueuses et de folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état et sans volonté de faire le moindre plaisir à de vertueux amis, ou à de fidèles et zélés domestiques, et meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom et leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence et ce défaut d'économie conduisent assez ordinairement; je veux dire la rapine, l'amour des présens, les concussions : car ici, aussi-bien que pour les finances de l'état, la maxime de Tacite a lieu : Quand on a dissipé son bien (1),

(1) Si ambitione ærarium exhauserimus, per scelera supplendum erit. (Tacit. Ann. l. 2, c. 38.)

on ne songe qu'à en réparer la perte et à en remplir le vide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connoissoit bien mieux l'usage qu'un homme d'état et employé dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savoit qu'il devoit les destiner à servir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministère, pour aider de bons officiers dépourvus souvent des biens de la fortune, pour récompenser et animer le mérite, de quelque genre qu'il soit, et pour mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en reviennent, personne n'oseroit comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vue que Périclès ménageoit son bien avec une extrême économie, ayant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre régulièrement, dans des temps marqués, un compte exact de la recette et de la dépense, se renfermant lui et sa famille dans un honnête nécessaire, proportionné à son revenu et à son état, mais dont il écartoit sévèrement toute vaine et ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette manière de vivre ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge, et encore moins à sa femme. Ils trouvoient que la dépense pour leur entretien n'étoit pas suffisante, et ils se plaignoient de cette économie, basse et sordide à leur jugement, et qui ne laissoit voir aucune trace de l'abondance qui règne ordinairement dans les mai-

sons où les richesses et l'autorité sont réunies. Périclès faisoit peu de cas de ces plaintes, et se conduisoit par des vues bien supérieures.

Je crois pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque (ibid. p. 354) dans le parallèle qu'il fait d'Aristide et de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire l'art de gouverner les villes et les royaumes, est la plus grande et la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, il ajoute que l'*économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des états, l'art qui enseigne à les régir et à en faire un bon usage, et qui est celui qu'on appelle *économique*, est, sans contredit, une partie de l'art de la politique; et il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, et pour bannir d'un état la pauvreté et la trop grande opulence. C'est cet art, qui, écartant avec soin les dépenses inutiles et frivoles, empêche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, et tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables pour fournir aux nécessités imprévues et aux guerres qui peuvent survenir. Or ce qu'on dit d'un royaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers; car la ville, qui est un assemblage de maisons, et qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte et puissante dans son total qu'autant que sont forts et puissans tous les membres qui la composent. Périclès a réussi

certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sais si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

§. XII. *Jalousie et différends entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

TELLE étoit la conduite de Périclès (Plut. in Pericl. p. 162) dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenoit au-dehors et pour les affaires publiques n'étoit pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, et à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'âme et de courage à ses citoyens, fit un décret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs, en quelque partie de l'Europe et de l'Asie qu'ils habitassent, et toutes les villes, grandes ou petites, d'envoyer incessamment à Athènes leurs députés, pour délibérer sur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les barbares, et de s'acquitter des sacrifices qu'on s'étoit engagé de faire pour le salut de la Grèce lorsqu'on étoit en guerre contre eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviguer sûrement, et vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cin-

quante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens et les Doriens d'Asie, et les insulaires jusqu'à Lesbos et à Rhode ; cinq vers les contrées de l'Hellespont et de Thrace jusques à Byzance. Cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide et le Péloponnèse, et de remonter de là par le pays des Locriens, dans le continent supérieur, et de le parcourir jusques à l'Acarnanie et à Ambracie. Les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée, et d'aller vers les habitans du mont Œta, et ceux du golfe de Malée, et chez les Phthiotes, les Achéens ; et les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athènes, et d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix et pour les affaires générales de la Grèce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connoître l'étendue de la domination des Grecs, et l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces sollicitations furent inutiles : les villes n'envoyèrent point de députés, parceque, dit-on, les Lacédémoniens s'y opposèrent ; et il ne faut pas s'en étonner. Ils sentirent bien que le dessein de Périclès étoit de faire reconnoître Athènes comme la maîtresse et la souveraine de toutes les autres villes grecques ; et Lacédémone n'avoit garde de lui céder cet honneur. Un secret levain de dissension et de discorde avoit commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Grèce, et nous verrons que dans la suite les esprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

Périclès s'étoit acquis (ibid. p. 163) beaucoup de réputation par la sagesse avec laquelle il formoit ses entreprises. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, et le suivoient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès, et de ménager le sang des citoyens. Il avoit coutume de dire que, s'il ne tenoit qu'à lui, ils seroient immortels; que les arbres coupés et abattus revenoient en peu de temps, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire qui n'auroit été l'effet que d'une heureuse témérité lui paroissoit peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Chersonnèse de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, et fut très-salutaire à tous les Grecs de ce pays-là; car, non-seulement il fortifia les villes grecques de cette presqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'isthme par une bonne muraille, avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incursions continuelles des Thraces, qui en étoient fort voisins.

Il fit aussi une course autour du Péloponnèse avec cent vaisseaux, et porta partout la terreur des armes athéniennes, sans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux succès.

Il pénétra jusqu'au royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse et très-magnifiquement équipée, et accorda aux villes grecques toutes les

grâces qu'elles lui demandèrent. En même temps, il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs rois et à leurs princes, la grandeur de la puissance des Athéniens, et leur fit voir, par l'assurance avec laquelle il naviguoit partout, qu'ils étoient en possession de l'empire de la mer sans concurrens.

Une fortune si brillante et si constante éblouit les Athéniens (ibid. p. 164). Enivrés de l'idée de leur puissance et de leur grandeur, ils ne se repaissoient plus que de hardis et magnifiques projets. Ils parloient sans cesse de faire de nouvelles tentatives sur l'Egypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand roi, de porter leurs armes dans la Sicile (fatal et malheureux désir, qui pour lors n'eut point de suite, mais qui se ralluma bientôt après), et de pousser leurs conquêtes d'un côté jusqu'à l'Etrurie, et de l'autre jusqu'à Carthage. Périclès étoit bien éloigné de se prêter à de si folles pensées, ou de les appuyer de son crédit et de son approbation. Il n'étoit occupé au contraire qu'à arrêter cette ardeur inquiète, et à réfréner une ambition qui ne connoissoit plus ni bornes ni mesures. Selon lui, les Athéniens devoient n'employer leurs forces désormais qu'à garder et à assurer ce qu'ils avoient acquis, et il trouvoit que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il songeoit toujours à abaisser la puissance, ce qui parut particulièrement dans la guerre sacrée.

On appela ainsi la guerre excitée au sujet de Delphes (Plut. in Pericl. p. 164. — Thucyd. l. 1, p. 73). Les Lacédémoniens, étant entrés en armes

dans le pays où est situé ce temple, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, et l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, et rétablit les Phociens.

Dans le même temps, l'Eubée s'étant révoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, et que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Plistonax, étoient sur les frontières de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, et d'aller avec une extrême diligence au secours de sa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens se fut retirée, il retourna contre les rebelles, et remit toutes les villes de l'Eubée sous l'obéissance d'Athènes.

An. M. 3558. Av. J. C. 446. = Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens et les Lacédémoniens une trêve de trente ans (Thucyd. l. 1, p. 75. — Diod. p. 87). Ce traité rétablit le calme pour le présent; mais comme il n'alloit point jusqu'à la source du mal, et ne guérissoit pas la jalousie et l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.

§. XIII. *Nouveaux sujets de plainte et de brouillerie entre les deux peuples, par le siége de Samos que firent les Athéniens, par le secours qu'ils accordèrent à ceux de Corcyre, par le siége qu'ils mirent devant Potidée. Rupture ouverte.*

An M. 3564. Av. J. C. 440. = Six ans après,

les Athéniens se déclarèrent contre Samos en faveur de Milet (Thucyd. l. 1, p. 75-76. — Diod. lib. 12, p. 88-89. — Plut. in Peric. p. 165-167). Ces deux villes étoient en dispute au sujet de celle de Priène, que chacune soutenoit lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaisir à une célèbre courtisane à laquelle il étoit fort attaché : elle se nommoit Aspasie, et elle étoit de Milet. Après plusieurs événemens, après plusieurs combats qui se donnèrent de part et d'autre, Périclès assiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il se servit alors pour la première fois de machines de guerre, savoir, de béliers et de tortues inventées par l'ingénieur Artémon, qui étoit boiteux, et qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Periphorète*. L'usage de pareilles machines étoit connu depuis long-temps en Orient. Au bout de neuf mois, les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, et exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils payèrent une partie comptant, prirent un certain temps pour le reste, et donnèrent des ôtages pour la sureté du paiement.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obsèques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, et prononça lui-même leur oraison funèbre sur leur tombeau. Cette coutume se pratiqua régulièrement dans la suite. C'étoit toujours le sénat de l'aréopage qui nommoit l'orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie,

au commencement de la guerre du Péloponnèse.

An. M. 3572. Av. J. C. 432. = Périclès, qui prévoyoit que la rupture entre les deux peuples d'Athènes et de Lacédémone ne tarderoit pas long-temps à éclater (Thucyd. lib. 1, p. 17-37 — Diod. l. 12, p. 90-93. — Plut. in Peric. p. 167), conseilla aux Athéniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, et d'attirer dans leur parti cette île très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Péloponnèse. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre et de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnèse, qui est un des évènemens les plus considérables de l'histoire des Grecs.

Epidamne *, ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, étoit une colonie de Corcyréens, dont Phalie de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le temps fort peuplée et fort puissante, la discorde s'y mit, et le peuple en chassa les plus riches habitans, qui se joignirent aux nations voisines, et l'infestèrent beaucoup par leurs courses. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, et à leur refus, aux Corinthiens, qui la prirent sous leur protection, y envoyèrent du secours, et y établirent de nouveaux habitans. Ils n'y furent pas long-temps en repos. Les Corcyréens, avec une flotte nombreuse, vinrent y mettre le siége. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourir; mais ayant été bat-

* C'est la même ville qui dans la suite fut nommée Dyrrachium.

tus sur mer, et ayant reçu un échec considérable, la ville se rendit le jour même, à condition que les étrangers seroient esclaves, et les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressèrent un trophée, égorgèrent leurs prisonniers à la réserve des Corinthiens, et firent un grand dégât dans tout le pays.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens mirent sur pied une nouvelle armée, plus nombreuse que la première, et équipèrent une nouvelle flotte. Ceux de Corcyre, qui se voyoient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissans, envoyèrent rechercher l'alliance d'Athènes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Grèce laissoit aux villes grecques qui n'avoient point pris de parti, la liberté de prendre celui qu'il leur plairoit. C'est l'état où se trouvoit pour lors Corcyre, qui avoit cru ne devoir se ranger d'aucun côté, et étoit demeuré jusque-là sans alliés Elle envoya donc pour ce sujet à Athènes. Les Corinthiens l'ayant appris, y députèrent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part et d'autre, et elle fut mise en délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinèrent la première fois en faveur de ceux de Corinthe : mais changeant d'avis à la seconde, sans doute sur les remontrances de Périclès, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive et défensive ; car ils ne pouvoient faire la guerre aux Corinthiens sans rompre avec tout le Péloponnèse : mais à se secourir réci-

proquement si on les attaquoit, soit en leurs personnes ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein étoit de mettre aux mains ces deux peuples très-puissans sur mer, et de les laisser affoiblir l'un par l'autre, dans une longue guerre pour triompher ensuite du plus foible. Car il n'y avoit dans la Grèce alors que trois états qui eussent de puissantes flottes; Athènes, Corinthe et Corcyre. Ils avoient aussi en vue les affaires d'Italie et de Sicile, à quoi l'île de Corcyre étoit fort commode.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, et leur envoyèrent dix galères, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés : ce qu'ils ajoutoient pour ne point rompre la trêve.

Il étoit difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens et les Corinthiens, vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre : c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu près égal de part et d'autre. Vers la fin du combat, lorsqu'il faisoit déjà nuit, arrivèrent vingt galères athéniennes. Avec ce nouveau renfort, les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote, où les Corinthiens s'étoient retirés, pour voir s'ils voudroient tenter encore une fois la fortune ; mais ceux-ci se contentèrent de sortir en bataille, sans en venir aux mains. Les deux partis dressèrent un trophée dans l'île de Sibote : car chacun s'attribuoit la victoire.

De cette guerre en naquit une autre (Thucyd. lib. 1, pag. 37-42. — Diod. lib. 12, pag. 93-94), qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens et les Corinthiens, et ensuite à la guerre du Péloponnèse. Potidée, ville de Macédoine, étoit une colonie de Corinthe, qui y envoyoit tous les ans des magistrats; mais elle dépendoit pour lors d'Athènes, et lui payoit contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à se révolter, et n'entraînât dans sa révolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnèrent aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Pallène, de leur mettre en main des otages pour être garans de leur fidélité, et de renvoyer les magistrats que Corinthe leur avoit donnés. Des demandes si injustes avencèrent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, et plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athènes et Corinthe armèrent chacune de leur côté, et y envoyèrent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade encore tout jeune (Plut. in Conviv. pag. 219-220; in Alcib. p. 194), et Socrate, son maître, s'y distinguèrent d'une manière particulière. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, et d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui portât les travaux et soutînt les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étoient des ennemis qu'il s'étoit accoutumé de longue main à mépriser et à vaincre sans peine. La Thrace, où se passoit cette expé-

dition, est un pays de glace et de frimas. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits et de peaux très-chaudes, se tenoient dans leurs tentes, bien clos et couverts, n'osant paroître à l'air, il sortoit sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, et marchoit pieds nus. C'étoit lui qui faisoit la joie de la table par sa gaieté et par ses bons mots, et qui invitoit les autres à boire par son exemple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade ayant été blessé et porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit courageusement, et, à la vue de toute l'armée, il empêcha les ennemis de le prendre et de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc dû justement à Socrate; mais les généraux, paroissant disposés à le donner à Alcibiade, à cause de sa naissance, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le désir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne et l'armure complète, qui étoit le prix d'honneur.

L'échec qu'avoient reçu les Corinthiens dans le combat ne fit point changer de sentiment à ceux de Potidée. Ils persistèrent constamment à refuser d'obéir aux ordres qu'on leur avoit donnés. La ville fut donc assiégée. Les Corinthiens (Thucyd. lib. 1, pag. 43-59), craignant de perdre une place de cette conséquence, sollicitèrent fortement leurs alliés, et tous députèrent conjointement à Lacédémone, pour se plaindre des

Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnèrent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Eginètes, quoique très-mécontens d'Athènes, n'osèrent y envoyer publiquement, de peur d'irriter une république sous la puissance de laquelle ils étoient ; mais sous main ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amèrement de ce que, contre le droit des gens, et au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un décret public, leur avoient interdit l'entrée de leurs foires et de leurs marchés, et fermé tous les ports qui étoient de leur dépendance.

Sur ce décret, selon Plutarque * (in Pericl. pag. 168), les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle et irréconciliable, et ordonnoient que tous les Mégariens qui mettroient le pied dans Athènes seroient punis de mort ; et que tous les généraux athéniens, en prêtant le serment solennel, jureroient expressément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie.

* Plutarque dit que quelques-uns prétendoient que c'étoit Périclès qui avoit fait donner ce décret pour venger l'injure particulière d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avoient enlevé deux courtisanes, et il cite les vers d'Aristophane qui, dans une comédie intitulée les *Acharnenses*, fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur aussi contemporain, et qui étoit bien informé de ce qui se passoit à Athènes, ne dit pas un mot de cet enlèvement ; et il est plus digne de foi qu'un poëte qui faisoit profession de médisance et de satire.

Les principales plaintes furent de la part du député des Corinthiens. Il parla avec une grande force et une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départoient jamais dans les affaires, soit publiques, soit particulières, les rendoit plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; et que leur modération les empêchoit de découvrir l'ambition de leurs ennemis; qu'au lieu d'aller, par une prompte activité, au-devant des maux et des dangers, ils attendoient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés; que par leur nonchalance et leur inaction, ils avoient laissé croître insensiblement les Athéniens, et parvenir à ce point de grandeur et de puissance où on les voyoit; qu'il n'en étoit pas ainsi des Athéniens, « actifs, vigilans, attentifs à tout, infatiga- « bles, ils ne demeurent jamais en repos, « et n'y laissent point les autres. Uniquement « occupés de leurs projets, et ils n'en forment « que de grands et de hardis, ils délibèrent « promptement et exécutent de même. Une pre- « mière entreprise leur sert de degré pour une « seconde. Bons et mauvais succès, ils mettent « tout à profit, ne s'arrêtant et ne se rebutant « jamais. Mais vous, ayant en tête de tels enne- « mis, vous vous endormez dans une funeste « tranquillité, et vous ne songez pas que pour « vivre en repos, ce n'est pas assez de ne faire « tort à personne, qu'il faut empêcher qu'on ne « nous en fasse; et que la justice ne consiste pas « seulement à ne point faire de mal, mais aussi

« à venger celui qu'on nous fait. Oserai-je le dire? « Votre probité est trop à l'antique pour les « conjonctures où nous nous trouvons. Il faut « dans la politique, comme dans tout le reste, « se conformer aux temps et aux besoins. Quand « on est dans la tranquillité, on peut garder ses « anciennes maximes; mais quand on a plusieurs « affaires sur les bras, il faut tenter de nouveaux « moyens, et tout mettre en œuvre pour s'en « tirer. C'est par-là que les Athéniens ont si fort « accru leur puissance. Si vous aviez imité leur « activité, ils ne nous auroient pas enlevé Cor- « cyre, et n'assiégeroient pas actuellement Poti- « dée. Suivez au moins à présent leur exemple, « en secourant les Potidéens et vos autres alliés, « comme votre devoir vous y oblige; et ne forcez « pas vos amis et vos voisins, en les abandonnant, « à recourir par désespoir à d'autres qu'à vous. »

L'ambasssadeur d'Athènes, qui étoit venu à Sparte pour d'autres affaires, et qui étoit entré dans l'assemblée, ne crut pas devoir laisser ce discours sans réponse. Il fit souvenir les Lacédémoniens des services encore récens que sa république avoit rendus à la Grèce, qui méritoient bien qu'on eût pour elle quelque considération, et non qu'on lui portât envie, et qu'on cherchât à la rabaisser; qu'on ne pouvoit pas accuser les Athéniens d'avoir usurpé l'empire sur la Grèce, puisque ce n'étoit qu'à la prière des alliés, et en quelque sorte du consentement de Sparte, qu'ils avoient été contraints de prendre le timon abandonné; que ceux qui se plaignoient, le faisoient sans sujet,

et seulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de souffrir la dépendance et l'assujettissement, même le plus doux et le plus équitable; qu'il les exhortoit à prendre du temps pour délibérer avant que de rompre, et de ne pas s'engager légèrement eux et toute la Grèce dans une guerre qui pouvoit avoir de terribles suites ; qu'il y avoit des voies de douceur et d'accommodement pour vider les différends qui surviennent entre des alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte ; qu'au reste, les Athéniens, si on les attaquoit, sauroient bien opposer la force à la force, et qu'ils se prépareroient à une vigoureuse défense après avoir invoqué contre Sparte les dieux vengeurs du parjure et du violement des traités.

Les députés s'étant retirés, et l'affaire ayant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix alloit à déclarer la guerre. Avant que la conclusion fût formée, Archidamus, roi de Sparte, se mettant au-dessus des passions qui entraînoient les autres, et portant ses vues dans l'avenir, prit la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on étoit prêt de s'engager, montra quelles étoient les forces et les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes sembloient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération et leur délai, soupçon dont leurs actions passées les mettoient assez à couvert.

Malgré de si sages remontrances, la guerre fut

conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, et leur déclara qu'il jugeoit que les Athéniens avoient tort, mais qu'il falloit auparavant assembler tous ceux du parti pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce décret de Lacédémone fut fait la quatorzième année de la trêve, et ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avoient déjà assujetti une bonne partie de la Grece.

On assembla donc une seconde fois les alliés (Thucyd. liv. 1, p. 77, 84 et 93). Ils donnèrent tous leurs suffrages par ordre depuis la plus grande ville jusqu'à la plus petite, et la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais comme on n'avoit rien de prêt, on fut d'avis de travailler promptement aux préparatifs, et cependant, pour gagner du temps, et paroître garder toutes les formalités, d'envoyer des ambassadeurs à Athènes avec ordre de se plaindre de l'infraction du traité.

Les premiers qu'on y envoya, réveillant une ancienne plainte, demandèrent qu'on chassât d'Athènes les descendans de ceux qui avoient profané le temple de Minerve dans l'affaire de Cylon*. Comme Périclès étoit de cette famille du côté de

* Ce Cylon s'étoit emparé de la citadelle d'Athènes il y avoit plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnoient, y étant assiégés, et réduits à une extrême famine, se réfugièrent dans le temple de Minerve comme dans un asile, d'où on les tira, et ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété et de sacrilége, et comme tels bannis. Quelque temps après on les rappela

sa mère, la vue des Lacédémoniens dans cette demande étoit ou de le faire bannir ou de diminuer son crédit. Ils n'y réussirent pas. Les seconds demandèrent qu'on levât le siége de Potidée, qu'on mît en liberté ceux d'Egine, et sur tout qu'on révoquât le décret donné contre ceux de Mégare, sans quoi il ne pouvoit y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troisième ambassade, qui ne disoit rien de tout cela, mais seulement que les Lacédémoniens vouloient la paix, et qu'il ne pouvoit y en avoir, si les Athéniens ne laissoient la Grèce en liberté.

§. XIV. *Affaires suscitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athènes à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

Périclès s'opposa fortement à toutes ces demandes (Plut. in Pericl. p. 168-169), et sur tout à celle qui regardoit les Mégariens. Il avoit un grand crédit à Athènes, mais il y avoit aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, ils firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées, Phidias, Aspasie, Anaxagore; et leur dessein étoit de pressentir par là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même.

On accusoit Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue d'or de Minerve, qui étoit son plus bel ouvrage. La poursuite de cette affaire ayant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car dès le com-

mencement, par le conseil de Périclès, il avoit employé l'or de la statue de manière qu'on pouvoit l'ôter entièrement et le peser; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit contre lui des témoins dont il ne pouvoit contester la vérité, ni étouffer la voix : c'étoit la beauté et la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'envie qu'on lui portoit. Surtout on ne lui pardonnoit point de ce que, dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'y étoit représenté lui-même au naturel, aussi-bien que Périclès; et par un art imperceptible (Aristot. in Tractat. de mund. p. 613), il avoit tellement lié et incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de les en ôter sans défigurer et mettre en pièces la statue entière. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut soit de maladie, soit de poison. D'autres auteurs disent qu'il fut seulement exilé, et que depuis ce temps-là il fit la célèbre statue de Jupiter qui étoit à Olympie. Il n'est pas possible d'excuser en aucune sorte ni l'ingratitude des Athéniens, de payer ainsi par la prison ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art, ni leur délicatesse outrée, de prendre au criminel et de punir comme une faute capitale une action qui paroît innocente en elle-même, ou qui n'est tout au plus qu'une vanité bien pardonnable dans un ouvrier.

Aspasie fut accusée d'impiété et de mauvaise conduite. Périclès ne la sauva qu'à peine par ses prières, et par la compassion qu'il fit aux juges

en versant, pendant qu'on plaidoit sa cause, beaucoup de larmes, peu honorables à son caractère, et au rang de chef du plus puissant état de la Grèce.

On avoit fait un décret par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit (1) tous ceux qui n'admettoient point ce qu'on attribuoit au ministère des dieux, ou qui tenoient école et donnoient des leçons sur ce qui se passe dans les airs et dans le mouvement des cieux, matières qu'on regardoit comme injurieuses à la religion établie. Le but de ce décret étoit de faire tomber le soupçon sur Périclès, à cause d'Anaxagore son maître. Ce philosophe enseignoit qu'une seule intelligence avoit débrouillé le chaos, et rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons ; ce qui n'étoit autre chose que décréditer les dieux du paganisme. Périclès, désespérant de le pouvoir sauver, le fit sortir de la ville et le mit en sûreté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvoit et recevoit avec plaisir toutes ces dénonciations, ils l'accusèrent lui-même en personne, comme s'il avoit volé le public pendant son gouvernement. On fit un décret par lequel il

(1) *Τὰ θεῖα μὴ νόμιζοντας, ἢ λόγυς περὶ τῶν μεταρσίον διδάσκοντας·* Anaxagore, enseignant que l'intelligence divine donnoit seule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, et presidoit au gouvernement de l'univers, détruisoit par ce système la pluralité des dieux, leurs pouvoirs, et toutes les fonctions particulières qui leur étoient assignées.

étoit porté que Périclès rendroit au plus tôt ses comptes, que l'affaire seroit jugée par quinze cents juges, et que l'action seroit appelée de rapine et de concussion. Il n'avoit rien à craindre dans le fonds, parce que dans le maniement des affaires publiques sa conduite avoit toujours été irréprochable, sur tout du côté de l'intérêt; mais la mauvaise volonté du peuple, dont il connoissoit la légèreté et l'inconstance, ne laissoit pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très-jeune alors, alla à son logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étoient donc ces affaires si importantes, on lui répondit que Périclès songeoit à rendre ses comptes. *Il devroit bien plutôt,* repartit le jeune homme, *songer à ne les rendre pas.* En effet, c'est à quoi Périclès se détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'opposer au penchant qu'avoit le peuple pour la guerre du Péloponnèse, qui depuis long-temps se préparoit, persuadé que par-là les plaintes qu'on faisoit se dissiperoient bientôt, que l'envie céderoit à un motif plus fort, et que dans un danger si pressant, la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras, et de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance et de sa grande réputation.

C'est ce qu'ont rapporté quelques historiens (Plut. de Hérod. malign. pag. 855-856); et les poëtes comiques, du vivant et sous les yeux de Périclès même, ne manquèrent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner

atteinte, s'ils pouvoient, à sa réputation et à son mérite, qui lui attiroit beaucoup d'envieux et d'ennemis. Plutarque, à ce sujet, fait une réflexion qui pourroit être d'un grand usage, non-seulement pour ceux qui sont chargés du gouvernement, mais pour toutes sortes de personnes, et pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorsque les actions sont bonnes en elles-mêmes, et n'ont rien que de louable au-dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur, et que par une lâche et noire malignité on leur prête des vues et des intentions qu'ils n'ont peut-être jamais eues. Il souhaiteroit au contraire, quand le motif est obscur, et qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, et qu'on penchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avoit répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnèse que par des vues particulières et intéressées ; au lieu que toute sa conduite passée devoit faire juger que c'étoit par des raisons d'état et pour le bien public, qu'il s'étoit enfin rendu à un sentiment auquel jusque-là il avoit cru devoir s'opposer.

Pendant que cette affaire étoit en mouvement à Athènes (Thucyd. lib. 1, pag. 93-99. — Diod. lib. 12, pag. 95-97), les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athènes par plusieurs ambassades les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération

dans l'assemblée du peuple, et il y fut résolu qu'on opineroit conjointement sur tous les chefs, avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire, et quelques-uns conclurent à abolir le décret fait contre Mégare, qui paroissoit le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une éloquence, que la vue du bien public et de l'honneur de sa patrie rendit plus véhémente encore et plus triomphante qu'elle ne l'avoit jamais paru. Il fit voir d'abord que le décret de Mégare, sur lequel on insistoit le plus, n'étoit pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginoit; que la demande des Lacédémoniens à cet égard n'étoit qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, et connoître si on pouvoit les entamer en les intimidant; que de reculer dans cette occasion, c'étoit montrer de la crainte et avouer sa foiblesse; qu'il ne s'agissoit de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étoient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage et leur fermeté; que si on se relâchoit sur ce point, on leur imposeroit aussitôt de nouvelles lois, comme à des gens qui ont peur : au lieu qu'en résistant vigoureusement, on seroit contraint de les traiter au moins comme égaux; que sur les contestations présentes on pouvoit prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable : mais qu'il ne convenoit point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athènes, d'un ton de maîtres, qu'elle eût

à quitter Potidée, à affranchir Egine, à révoquer le décret de Mégare; que cette conduite impérieuse étoit directement contraire au traité, qui portoit en termes formels : *Que s'il arrivoit quelque différend entre les alliés, on le videroit par des voies pacifiques*, SANS SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSÉDOIT; qu'au reste, le moyen le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on possède, c'est de prendre les armes en main, et de disputer ses droits à la pointe de l'épée; que les Athéniens avoient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause; et pour lui en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athènes, marquant en détail jusqu'où montoient ses fonds, ses revenus, ses flottes, ses troupes de terre et de mer, et celles de ses alliés; et comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, destituée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, et extrêmement foible du côté de la marine, qui en fait le principal succès. En effet, il se trouvoit dans le trésor public, qu'on avoit transporté de Délos à Athènes (Diod. lib. 12, p. 96-97), neuf mille six cents talens, qui font près de vingt-huit millions. Les contributions des alliés pour chaque année étoient de quatre cent soixante talens (c'est-à-dire près de quatorze cent mille livres). En cas de nécessité, on pouvoit trouver des ressources infinies dans les ornemens des temples, puisque ceux de la statue seule de Minerve montoient à cinquante talens d'or,

(c'est-à-dire à quinze cent mille francs), que l'on pouvoit ôter de la statue sans la détruire, et les remettre ensuite dans de meilleurs temps. Pour les troupes de terre, elles montoient à peu près à trente mille hommes, et la flotte à trois cents galères. Il les avertit sur tout de ne point hasarder de combat dans leur pays contre les Péloponnésiens, qui avoient plus de troupes qu'eux : de ne compter pour rien le ravage de leurs terres qui pouvoit aisément se réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes, qui étoit irréparable : de faire consister toute leur politique à garder leur ville, et à se conserver l'empire de la mer, qui tôt ou tard les rendroit maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le temps qu'elle dureroit, leur faisant entrevoir les maux qu'ils avoient à craindre s'ils s'écartoient de ce système. Périclès, après avoir ajouté d'autres considérations tirées du caractère et du gouvernement intérieur des deux républiques, l'une incertaine et flottante dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution parce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés; l'autre prompte, décidée, indépendante, et maîtresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises; Périclès, dis-je, termina son discours, et forma son avis. « Il ne reste plus, « dit-il, que de renvoyer les ambassadeurs, et « de leur répondre que nous permettrons le « commerce d'Athènes à ceux de Mégare, pourvu

« que les Lacédémoniens n'interdisent le leur « ni à nous, ni à nos alliés. Pour les villes de « la Grèce, nous laisserons libres celles qui « l'étoient lors de notre accord, à condition « qu'ils en feront autant à l'égard de celles qui « sont dans leur dépendance. Nous ne refusons « point de nous en rapporter à des arbitres pour « tout ce qui fait le sujet de nos disputes, et nous « ne commencerons point les premiers la guerre: « mais nous nous défendrons fortement, si l'on « nous attaque. »

On répondit aux ambassadeurs, suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournèrent, et ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE SECOND.

AFFAIRES DES GRECS TANT EN SICILE QU'EN ITALIE.

COMME la guerre du Péloponnèse est un grand événement qui occupera un temps considérable, avant que d'y entrer je crois devoir exposer en peu de mots ce qui s'étoit passé de plus important, jusqu'au temps où nous sommes, dans la grande Grèce, soit en Sicile, soit en Italie.

§. I. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, tyran d'Agrigente. Règne de Gélon à Syracuse et de ses deux frères. Rétablissement de la liberté.*

AN. M. 3520. AV. J. C. 484. = 1. GÉLON. Nous avons vu que Xerxès (Diod. lib. 11, pag. 1,

et 16-22), qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs, avoit engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habitoient dans la Sicile. Ils y passèrent avec une armée de terre de plus de trois cent mille hommes, et une flotte composée de deux mille vaisseaux, et de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, le plus habile capitaine qui fût alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entièrement défaite par Gélon, qui avoit alors la principale autorité dans Syracuse.

Ce Gélon étoit d'une ville de Sicile, située sur la côte méridionale entre Agrigente et Camarine (Herod. lib. 7, cap. 153-167), appelée Géla, d'où peut-être il tira son nom. Il s'étoit fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de Gèle, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjugua presque tous, et peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérêts et les droits des enfans du tyran, prit les armes contre ses propres citoyens, et, les ayant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui même. Quelque temps après il se rendit maître de Syracuse par le moyen de quelques bannis qu'il y avoit fait rentrer, et qui engagèrent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors, il abandonna Gèle à son frère Hiéron, et s'appliqua à étendre les limites de l'em-

pire de Syracuse, et se rendit très-puissant en fort peu de temps. On en peut juger par les troupes considérables qu'il offrit aux ambassadeurs des Grecs qui venoient implorer son secours contre le roi des Perses *, et par la demande qu'il fit d'être déclaré le généralissisme de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il étoit pour lors de se voir bientôt attaqué par les Carthaginois, l'empêcha surtout de donner du secours aux Grecs. Il agit au reste en rusé politique; et quand il sut que Xerxès avoit passé l'Hellespont, il envoya un homme affidé avec de grands présens, et lui donna ordre d'observer quel seroit le succès du premier combat, et en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les soumissions de sa part; sinon, de rapporter son argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

Ils étoient venus en Sicile sur les vives sollicitations de Térillus, autrefois tyran d'Himère, mais dépouillé par Théron, autre tyran qui régnoit à Agrigente. Ce dernier étoit d'une des plus illustres familles de toute la Grèce, descendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maison qui régnoit alors à Syracuse, et qui étoit composée de quatre frères, Gélon, Hiéron, Polysèle et Trasybule. Il maria sa fille au premier, et il épousa la fille du troisième.

Amilcar, ayant débarqué à Panorme, com-

* Il promettoit de fournir deux cents vaisseaux, et trente mille hommes de troupes.

mença par mettre le siége devant Himère. Gélon accourut au secours de son beau-père, avec une armée nombreuse; et tous deux ensemble défirent les Carthaginois. Cette victoire est peut-être la plus complète qui ait jamais été remportée.

Le combat se donna le jour même de l'action des* Thermopyles (tom. 1. p. 198). J'en ai rapporté les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. Il est remarquable, qu'entre les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus, une des principales fut qu'ils cesseroient d'immoler leurs enfans au dieu Saturne (Plut. in Apopht. p. 175). Ce qui marque en même temps et la cruauté des Carthaginois, et la piété de Gélon.

Les dépouilles furent immenses, et montoient à un prix infini. Gélon en destina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuse. Le nombre des prisonniers fut aussi incroyable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les employèrent à cultiver leurs terres, et à construire de magnifiques édifices tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre

* Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine : ce qui paroît moins vraisemblable. Car les Grecs, instruits du succès de Gélon, le prièrent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'auroient pas fait après la bataille de Salamine, qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce temps-là ils se crurent assez forts pour résister à leurs ennemis, et finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.

des fers aux pieds. Plusieurs citoyens d'Agrigente en avoient chacun jusqu'à cinq cents.

An M. 3525. Avant Jésus-Christ 479. = Gélon, après une victoire si glorieuse, loin d'en devenir plus fier et plus orgueilleux, se montra encore plus doux, plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoyens et des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'assemblée des Syracusains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit sans armes : exposa à l'assemblée quelle avoit été sa conduite, à quoi il avoit employé les sommes qu'on lui avoit confiées, et quel usage il avoit fait de son autorité, ajoutant que, si l'on avoit quelque plainte à former contre lui, sa personne et sa vie étoient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un discours si peu attendu, et encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange et de reconnoissance, et, sur-le-champ, d'un commun accord, lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de roi. Et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon, qui étoit venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains (Plut. in Timol p. 247. — Ælian. lib. 13, cap. 37), ils lui érigèrent une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture et sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, et digne des motifs qui la lui avoient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, ayant rétabli la liberté à Syracuse, jugea

à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, et en même temps pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des princes et des tyrans qui l'avoient gouvernée jusque-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins et les dépositions. Elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon, dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive et sincère reconnoissance des citoyens pour ce grand homme, dont ils respectoient encore la vertu comme s'il eût été vivant.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entière autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zèle qu'il avoit eu jusque-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être plus utile. Car, par un changement jusque-là inoui (Diod. l. 11, p. 55), et dont Tacite * n'a vu depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de dix mille étrangers qui avoient servi sous lui. Ses vues étoient de peupler la capitale, de rendre l'état plus puissant, de récompenser les services de ces braves et fidèles soldats, et de les attacher plus fortement à Syracuse, par le souvenir d'un établissement si avantageux qu'elle leur avoit procuré en les adoptant au nombre de ses citoyens.

(1) Solus omnium ante se principum in melius mutatus est (Hist. l. 1, c. 50.)

Il se piquoit surtout d'une sincérité (Plut. in Apopht. p. 175), d'une vérité, d'une bonne foi à garder sa parole, qui étoit à l'épreuve de tout : qualité essentielle dans un prince, seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets et des étrangers, et qui doit être regardée comme la base de toute bonne politique et de tout bon gouvernement. Ayant besoin d'argent pour une expédition qu'il méditoit (il y a apparence que c'étoit avant la victoire remportée contre les Carthaginois), il s'adressa au peuple pour en tirer cette contribution. Mais, voyant que les Syracusains avoient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandoit n'étoit qu'un emprunt, et qu'il s'engageoit à le leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies, et il les rendit exactement au temps marqué. Quelle ressource pour l'état qu'une telle équité ! Quel malheur et quel aveuglement d'y donner la plus légère atteinte !

Une de ses principales attentions (Plut. ibid.) (et en cela il fut imité par son successeur) étoit de mettre en honneur le labourage et la culture des terres. On sait combien la Sicile étoit un pays fertile en blé, et quel immense revenu on pouvoit tirer d'un fonds si riche en le cultivant avec soin. Il animoit le travail par sa présence, et se faisoit un plaisir de paroître quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avoit vu marcher à la tête des troupes. Son dessein n'étoit pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser et d'enrichir le pays, mais encore d'exer-

cer ses sujets, de les accoutumer et de les endurcir au travail, et de les préserver par ce moyen de mille désordres, qui sont la suite inévitable d'une vie molle et oisive. Il est peu de maximes, en matière de politique, sur lesquelles les anciens aient plus insisté que sur celle qui regarde la culture des terres, ce qui est une preuve de leur grande sagesse, et de la profonde connoissance qu'ils avoient des solides appuis et des véritables ressources d'un état. Xénophon (p. 916-917), dans un dialogue qui a pour titre Hiéron, et qui traite du gouvernement, montre quel avantage ce seroit pour un état, si le prince étoit attentif à récompenser ceux qui excelleroient dans le labourage et dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce et de tous les arts, où l'honneur qu'on rendroit à ceux qui s'y distingueroient mettroit tout en mouvement, exciteroit une noble et louable émulation parmi les citoyens, et feroit inventer mille moyens pour conduire ces arts à leur perfection.

Il ne paroît pas que Gélon eût été élevé comme l'étoient chez les Grecs les enfans des riches, à qui l'on apprenoit avec grand soin la musique et l'art de toucher les instrumens. Peut-être fût-ce un effet de son peu de naissance, ou plutôt du peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'exercices. Un jour qu'on présenta après le repas, comme c'étoit la coutume (Plut. in Apophth. p. 175), une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avoient fait tous les autres, il se fit ame-

ner son cheval, monta dessus avec une légèreté et une grâce admirable, et fit voir qu'il avoit appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile (Diod. lib. 11, p. 29-30), toutes les villes y jouissoient d'un profond repos, et Syracuse surtout goûtoit avec joie toutes les douceurs de la paix, sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'étoit pas de Syracuse, et cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étoient empressés de le faire leur roi. Quoiqu'étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tout les devoirs : il en sentit le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut roi que pour défendre l'état, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence et la justice, que pour donner à tous ses sujets, par sa vie simple, modeste, réglée, appliquée, le modèle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la royauté que les peines et les soins, que le zèle pour le bien public, que la satisfaction sensible de procurer par ses veilles la tranquillité et le repos à des millions d'hommes : en un mot, il ne regarda la royauté que comme un engagement et comme un moyen de rendre plus d'hommes heureux. Il en bannit la pompe, le faste, la licence, et l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point paroître régner, mais il se contenta de faire régner les lois. Il ne fit jamais sentir à ses inférieurs qu'il étoit le maître; il leur fit seulement comprendre qu'eux et lui devoient céder à la raison et à la justice. Pour se faire

obéir, il aimoit à n'employer que la persuasion et le bon exemple, qui sont les armes de la vertu, et qui produisent seuls une obéissance sincère et constante.

Une vieillesse respectée, un nom chéri et révéré par tous ses sujets, une réputation également répandue au-dehors et au-dedans, ont été le fruit de cette sagesse conservée sur le trône jusqu'au dernier soupir. Son règne fut court, et ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans sa personne le modèle d'un bon et d'un véritable roi. Après avoir régné seulement sept ans, il mourut infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où sa femme Démarète avoit été ensevelie, un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur et d'une magnificence extraordinaire, et lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux, appelés autrement les héros. Les Carthaginois, dans la suite, abattirent ce monument, et Agathocle, ces tours : mais, dit l'historien, ni la violence, ni l'envie, ni le temps, qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus et de ses belles actions, gravées par l'amour et par la reconnoissance dans le cœur des Siciliens.

An M. 3532. Av. J. C. 472 = 2. Hiéron. Après la mort de Gélon, le sceptre demeura encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses frères, lui succéda.

Il faut, pour concilier les auteurs au sujet de ce prince, dont les uns le donnent pour un bon roi, d'autres pour un tyran odieux, il faut, dis-je, supposer que dans les premières années de son règne, retenu par l'exemple encore récent d'un frère généralement aimé et respecté de ses sujets, il se conduisit avec sagesse et modération ; et que dans la suite, abandonné à son mauvais naturel, et corrompu par les flatteries des courtisans, il dégénéra de sa première vertu, comme cela n'est que trop ordinaire, et se lassa de marcher dans la route que son prédécesseur venoit de lui marquer, et dont il s'étoit si bien trouvé.

Plutarque (in Apoph. p. 175.) rapporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un prince. Il disoit que sa maison et ses oreilles seroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, et qui la lui diroit avec franchise et sans ménagement.

Il paroît en effet qu'il donnoit cette liberté à ses amis. Une santé d'abord assez infirme (Ælian. lib. 4, cap. 15), et éprouvée par de fréquentes maladies, lui laissa le temps de faire des réflexions, et lui fit naître la pensée d'appeler auprès de lui des personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, et de lui donner d'utiles instructions. Les plus célèbres poëtes de son temps se rendirent à sa cour, Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme ; et l'on prétend que la douceur et les charmes de leur conversation ne contribuèrent pas peu à adoucir l'humeur dure et sauvage d'Hiéron. Ces poëtes n'excelloient pas seulement dans

la poésie, mais avoient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, et étoient regardés et consultés comme les sages de leur temps. C'est ce que Cicéron dit en particulier de Simonide (1).

Quelque temps après qu'il fut monté sur le trône (Diod. lib. 11, p. 37), il conçut de violens soupçons contre son frère Polyzèle, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi selon lui fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoyoit au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus que fit son frère d'accepter ce commandement l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épousé la fille de Polyzèle, prit le parti de son beau-père. Il y eut à ce sujet de grands et de longs différends entre le roi de Syracuse et celui d'Agrigente (Schol. in Pind.): mais à la fin ils s'accommodèrent par la sage entremise du poëte Simonide; et pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentèrent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce temps-là les deux rois vécurent en bonne intelligence.

On voit par ce que je viens de dire que Simonide avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, et il s'en servoit pour le porter à la vertu.

Leurs entretiens rouloient assez souvent sur des

(1) Simonides, non poeta solùm suavis, verùm etiam cæteròqui doctus sapiensque traditur. (Lib. 1, de Nat. Deor. n. 60.)

matières de philosophie (Cic. l. 1, de Nat. Deor., n. 60). Dans une de ces conversations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il pensoit sur la nature et sur les attributs de la divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir : le lendemain, il en demanda deux, et alla toujours ainsi en augmentant. Pressé par le prince de rendre raison de ces délais, il avoua que la matière étoit au-dessus de ses forces, et que plus il y pensoit, plus il y trouvoit d'obscurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon sur la manière de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, et qui est un dialogue entre ce prince et Simonide. Hiéron entreprend de prouver au poëte que les tyrans, les rois, ne sont pas si heureux qu'on se l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il insiste principalement sur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien et de la plus grande douceur de la vie, c'est-à-dire d'un véritable ami, dans le sein duquel on puisse déposer sûrement ses chagrins, ses inquiétudes, ses secrets; qui partage avec nous nos joies et nos douleurs; en un mot, qui soit un autre nous-même, et qui ne fasse avec nous qu'un cœur et qu'une âme. Simonide, de son côté, lui donne d'admirables instructions sur les devoirs de la royauté. Il lui représente qu'un roi ne l'est pas pour lui, mais pour les autres : que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier et à embellir ses villes : que sa gloire est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui : qu'un soin véritable-

ment royal n'est pas d'entrer en lice avec le premier-venu dans les jeux olympiques (c'étoit la passion des princes de ce temps-là, et en particulier* d'Hiéron), mais de disputer avec les rois voisins à qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses états, et à rendre ses peuples heureux.

Un autre poëte, c'est Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron sur la victoire qu'il avoit remportée à la course équestre. « Ce prince, dit-il dans « son ode, qui gouverne avec équité les peuples de « l'opulente Sicile, a cueilli la plus pure fleur de « toutes les vertus. Il se fait un noble plaisir de « ce que la poésie et la musique ont de plus exquis. « Il aime les airs mélodieux, tels que nous avons « coutume d'en jouer à la table des personnes qui « nous sont chères. Courage donc, prends ta lyre, « et monte-là sur le ton dorien. Si tu te sens animé « d'un beau feu en faveur de Pise * et de Phéré- « nice; s'ils ont fait naître en toi les plus doux « transports, lorsque ce généreux coursier, sans « être piqué de l'éperon, voloit sur les bords de « l'Alphée, et portoit son maître au sein de la

* On dit que Thémistocle, le voyant arriver aux jeux olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admit pas, parce qu'il n'avoit point secouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que son frère Gélon; et cet avis fit honneur au général athénien. (Ælian. l. 9, c. 5.)

** *Pise* étoit la ville près de laquelle se célébroient les jeux olympiques; *Phérénice* le nom du coursier d'Hiéron, qui signifie *remporteur de victoires*.

« victoire, chante le roi de Syracuse, l'ornement « de nos courses équestres. »

On peut voir l'ode entière traduite par feu M. Massieu, dans le 6e tome des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai rapporté. J'ai été bien aise de faire connoître Pindare au lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre, composée en l'honneur de Théron, roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paroît sublime, les sentimens nobles, la morale pure.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron; car les poëtes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux princes : mais au moins il est certain qu'il avoit fait de sa cour le rendez-vous des beaux esprits, et qu'il avoit su les y attirer par ses manières honnêtes et engageantes, et encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un roi.

On ne peut donner à la cour d'Hiéron l'éloge que donne Horace (1) à celle de Mécène, où ré-

(1) .... Non isto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hâc nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquàm,
Ditior hic aut est, quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus. (Horat. l. 1, sat. 10.)

gnoit un caractère, rare parmi les savans, mais infiniment plus estimable que toute leur science. On ne connoissoit point, dit Horace, dans cette aimable cour, les bas sentimens de l'envie et de la jalousie, et l'on y voyoit, dans ceux qui partageoient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en étoit pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron (Scholast. Pind.). On dit que Simonide, et son neveu Bachylide, tâchoient, par toutes sortes de critiques d'affoiblir l'estime que ces princes témoignoient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de représailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter*. La vertu de Pindare n'étoit pas la modestie.

Hiéron, ayant chassé de Catane et de Naxe les anciens habitans (Diod. lib. 11, pag. 37), y établit une nombreuse colonie, composée de dix mille hommes; dont cinq mille étoient Syracusains, et les cinq autres mille venus du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux héros ou demi-dieux, parce qu'ils les regardoient comme leur fondateur.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaüs (ibid. pag. 50), qui avoit été tyran de Zancle, et grand ami de Gélon, son frère. Comme ils étoient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'ap-

peloit Micythe. Celui-ci, ayant assemblé les plus proches parens et les meilleurs amis des jeunes princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutelle, que tous, ravis en admiration, donnèrent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi et à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes princes même le pressèrent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement, comme il avoit fait jusque là. Mais le sage tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, et d'ailleurs, persuadé que l'intérêt de l'état demandoit que les jeunes princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite.

La fin du règne d'*Hiéron* ne répondit pas aux commencemens, où nous n'avons presque rien vu que de louable. Il étoit, selon Diodore (lib. 11, pag. 51), avare, violent, injuste, et ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime et l'affection des peuples, qui, de leur côté, avoient une extrême haine pour un prince qu'ils regardoient plutôt comme un tyran que comme un roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empêcha d'éclater. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

3. Thrasybule. Son frère Thrasibule lui succéda (Diod. lib. 11, pag. 51-52); et, comme s'il eût pris à tâche de le faire regretter, il enchérit encore sur tous ses vices. Plein d'orgueil, et d'une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il se livra entièrement

au conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnoient. Il traitoit tous ses sujets avec la dernière dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, et en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir long-temps une si dure servitude. Ils appelèrent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le jong de la tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avoit retenu une partie sous sa domination, savoir l'Achradine, et l'île, qui étoit très-fortifiée, le troisième quartier de la ville, nommé Tyque, étoit entre les mains de ses ennemis. Après une assez foible résistance, ayant demandé à capituler, il quitta la ville, et se retira en exil chez les Locriens. Il n'avoit été sur le trône qu'un an. Syracuse rentra ainsi en liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit partout le gouvernement populaire, et s'y maintint elle-même pendant soixante ans, jusqu'au temps de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau.

An. M. 3544. Av. J. C. 460. = Depuis que la Sicile eut été délivrée de la domination des tyrans (Diod. lib. 11, pag. 55-65), et que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même étoit extrêmement fertile, et que la paix dont on jouissoit partout laissoit tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres et à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette île devinrent fort puissans, et amassèrent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avoient secoué le joug de la

servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnèrent dans l'assemblée générale de la nation, que l'on érigeroit une statue colossale à Jupiter Libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébreroit une fête solennelle en action de grâces du rétablissement de la liberté, et qu'on immoleroit aux dieux quatre cent cinquante taureaux, qui serviroient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers je ne sais quel levain secret de tyrannie qui troubla souvent la douceur de cette paix, et causa dans la Sicile divers mouvemens, dans le détail desquels je ne crois pas devoir descendre. Pour en prévenir l'effet (ibid. pag. 65), on établit à Syracuse le pétalisme, qui étoit à peu près la même chose que l'ostracisme à Athènes, et qu'on appela ainsi du mot grec πέταλον, qui signifie *une feuille*, parce qu'on donnoit son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçoit contre les citoyens dont la puissance donnoit lieu de craindre qu'ils ne songeassent à se faire tyrans, et les bannissoit pour dix ans: mais il ne subsista pas long-temps, et fut bientôt aboli, parce que la crainte d'y succomber ayant porté les plus gens de bien à se retirer, et à renoncer au gouvernement, les premières places n'étoient plus remplies que par ceux des citoyens qui avoient le moins de mérite.

Deucétius, selon Diodore (pag. 67-70), étoit chef des peuples appelés proprement Siciliens. Les ayant tous réunis en un seul corps, excepté ceux

d'Hybla, il devint fort puissant, et forma plusieurs grandes entreprises. Ce fut lui qui bâtit la ville *Palica*, près du temple des dieux nommés *Palici*. Ce temple étoit fort célèbre par quelques merveilles qu'on en raconte, et encore plus par la sainteté et la religion des sermens qu'on y prêtoit, dont le violement étoit toujours suivi d'une punition prompte et exemplaire. C'étoit un asile assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accabloit, et surtout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils y demeuroient en sûreté, jusqu'à ce que des arbitres ou des médiateurs eussent fait leur paix; il n'y avoit point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avoit donnée de pardonner à ses esclaves, tant les dieux qui présidoient à ce temple étoient en réputation de venger sévèrement le parjure.

Ce Deucétius, après plusieurs succès fort heureux, et plusieurs actions où il avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, et en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, et fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation et l'abattement où le jeta une désertion si subite et si générale, il prit une résolution que le désespoir seul pouvoit lui inspirer. Il se retira sur le soir et de nuit à Syracuse, avança jusque dans la place publique; et là, humble suppliant prosterné aux pieds des autels, il abandonna sa vie et ses états à la merci des Syracusains, c'est-à-dire de ses ennemis déclarés.

La singularité du spectacle attira un grand concours du peuple. Les magistrats aussitôt convoquèrent l'assemblée, et mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animèrent extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger et punir par sa mort tous les torts qu'il avoit faits à la république. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages et les plus anciens d'entre les sénateurs représentèrent : « Qu'il « ne falloit pas considérer ici ce que méritoit « Deucétius, mais ce qui convenoit aux Syracu- « sains : qu'ils ne devoient plus envisager en lui « un ennemi, mais un suppliant, qualité qui « rendoit sa personne sacrée et inviolable : qu'il « y avoit une déesse (elle s'appeloit Némésis) « vengeresse des crimes, surtout de la cruauté et « de l'impiété, laquelle sans doute ne laisseroit « pas celle-ci impunie : qu'outre qu'il y a de la « bassesse et de l'inhumanité d'insulter à l'in- « fortune des malheureux, et de vouloir écraser « ceux qu'on trouve déjà abattus sous ses pieds, « il étoit de la grandeur et du bon naturel des « Syracusains de faire paroître de la bonté et de « la clémence à l'égard de ceux même qui en « sont le moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, et d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole et fondatrice de Syracuse, lui fut

marquée pour le lieu de sa retraite, et les Syracusains s'engagèrent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau et le grand ?

§. II. *De quelques personnes et de quelques villes célèbres dans la grande Grèce. Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'Athlète : Crotone, Sybaris, Thurium.*

1. Pythagore. En parcourant ce qui regarde la grande Grèce en Italie (Diog. Laert. in vit. Pythag.), je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur. Il étoit de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays, et s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, il revint (an. m. 3480. Av. J. C. 524) dans sa patrie, où il ne fit pas un long sejour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, et qui faisoit de son mérite le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, et surtout de la philosophie, ne peut guère s'accorder avec la servitude, même la plus douce et la plus honorable. Il passa donc en Italie, et fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métapont, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin le superbe, régnoit pour lors à Rome (Liv. lib. 1, n. 18) : ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croyoient que Numa Pompilius, second roi des Romains, qui vivoit plus

de cent ans auparavant, avoit été disciple de Pythagore; opinion fondée apparemment sur la ressemblance de leurs mœurs, de leur caractère et de leurs principes.

Tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave philosophe (1). Le goût de l'étude, et l'amour de la sagesse, s'y répandirent presque généralement en fort peu de temps. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, et pour profiter de ses salutaires avis. Tous les princes du pays se faisoient un plaisir et un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, et de prendre de ses leçons sur la manière de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une espèce de noviciat qui duroit cinq ans, et, pendant tout ce temps-là, il les condamnoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étoient ses dogmes et ses sentimens, lorsque je parlerai des différentes sectes des philosophes: tout le monde sait que la métempsycose en étoit un des principaux. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche; et sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour

(1) Pythagoras, cùm in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, et privatim et publicè, præstantissimis et institutis, et artibus. (Cic. Tusc. Quæst. l. 5, n. 10.)

se faire croire ; et pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi : *Le maître l'a dit* : Ἀυτὸς ἔφα. C'étoit porter trop loin la déférence et la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, et de faire le sacrifice absolu de sa raison et de ses lumières, sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison et à toutes nos lumières, et qui a droit par conséquent de leur imposer la loi et de leur parler en souveraine.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître : de sages législateurs, de grands politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les états, et d'être les ministres des plus grands princes. Long-temps après sa mort (1), cette partie de l'Italie qu'il avoit cultivée et instruite de ses leçons, étoit regardée comme la pépinière et le séjour des savans en tout genre, et elle se maintint pendant plusieurs siècles dans cette glorieuse possession. Il falloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite et de la vertu de Pythagore (Plin. l. 34, c. 6), puisque l'oracle de Delphes, ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célèbre de la ville,

(1) Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore, et disciplina, tùm etiam auctoritate ; multaque secula posteà sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. (Tuscul. Quæst l. 1, n. 38.)

l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs; ils les érigèrent dans le lieu des comices à Pythagore et à Thémistocle. On ne sait rien de certain sur le lieu ni sur le temps de la mort de Pythagore.

An. M. 3295. Av. J. C. 709. = 2. Crotone. Sybaris. Thurium. Crotone fut fondée par Myscellus, chef des Achéens, la troisième année de la 17e olympiade (Strab. l. 6, p. 262 et 269. — Dionys. Halicarn. Antiq. rom. l. 2, 121). Ce Myscellus, étant allé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur le lieu où il bâtiroit sa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un semblable dessein y avoit amené. Le dieu les écouta favorablement, et, après les avoir déterminés sur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établissemens, il leur proposa différens avantages, et leur laissa entre autres le choix des richesses ou de la santé. Les richesses touchèrent Archias, Myscellus demanda la santé: et, si l'on en croit l'histoire, Apollon fut fidèle à tous les deux. Archias fonda Syracuse, qui devint en peu de temps la plus opulente ville de la Sicile. Myscellus fonda Crotone, si fameuse par la longue vie et par la force naturelle de ses habitans, qu'elle étoit passée en proverbe pour signifier un lieu fort sain, et où l'air étoit d'une extrême pureté (Κρότωνος ὑγιέστερος). Elle se signala par un nombre de victoires dans les jeux de la Grèce, et Strabon dit que, dans une même olympiade, sept Crotoniates furent couronnés aux jeux olympiques, et remportèrent tous les prix du stade.

Sybaris étoit située à dix lieues (200 stades) de Crotone (Strab. lib. 6, pag. 263. — Athen. l. 12, p. 518-520), et avoit été fondée aussi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la suite devint fort puissante. Elle avoit sous sa dépendance quatre peuples voisins et vingt-cinq villes, de sorte qu'elle seule pouvoit mettre sur pied trois cent mille hommes. Cette richesse et cette opulence furent bientôt suivies d'un luxe et d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoyens n'étoient occupés que de festins, de jeux, de spectacles, de parties de plaisir et de débauches. Il y avoit des récompenses publiques et des marques de distinction pour ceux qui donnoient de plus magnifiques repas, et même pour les cuisiniers qui réussissoient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chère et d'inventer de nouveaux raffinemens pour satisfaire le goût. La délicatesse et la mollesse étoient portées si loin, qu'on écartoit sévèrement de la ville tous les ouvriers qui faisoient trop de bruit en travaillant, et qu'on n'y souffroit point de coqs, de peur que leur chant aigu et perçant ne troublât la douceur du sommeil.

An. M. 3484. Av. J. C. 520.=A tous ces maux se joignirent bientôt la dissension et la discorde (Diod. lib. 12, pag. 76-85), ce qui causa leur ruine. Cinq cents des plus riches de la ville en ayant été chassés par la faction d'un particulier nommé Télys, se réfugièrent à Crotone. Télys les fit redemander; et sur le refus que firent les Cro-

toniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore qui étoit alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cent mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement, mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux athlète dont il sera bientôt parlé, qui étoit couvert d'une peau de lion, et armé d'une massue comme un autre Hercule. Ceux-ci remportèrent une victoire complète, et firent main-basse sur tous les fuyards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, et leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir : mais ils n'y demeurèrent pas long-temps en repos, et en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette fâcheuse extrémité, ils implorèrent le secours de Sparte et d'Athènes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoyable état où ils étoient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnèse que ceux qui voudroient se joindre à cette colonie pouvoient le faire librement, envoyèrent aux Sybarites une flotte de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon et de Xénocrate.

An. M. 3560. Av. J.C. 444. = Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appelèrent *Thurium*. Deux savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie. Le premier étoit Lysias (Dionys. Halicarn. in vit. Lys. pag. 82), âgé pour lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, et passa pour

lors à Athènes. Le second étoit Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie (Strab. lib. 14, pag. 656), il fut pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

La division se mit bientôt dans la ville, à l'occasion des nouveaux habitans, que les autres vouloient priver de tous les priviléges. Mais comme ils étoient en bien plus grand nombre, ils chassèrent tous les anciens Sybarites, et demeurèrent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de temps fort puissans; et ayant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en distribuèrent les citoyens en dix tribus, auxquelles ils donnèrent le nom des différens peuples d'où ils étoient sortis.

3. Charondas, *législateur.* Alors ils ne songèrent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages lois, et pour cet effet, choisirent entre eux Charondas, élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargèrent du soin de les dresser. J'en rapporterai ici quelques-unes.

1° Il donna exclusion du sénat et de toute dignité publique à quiconque passeroit à de secondes noces après avoir eu des enfans d'un premier lit : persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfans, ne le seroit pas davantage à ceux de la patrie, et que, s'étant montré mauvais père, il seroit mauvais magistrat.

2° Il condamna les calomniateurs à être conduits par toute la ville couronnés de bruyère,

comme les plus méchans de tous les hommes : ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvoient survivre. La ville, délivrée de cette peste, recouvra le repos et la tranquillité. Les (1) calomniateurs sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics et particuliers, et, selon la remarque de Tacite, trop épargnés dans la plupart des états.

3° Il établit une loi toute nouvelle contre une autre sorte de peste et de contagion, qui est, dans une république, la cause ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre ceux qui se lieroient d'amitié et de commerce avec les méchans, et les condamnant à une amende considérable.

4° Il voulut que tous les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir et de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces, et de porter à la vertu; ce qui fait le bonheur d'un état, et est également nécessaire à tous les citoyens. Dans cette vue, il stipendia des maîtres publics, afin que l'instruction, étant gratuite, pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux et la source de tous les vices.

5° Il fit une loi à l'égard des orphelins qui paroît assez sensée : en confiant le soin de leur éducation aux parens du côté maternel, de qui il n'y avoit rien à craindre contre leur vie, et l'ad-

(1) Delatores, genus hominum publico exitio repertum, et pœnis quidem nunquàm satis coercitum. (Tac. Ann. l. 4, c. 30.)

ministration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

6° Au lieu de punir de mort les déserteurs et ceux qui quittoient leur rang et fuyoient dans le combat, ils se contenta de les condamner à paroître pendant trois jours dans la ville revêtu d'un habit de femme : espérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort, et d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoyens de réparer et de couvrir leur faute dans la première occasion.

7° Pour empêcher que ses lois ne fussent abrogées avec trop de facilité et de témérité, il imposa une condition bien dure et bien hasardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroître dans l'assemblée publique avec une corde au cou, et si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur-le-champ. Dans toute la suite du temps il n'arriva que trois fois de proposer de tels changemens, et ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas long-temps à ses lois. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, et trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée, ce qu'il avoit défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses lois. *Non*, dit-il, *je ne les viole, mais je les scellerai de mon sang;* et sur-le-champ il se tua de son épée.

4. Zaleucus, autre législateur. Dans le même

temps, et dans la même contrée, il y eut un autre législateur célèbre, nommé Zaleucus, disciple de Pythagore, aussi-bien que Charondas. Il ne nous reste presque qu'une espèce de préambule qu'il avoit mis à la tête de ses lois, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoyens, avant tout, qu'ils croient et soient fortement persuadés qu'il y a des dieux; et il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel et en considérer l'ordre et la beauté pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être un effet du hasard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence et une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer et à respecter les dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste et d'honnête parmi les mortels; et de les honorer, non simplement par des sacrifices et par de magnifiques présens, mais par une sage conduite et par des mœurs pures et chastes, qui plaisent aux dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde si plein de religion et de piété, où il montre la Divinité comme la source primitive des lois, comme la principale autorité, qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidèle, et comme le parfait modèle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, et leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie la paix et l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines et les dissensions, ce qui marqueroit un esprit fé-

roce et indomptable, mais d'en user à l'égard de leurs ennemis, comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les juges et les magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugemens ils ne doivent se laisser prévenir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion, il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur et toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuyer les peines et les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place, en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties; ils leur doivent la justice par état et par la qualité même de juges; et lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur et avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, et non une grâce qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa république le luxe, qu'il regardoit comme la ruine certaine d'un état, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une manière plus adroite et plus ingénieuse, et en même temps plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étoffes riches et précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux d'or, et d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette

loi que les femmes prostituées. Il fit, à l'égard des hommes un règlement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiroient à passer pour débauchés et pour infâmes. Par cette voie, il détourna facilement et sans violence les citoyens de tout ce qui sentoit le luxe et la mollessse ; car il ne se trouva personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de sa honte (1), s'attirer par-là le mépris et la risée publique, et déshonorer pour toujours sa famille.

5. MILON *l'athlète*. Nous l'avons vu, à la tête d'une armée, remporter une fort grande victoire ; mais il étoit encore plus célèbre par sa force athlétique que par son courage guerrier. On le surnommoit *le Crotoniate*, du nom de Crotone, sa patrie. C'est celui dont nous avons dit que Démocède, ce fameux médecin, qui étoit son compatriote, avoit épousé la fille, après s'être sauvé de la cour de Darius pour revenir dans la Grèce. (An. m. 3484. Av. J. C. 520.)

Pausanias (lib. 6, p. 369-370) dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux pythiens, une fois étant enfant ; qu'il remporta six victoires aux jeux olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée aussi pendant son enfance ; et que, s'étant présenté une septième fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'anta-

(1) More inter veteres recepto, qui satis pœnarum adversùs impudicas in ipsâ professione flagitii credebant. (Tacit. Annal. l. 2, c. 85.)

goniste. Il empoignoit une grenade de manière que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un disque * qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadème, après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsque, appuyant son coude sur son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce, qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Tout cela n'étoit dans Milon qu'une vaine et puérile ostentation de ses forces (Strab. lib. 6, p. 263) : le hasard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, car il étoit un de ses disciples les plus assidus, la colonne qui soutenoit le plafond de la salle où l'auditoire étoit assemblé ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditenrs de se retirer, et après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même.

Ce qu'on raconte de la voracité des athlètes est presque incroyable (Athen. lib. 10, p. 412). Celle

* Le disque étoit une espèce de palet, de forme plate et ronde.

de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viande, d'autant de pain, et de trois conges (30 livres ou 15 pintes) de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois, ayant parcouru toute la longueur du stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à Milon; mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un bœuf entier en un jour?

On dit que Milon, dans son extrême vieillesse (Cic. de Senect. n. 27), voyant les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis, s'écria en pleurant : *Ah! maintenant, ces bras sont morts.*

Cependant, il oublia (Pausan. lib. 5, p. 370), ou se dissimula à lui-même son affoiblissement, et la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre, qui se rejoignirent : de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

Un auteur remarque sensément que cet athlète, si robuste et si fier des forces de son corps, étoit le plus fier des hommes par rapport à une passion

qui souvent terrasse et asservit les plus forts, et qu'il fut souverainement maîtrisé par une courtisane, qui faisoit de lui tout ce qu'elle vouloit.

CHAPITRE QUATRIÈME.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

La guerre du Péloponnèse, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la première année de la 87e olympiade (an m. 3573. Av. J. C. 431), et dura 27 ans. Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la 21e année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes et en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, et je me contenterai d'en extraire ce qui me paroîtra de plus curieux et de plus intéressant. Plutarque et Diodore de Sicile me seront aussi d'un grand secours, et me fourniront beaucoup de lumières.

§. I. *Siége de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique et du Péloponnèse. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la première campagne.*

(Première année de la guerre.)

Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre vint de la part des Thébains, qui attaquèrent Platée, ville de la Béotie et alliée d'Athènes. Ils y furent introduits par trahison : mais les ci-

toyens les ayant attaqué de nuit (Thucyd. lib. 2, p. 99-122. — Diod. lib. 12, p. 97-100. — Plut. in Pericl. p. 170), les tuèrent tous, excepté près de deux cents, qu'on fit prisonniers, et qui, peu de temps après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit passé à Platée, y envoyèrent du secours, y firent porter des vivres, et en firent sortir toutes les bouches inutiles.

La trêve étant manifestement rompue, on se prépara de part et d'autre ouvertement à la guerre, et l'on dépêcha partout des ambassadeurs pour se fortifier de l'alliance des Grecs et des barbares. Tout étoit en mouvement dans la Grèce, hormis quelques peuples et quelques villes, qui demeurèrent dans la neutralité en attendant l'événement.

Le grand nombre inclinoit vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Grèce, et l'on se portoit avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération et la douceur du commandement leur avoit d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avoient ensuite presque tous aliénés par leur fierté, et par la dureté de leur gouvernement, et s'étoient fait haïr, non-seulement de ceux qui étoient déjà sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Telle étoit la disposition des esprits. Voici quels étoient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avoient tout le Péloponnèse pour eux, à la réserve d'Argos, qui étoit neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens ; mais ils s'embarquèrent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnèse, ils avoient

les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens, et les Anactoriens.

Les alliés d'Athènes étoient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens, les Corcyréens, les Céphaléniens, et les Zacynthiens, sans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Dorie, qui en est proche, l'Ionie, l'Hellespont, et les villes de la Thrace, excepté Chalcide et Potidée; toutes les îles qui sont entre la Crète et le Péloponnèse, en tirant vers l'orient, et les Cyclades, hormis Mélos et Thère.

Aussitôt après l'entreprise formée sur Platée, les Lacédémoniens avoient ordonné des levées dedans et dehors le Péloponnèse, et avoient fait préparer tout ce qui étoit nécessaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes se rendirent à l'isthme de Corinthe, et l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus, roi de Lacédémone, qui commandoit l'armée, assembla les généraux et les principaux officiers, et leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, et celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à soutenir courageusement l'ancienne gloire de leurs villes, aussi-bien que leur propre gloire. Il leur représenta que toute la Grèce avoit les yeux attentifs sur eux, et que, dans l'attente du succès d'une guerre qui alloit décider de son sort, elle ne cessoit de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui

étoit aussi cher que les Athéniens lui étoient devenu odieux ; qu'au reste il ne pouvoit leur dissimuler qu'ils marchoient contre un ennemi beaucoup inférieur à la vérité en nombre et en force, mais d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, et dont le courage sans doute s'augmenteroit encore par la vue du danger et par le ravage de ses terres ; qu'ainsi il falloit faire des efforts extraordinaires pour jeter d'abord la terreur (1) dans le pays où ils alloient entrer, et pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie et par des assuranees réitérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zèle pour le salut de la Grèce, et attentif à ne rien négliger pour prévenir une rapture dont il prévoyoit les funestes suites, envoya un Spartiate à Athènes, afin d'essayer, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher par la vue d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais, bien loin de lui donner audience et d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur ville ; car Périclès avoit obtenu qu'on ne recevroit ni hérault ni ambassadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'eussent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même, et on lui donna des gens pour l'accompagner jusque sur la frontière, et pour l'empêcher

(1) Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. (Tacit. Annal. l. 12, c. 31.)

de parler à personne en chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là seroit le commencement de grands maux pour toute la Grèce. Archidamus, ne voyant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis et à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athènes ses terres et ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'état consistoit à consumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur, et que, pour cela, il falloit retirer en diligence des champs tous leurs effets, et se renfermer dans la ville, sans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étoient pas assez nombreuses pour entrer en campagne et pour tenir tête à l'ennemi. Ils avoient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés, et seize mille habitans, jeunes et vieux, bourgeois et autres, destinés pour la garde de la place; outre cela, douze cents chevaux, en comptant les archers à cheval, et seize cents archers à pied. Voilà à quoi montoit l'armée des Athéniens. Mais leur principale force consistoit dans une flotte de trois cents galères, dont une partie étoit destinée à ravager le pays ennemi, et l'autre à contenir

dans le devoir les alliés dont on tiroit des contributions, sans lesquelles on ne pouvoit pas fournir aux frais de la guerre.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenèrent de la campagne leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles et tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons et en emporter le bois. Pour le bétail et les bêtes de somme, ils les passèrent dans l'île d'Eubée et dans les îles voisines. Cette triste et précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, et leur causa bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans, ils avoient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres et de la nourriture de leurs troupeaux. Il falloit maintenant tout abandonner, et renoncer généralement à tout. Ils le firent, et se logèrent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parens ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples et dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrèrent dans le pays, et vinrent camper à Œnoë, qui est la première place forte du côté de la Béotie. Ils furent long-temps à se préparer à l'attaque, et à dresser des batteries, ce qui faisoit murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cause qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit sa marche trop lente et son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignoit encore

de ce qu'il avoit un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne; au lieu qu'en y entrant brusquement, tout eût été saccagé. Mais son dessein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, et de prévenir une rupture dont il prévoyoit que les suites seroient pernicieuses à toute la Grèce. Voyant qu'après plusieurs assauts il n'avoit pu prendre la place, il leva le siége et entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, et qui n'étoit qu'à quinze cents pas de la ville. Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur pays, et lui donneroient occasion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers et impétueux comme ils étoient, à soutenir cette sorte de bravade et d'insulte de la part d'un ennemi à qui ils ne se croyoient pas inférieurs en courage. Ils voyoient de leurs yeux le ravage de leurs terres et l'incendie de leurs maisons et de leurs fermes. Ils ne pouvoient supporter plus longtemps ce triste spectacle, et demandoient, qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'étoit tout hasarder, et exposer la ville à une perte certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, et composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie et dans le Pélo-

ponnèse. D'ailleurs, sa grande maxime étoit d'épargner le sang des citoyens, dont la perte étoit irréparable. Ainsi, toujours ferme dans son plan, et uniquement attentif à calmer cette impatience et cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler ni le sénat ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuse résolution. Ses amis faisoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prières. D'un autre côté, ses ennemis n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces et par leurs mauvais discours. Ils tâchoient de le piquer par des chansons et par des satires, en déchirant sa conduite, comme celle d'un homme lâche et insensible, qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. Cléon * fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il étoit fils de corroyeur et corroyeur lui-même; il s'étoit élevé par la brigue, et apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le falloit pour réussir dans une république. Il avoit une voix terrible et imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple et de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six mille juges, au lieu de deux qu'on leur donnoit auparavant. Son caractère propre étoit une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, et une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence et l'effronterie, et qui n'épargnoit personne.

* C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort maltraité.

Tous ces mouvemens n'émurent point Périclès. Son caractère propre étoit une force d'âme invincible (1), qui le mettoit au-dessus des bruits et des clameurs. Comme un bon pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, et pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les prières ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison : lui de même, après avoir pourvu à la sûreté de la ville, et posé partout des gardes pour n'être pas surpris, suivoit les conseils que lui suggéroit sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des railleries et des emportemens de ses citoyens, et persuadé qu'il savoit mieux qu'eux comment il falloit les gouverner. Il parut bien pour lors, dit Plutarque (an seniger. sit resp. p. 784), que Périclès étoit véritablement maître des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance, d'empêcher les Athéniens de sortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ses mains les clefs des portes (2), et qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les ennemis, voyant que les Athéniens ne sortoient point de la ville, et apprenant que la flotte ennemie ravageoit leurs terres, décampèrent ; et, après avoir fait grand dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils ren-

(1) Spernendis rumoribus validus. (Tacit.)

(2) *Διεκώλυσε, μονονοὺ τα ὅπλα τοῦ δήμου καὶ τὰς κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.*

trèrent dans le Péloponnèse et se retirèrent chacun chez eux.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entièrement opposée à celle qu'avoit gardée Thémistocle, environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès, il détermina les Athéniens à quitter leur ville et à l'abandonner aux ennemis. Il est aisé de voir que les circonstances sont fort différentes. Thémistocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raison ne pouvoir soutenir dans une seule ville ce déluge de barbares qui l'auroit inondée, et qui lui auroit fait perdre toute espérance d'être secourue par ses alliés. C'est la raison qu'en apporte Cicéron : *Fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat.* Il étoit donc de la sagesse de céder pour un temps et de laisser à cette multitude confuse de barbares le loisir de se détruire elle-même et de se dissiper. Périclès n'avoit pas à soutenir une guerre si accablante. Elle se faisoit à forces presque égales, et il prévoyoit qu'elle lui donneroit des intervalles pour respirer. Ainsi, en homme de tête et en habile politique, il se renferma constamment dans la ville, sans se laisser ébranler ni par les remontrances, ni par les plaintes des citoyens. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus (lib. 7, epist. 47, p. 11), condamne absolument le parti qu'avoit pris Pompée d'abandonner Rome à César, au lieu qu'à l'exemple de Périclès, il auroit dû s'y renfermer avec le sénat, les magistrats et la fleur des citoyens qui étoient pour lui.

Après que les Lacédémoniens se furent retirés, les Athéniens distribuèrent des troupes pour garder tous les postes importans sur terre et sur mer, selon le plan qu'ils prétendoient suivre tant que dureroit la guerre. On résolut aussi de garder toujours en réserve mille talens (trois millions), et cent galères, pour n'en faire usage qu'au cas que les ennemis attaquassent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui proposeroient de les employer ailleurs.

Les galères qu'on avoit envoyées contre le Péloponnèse y firent de grands ravages, et consolèrent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avoient souffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, et que Périclès montoit sur son vaisseau, tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entièrement, et la terre fut couverte de ténèbres. Ce phénomène jeta l'épouvante et la consternation dans l'esprit des Athéniens, qui étoient accoutumés, par superstition et par l'ignorance des causes naturelles, à regarder ces sortes d'événemens comme des présages funestes. Périclès, voyant donc son pilote étonné et incertain de ce qu'il devoit faire, lui jeta son manteau sur le visage, et lui demanda s'il voyoit. Le pilote lui ayant répondu que le manteau l'en empêchoit, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cause, c'est-à-dire le vaste corps de la lune, interposé entre ses yeux et le soleil, l'empêchoit d'en voir la clarté.

La première année de la guerre du Péloponnèse étant ainsi révolue (Thucyd. lib. 2, p. 122-

130), les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, selon l'ancienne coutume, si conforme à l'humanité et à la reconnoissance, à ceux qui avoient été tués dans cette campagne; et ils pratiquèrent toujours depuis cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela, on dressoit, trois jours auparavant, une tente, où l'on exposoit les ossemens des morts, et chacun jetoit dessus des fleurs, de l'encens, des parfums, et autres choses semblables. Puis on les chargeoit sur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil et son chariot séparé; mais il y en avoit un qui portoit un grand cercueil * vide, pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. La marche se faisoit avec une pompe grave, majestueuse et pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, soit citoyens, soit étrangers, assistoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts se trouvoient au sépulcre pour pleurer. On portoit ces ossemens dans un monument public, au plus beau faubourg de la ville, appelé *le Céramique*, où l'on a renfermé de tout temps ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille; ensuite on les couvroit de terre, et l'un des citoyens les plus considérables de la ville faisoit leur oraison funèbre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la

* C'est ce qu'on appelle cénotaphe.

tribune pour être mieux entendu de tout le monde, et prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à son historien, on peut dire qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes, par la noble simplicité du style, la solide beauté des pensées, et la grandeur des sentimens qui y règnent partout. Après qu'on avoit ainsi payé solennellement (Thucyd. p. 130) ce double tribut de pleurs et de louanges à la mémoire des braves soldats qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public, qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves et des orphelins qui étoient restés en bas âge. Puissant (1) aiguillon, dit Thucydide, pour exciter le courage parmi les citoyens : car les grands hommes se forment où le mérite est le mieux récompensé.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès, roi des Odrysiens, dans la Thrace, et en conséquence de ce traité, reçurent son fils au nombre des citoyens d'Athènes. Ils se réconcilièrent aussi avec Perdiccas, roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes; après quoi il se joignit à eux pour faire la guerre ensemble dans la Chalcide.

(1) Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

§. II. *L'Attique ravagée par la peste. Le commandement ôté à Périclès. Son rétablissement. Sa mort.*

(2[e] et 3[e] année de la guerre.)

An. M. 3574. Av. J. C. 430. — Au commencement de la seconde campagne (Thucyd. lib. 2, p. 130-142. — Diod. p. 101-102. — Plut. in Pericl. p. 171), l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, et y fit grand dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes : on n'en avoit jamais vu de semblable. On dit qu'elle avoit commencé en Ethiopie, d'où elle descendit en Egypte, et de là gagna la Libye, et une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout-à-coup dans Athènes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances et tous les symptômes dans un grand détail, afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivoit une seconde fois. Hippocrate (Epidem. lib. 3, §. 3), qui fut employé à la cure des malades, en a fait aussi la description en médecin, et Lucrèce en poëte (lib. 2, c. 47). Le mal étoit au-dessus de tous les remèdes. Les corps les plus robustes n'avoient pas la force d'y résister. Les soins et l'habileté des médecins étoient pour eux une foible ressource. Dès qu'on étoit attaqué, le désespoir saisissoit les malades et les empêchoit de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchoit de leur donner leur étoit inutile, et devenoit mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs

amis qui avoient le courage d'en approcher. La quantité de bagages qu'on avoit transportés des champs dans la ville y causoit une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuroient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvoit respirer pendant l'ardeur de l'été ; de sorte qu'on les voyoit entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourans, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour soulager la soif brûlante qui les consumoit. Les temples même étoient remplis de cadavres, et la ville n'offroit partout qu'une affreuse image de la mort, sans remède pour le présent, et sans espérance pour l'avenir.

La peste, avant que de passer en Attique (Hippocrat. in Epist.), avoit déjà fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célèbre médecin qui fût alors et qui ait été depuis, lui fit écrire par ses gouverneurs, pour l'engager à venir dans ses états traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucunes bornes aux récompenses dont il prétendoit le combler, et du côté de l'honneur, promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans sa cour. Nous avons déjà vu combien en Perse on faisoit de cas des médecins de Grèce. Et peut-on payer trop cher des services si importans ? Mais

tout l'éclat de l'or et des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate ne fut point capable de le tenter, et ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion et de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs, à l'égard des Perses, depuis que ceux-ci étoient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans besoins et sans désirs : qu'il devoit ses soins à ses concitoyens et à ses compatriotes, et qu'il ne devoit rien aux barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les rois ne sont pas accoutumés aux refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, et où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menaçant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville et l'île, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau et la terre, ni à suivre leurs ordres; que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet : que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoyen, et qu'ils comptoient sur la protection des dieux.

Hippocrate avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, et ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades; et, pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir

instruits de la manière dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnèrent, par un décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands mystères de la même manière que l'avoit été Hercule, le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille staters * , ce qui montoit à cinq cents pistoles de notre monnoie; et que le décret qui la lui accordoit seroit lu à haute voix par un héraut dans les jeux publics, à la grande fête des Panathénées : qu'il auroit le droit de bourgeoisie , et seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie , s'il le vouloit , aux dépens de l'état : enfin que les enfans de ceux de Cos , dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris et élevés à Athènes , comme s'ils y étoient nés.

Cependant l'armée ennemie, étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, et s'avançant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'étoit fait de ne point exposer le salut de l'état au hasard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville : mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnèse avec cent galères, pour hâter leur retraite par une puissante diversion; et après avoir fait le dégât comme la première année, il

* Le stater attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes. L'original porte χρυσῶν χιλίων.

revint dans la ville. La contagion y continuoit toujours, aussi-bien que dans la flotte, et elle se communiqua aux troupes qui assiégeoient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voyoient leur pays ravagé en même temps par deux gands fléaux, la guerre et la peste, commencèrent à perdre courage et à murmurer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avoit engagés dans cette funeste guerre. Ils envoyèrent donc à Lacédémone, pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderoit : mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes et les murmures recommencèrent de nouveau, et toute la ville étoit dans un trouble et dans une confusion qui faisoit tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empêcher d'assembler le peuple, et il essaya de l'adoucir et de le rassurer en se justifiant lui-même. « Les raisons, dit-il, qui vous ont déterminés « à entreprendre la guerre, et que vous avez « tous approuvées dans le temps, sont toujours « les mêmes, et n'ont point changé par le chan- « gement des conjonctures, qu'il ne m'étoit pas « possible, non plus qu'à vous, de prévoir. S'il « vous eût été libre de choisir entre la paix et « la guerre, le premier parti certainement eût « été préférable : mais ne pouvant conserver « votre liberté que par la voie des armes, pou-

« viez-vous délibérer ? Si nous sommes de vé-
« ritables citoyens, nos disgrâces particulières
« doivent-elles nous faire négliger l'intérêt com-
« mun de l'état ? Chacun sent son mal, parce
« qu'il est présent ; et nul ne sent le bien qui en
« reviendra, parce qu'il ne paroît pas encore.
« Avez-vous oublié quelle est la force et la gran-
« deur de votre empire ? Des deux parties du
« monde, la terre et la mer, vous possédez
« celle-ci absolument, et il n'y a ni roi, ni
« puissance, qui puisse résister à vos armées na-
« vales. Il s'agit maintenant de conserver cette
« gloire et cet empire, ou d'y renoncer pour
« toujours. Ne vous affligez donc point pour être
« privés de la jouissance de quelques jardins et
« de quelque lieux de plaisance, qui ne doivent
« être estimés que comme la bordure du tableau,
« quoique vous en vouliez faire le principal. Con-
« sidérez qu'en conservant la liberté, vous la
« recouvrerez aisément ; et qu'en la perdant,
« vous perdrez tout avec elle. Ne vous montrez
« pas moins généreux que vos pères, qui, pour
« la conserver, abandonnèrent même leur ville ;
« et qui, n'ayant pas reçu cette grandeur de leurs
« ancêtres, ont tout souffert et tout entrepris
« pour vous l'acquérir. J'avoue que les maux
« qui vous sont survenus sont extrêmes, et j'en
« suis touché et attendri comme je le dois ; mais
« est-il raisonnable de vous emporter de colère
« contre votre chef pour un accident qui sur-
« passe toute prudence humaine, et de le rendre
« responsable d'un événement où il n'a nulle

« part ? Il faut souffrir patiemment les maux que « le ciel nous envoie, et résister vigoureusement « à ceux que nous font les hommes. Quant à « ce qui regarde la haine et la jalousie qui ac- « compagnent votre fortune, c'est le partage or- « dinaire de tous ceux qui se sont estimés dignes « de commander. Mais la haine et l'envie ne « dureront pas toujours, au lieu que la gloire « qui suit les belles actions est immortelle. Re- « présentez-vous donc sans cesse combien il est « honteux de céder à ses ennemis, et quel « honneur il y a de l'emporter sur eux ; et « animés par cette double vue, portez-vous « aux dangers avec joie et courage, sans re- « chercher lâchement et inutilement les Lacédé- « moniens, comme vous faites ; et songez que « ceux qui témoignent le plus de cœur et de « résolution dans les dangers, remportent le « plus d'estime et de louange. »

Les motifs de gloire et d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flatteur de maîtres de la Grèce, et surtout la jalousie contre Sparte, ancienne et perpétuelle rivale d'Athènes, étoient les moyens ordinaires qu'employoit Périclès pour remuer et animer les Athéniens, et ils lui avoient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présens l'emportoit sur tout le reste, et étouffoit toute autre pensée. Ils ne songèrent plus à la vérité à envoyer vers les Lacédémoniens pour parler de paix, mais la présence seule et la vue de Périclès les révoltoit. Ils lui ôtèrent sa charge de géné-

ral, et le condamnèrent à une amende qui montoit, selon les uns, à quinze talens, selon d'autres à cinquante (15 ou 50,000 écus).

Cette disgrâce publique de Périclès ne devoit pas durer long-temps. La colère du peuple fut satisfaite par ce premier coup, et épuisée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laisse son aiguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques ; car, outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre de ses parens et de ses amis, la division régnoit depuis long-temps dans sa famille. Xanthippe, son fils aîné, qui aimoit naturellement la dépense, et qui avoit épousé une jeune femme qui ne l'aimoit pas moins, ne pouvoit supporter l'exacte économie de son père, qui ne fournissoit que bien petitement à ses plaisirs. Il envoya donc emprunter quelque argent sous le nom de son père. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-seulement Périclès refusa de le payer, mais il l'appela en justice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre son père, et il le décrioit partout, se moquant ouvertement des assemblées qu'il tenoit dans sa maison, et des conversations qu'il avoit avec les sophistes. Il ne savoit pas qu'un fils, quand même il seroit maltraité injustement, ce qui n'étoit point ici, doit souffrir avec patience les injustices de son père, comme un citoyen est obligé de souffrir celles de sa patrie.

Xanthippe mourut de la peste. Périclès perdit en même temps sa sœur, avec plusieurs de ses

parens et de ses amis les plus considérables, et qui lui étoient les plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs; la fermeté de son âme n'en fut point ébranlée, et on ne le vit ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ses enfans légitimes. Alors, étonné et ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle, et pour ne laisser entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, et par un torrent de larmes.

Périclès, séduit par les principes d'une mauvaise philosophie, s'imaginoit que pleurer la mort de ses proches et de ses enfans seroit une foiblesse qui répondroit mal à la grandeur d'âme qu'il avoit toujours fait paroître, et qu'ici la sensibilité de père terniroit la gloire du conquérant: erreur grossière, illusion puérile, qui fait consister l'héroïsme dans une dureté féroce et barbare; ou qui, laissant dans le fond du cœur la même douleur et le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force et de courage pour se donner en spectacle! Est-ce donc que la vertu guerrière éteint la nature? N'a-t-on plus de sentiment parce qu'on est un homme important dans la république? L'empereur Antonin pensoit

bien plus sensément, lorsqu'à l'occasion de Marc-Aurèle qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, il disoit : *Permettez-lui d'être homme, car ni la philosophie, ni la souveraineté, ne rendent point insensible* (1).

L'inconstance étoit le caractère dominant du peuple d'Athènes ; et comme elle le portoit subitement aux plus grands excès, elle le ramenoit aussi bientôt à la modération et à la douceur. Il ne fut pas long-temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, et il désira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençoient à s'endurcir peu à peu aux malheurs particuliers, et à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'état ; et, dans le désir qu'ils avoient d'en rétablir les affaires, ils ne voyoient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, et Périclès, touché de ses prières, et persuadé qu'un bon citoyen ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

La première chose qu'il fit après avoir été élu de nouveau général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avoit fait donner au-

(1) Permitte illi ut homo sit : neque enim vel philosophia, vel imperium tollit affectus. (Jul. Capitol. in vit. Antonini Pii.)

trefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils legitimes. Elle portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels et véritables que ceux qui seroient nés de père et de mère athéniens ; et elle avoit été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur ; car le roi * d'Egypte ayant envoyé à Athènes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle ordonnance, mille procès et mille difficultés, qui jusque-là n'avoient point eu lieu, et auxquelles on n'avoit point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condamnés et vendus comme esclaves ; il y eut quatorze mille quarante citoyens qui furent confirmés dans leurs priviléges et reconnus pour véritables Athéniens. Il paroissoit fort étrange que l'auteur même et le promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès touchèrent de compassion les Athéniens, et ils lui permirent de faire inscrire son bâtard sur les registres des citoyens de sa tribu, et de lui faire porter son nom.

Peu de temps après, il tomba malade de la peste. Comme il étoit à l'extrémité, et sur le point de rendre l'âme, les principaux citoyens et les amis qui lui restoient, s'entretenant ensemble, dans sa chambre, de son rare mérite, parcouroient ses

* Plutarque ne nomme point ce roi. Il y a apparence que c'etoit Inarus, à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avoient envoyé du secours contre les Perses.

exploits et comptoient le nombre de ses victoires ; car, étant général des Athéniens, il avoit érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils ne croyoient pas être entendus du malade, qui paroissoit n'avoir plus de connoissance ; mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit ; et rompant tout d'un coup le silence : « Je m'étonne, dit-il, que vous con« serviez si bien dans votre mémoire, et que vous « releviez si fort des choses auxquelles la fortune « a tant de part, et qui me sont communes avec « tant d'autres capitaines, pendant que vous ou« bliez ce qui est le plus grand dans ma vie, et le « plus glorieux pour moi : c'est, ajouta-t-il, « *qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait* « *prendre le deuil.* » Belle parole, et que bien peu de ceux qui sont dans les premières places peuvent dire avec vérité ! Il est aisé de juger combien Athènes regretta un tel citoyen.

On a remarqué sans doute dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissoit en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes : d'amiral, par son habileté dans la marine ; d'excellent capitaine, par ses conquêtes et ses victoires ; de surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit ; de grand politique, par l'étendue et la justesse de ses vues, par son éloquence dans les délibérations publiques, et par sa dextérité dans le maniement des affaires ; de ministre d'état, par les moyens qu'il sut employer pour faire fleurir le

commerce et tous les arts; enfin de père de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la république, et qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractère qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zèle pour le bien public; il montra en tout une si grande supériorité de talens; et il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité et de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, et fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie, qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisoit concevoir contre tous les citoyens qui se distinguoient par leur mérite et par l'autorité du commandement; et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, et sans aucun de ces moyens qu'une politique ordinaire se pardonne sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires et des intérêts de l'état.

Anaxagore mourut la même année que Périclès. Plutarque (in Péricl. p. 182) rapporte de lui un fait arrivé quelque temps auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce philosophe, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté, pour mieux s'appliquer à l'étude, se voyant, dans sa vieillesse, négligé par Périclès, lequel,

accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le temps de penser à lui, se coucha la tête couverte * de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Périclès, en ayant été averti par hasard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu et désolé. Il employa les prières les plus tendres et les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidèle et si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la république. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, ont soin d'y verser de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif et pénétrant. Périclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainsi dans un état par la faute et la negligence de ceux qui devroient les entretenir.

§. III. *Lacédémone a recours aux Perses. Prise de Potidée par les Athéniens. Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége et et prise de Mitylène par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athènes.*

(4e et 5e années de la guerre.)

Vers la fin de la seconde campagne (Thucyd. lib. 2, p. 144), il étoit parti de Lacédémone des

* C'étoit la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir, et qu'on renonçoit à la vie.

ambassadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du roi des Perses, et de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flotte : démarche honteuse pour les Lacédémoniens, qui se donnoient pour les libérateurs de la Grèce, et qui par-là rétractoient ou ternissoient tout ce qu'ils avoient fait de glorieux pour elle contre les Perses! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, et de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrèrent là des ambassadeurs d'Athènes qui les firent arrêter comme perturbateurs du repos public, et les firent conduire à Athènes, où on les fit mourir le même jour, sans vouloir leur donner audience, et l'on jeta leurs corps à la voirie, pour user de représailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faisoient le même traitement à ceux qui n'étoient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes, unies peu de temps auparavant par une liaison si étroite, et qui devoient toutes deux se piquer de politesse et de douceur à l'égard l'une de l'autre, sont capables d'en venir à des excès si cruels d'une haine envenimée, qui viole toutes les lois de la guerre, de l'humanité et du droit des gens, et qui se porte à de plus grands excès entre Grecs, qu'ils n'avoient jamais fait contre les barbares.

Potidée étoit assiégée depuis près de trois ans. Les habitans, réduits à l'extrémité, et manquant de vivres, jusque-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, et n'espérant aucun secours du Péloponnèse, dont les efforts dans l'Attique avoient été

vains, se rendirent, et furent reçus à composition. Ce qui porta les Athéniens à user de douceur à leur égard, fut, d'un côté, les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faisoit souffrir aux assiégeans, et de l'autre, la dépense excessive de ce siége, qui avoit déjà coûté deux milles talens * (six millions). Ils sortirent donc avec leurs femmes et leurs enfans, tant citoyens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, et les femmes deux, sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blamèrent leurs généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrémité, se seroit rendue à discrétion. On y envoya une colonie.

An. M. 3576. Av. J. C. 428. = Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années suivantes, fut le siége que les Lacédémoniens mirent devant Platée (Thucyd. l. 2, p. 147-152. — Diod. l. 12, p. 102-109), l'un des plus célèbres de l'antiquité, par la grandeur des travaux de part et d'autre, mais surtout par la généreuse résistance des assiégés, et par l'industrieux stratagème à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville et se dérobèrent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formèrent ce siége au commencement de

* L'armée qui assiégeoit Potidée étoit de trois mille hommes, sans compter les seize cents qui avoient été envoyés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevoient chacun par jour deux dragmes (vingt sous) pour maître et valet; et ceux des galères étoient payés de même. (Thucyd. l. 3, p. 182.)

la troisième campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoyèrent représenter à Archidamus, qui commandoit, qu'il ne pouvoit justement les attaquer, parce qu'après la célèbre bataille de Platée, Pausanias, général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter Libérateur en présence de tous les alliés, les avoit affranchis pour récompense de leur valeur et de leur zèle, et qu'ainsi l'on devoit les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidamus répondit que leur demande seroit raisonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs : que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisseroit la parfaite jouissance de leurs priviléges. Les députés répartirent qu'il leur étoit impossible de rien conclure sans la participation d'Athènes, où étoient leurs femmes et leurs enfans. On leur permit d'y envoyer. Sur l'assurance que leur donnèrent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les dernières extrémités plutôt que de se rendre, et ils firent savoir aux Lacédémoniens, de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on désiroit.

Alors Archidamus, après avoir pris les dieux à témoins qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, et qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes et raisonnables qu'on leur offroit, se

prépara au siége. Il renferma la ville d'une contre-vallation d'arbres étendus tout de leur long, et près à près, avec toutes leurs branches entrelacées les unes dans les autres, et tournées du côté de la ville, pour empêcher que personne n'en sortît. Ensuite il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place, à cause du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres sur la montagne de Cithéron, et les entrelaça de fascines, pour soutenir la terrasse de part et d'autre : puis il fit jeter dedans du bois, de la terre et des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit servir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour et nuit sans interruption, l'espace de soixante et dix jours, la moitié se reposant tandis que l'autre travailloit.

Comme les assiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dressèrent un mur de bois sur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de se conserver toujours la supériorité au-dessus des assiégeans, et remplirent le creux de cette muraille de bois, de briques prises des démolitions des maisons voisines, ensorte que les pièces de bois servoient comme de liaison et de défense pour empêcher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par-dehors de peaux et de cuirs, pour mettre à couvert le travail et les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A mesure qu'il s'élevoit, on haussoit la plate-forme, qui devint ainsi fort haute. Mais les assiégés percèrent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre

qui soutenoit la plate-forme : ce que les assiégeans ayant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter si aisément. Les assiégés donc, voyant leur première ruse éventée, minèrent sous terre jusqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, et pour en tirer les terres et les autres matériaux dont elle étoit composée, qu'ils se donnoient de main en main jusque dans la ville. Les assiégeans furent long-temps sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, et que la terre s'affaissoit à mesure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais les assiégés, qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin, sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentèrent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur seroit forcé, et pour obliger l'ennemi à un second travail.

Cependant, les assiégeans ayant dressé leurs machines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoique Thucydide n'en parle point, donnèrent de violentes secousses aux murs de la ville, ce qui alarma fort les assiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne missent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes * qui

* Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs

en détournoient le coup. Ils usoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poûtre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part et d'autre à deux grandes pièces de bois, lesquelles s'étendoient de côté, et étoient appuyées sur la muraille; et lorsque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poûtre, et la laissoient tomber de travers sur la pointe du bélier, ce qui en émoussoit toute la force et le rendoit sans effet.

Les assiégeans, voyant que l'attaque ne leur réussissoit pas, et qu'on opposoit un nouveau mur à leur plate-forme, désespérèrent de forcer la place, et se résolurent à la bloquer. Mais ils essayèrent auparavant d'y mettre le feu, croyant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent: car ils tentoient tous les moyens imaginables pour s'en rendre maîtres promptement et sans dépense. Ils jetèrent donc des facines dans l'espace qui se trouvoit entre les murs de la ville et les retranchemens dont ils les avoient environnés, et remplirent en très-peu de temps cet intervalle, à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même temps dans différens quartiers. Puis ils l'allumèrent avec de la poix et du soufre; ce qui causa tout à coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est jamais vu de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit ré-

branches en acs courans avec lesquels on saisissoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moyen de la machine.

sisté à toutes les autres; car on ne pouvoit aborder en plusieurs quartiers, et si le temps eût été favorable, comme l'espéroient les ennemis, c'étoit fait de la place: mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des assiégeans ayant été rendu inutile, comme tous les précédens, ils convertirent le siége en blocus, et environnèrent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans et en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes; et lorsqu'il fut fait, ils laissèrent des gens pour en garder la moitié, car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre; et ils se retirèrent chacun chez soi vers le mois d'octobre. Au reste, il n'y avoit dans la ville que quatre cents habitans et quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes, pour leur apprêter à manger, sans aucune autre personne, soit libre ou esclave, le reste ayant été envoyé à Athènes avant le siége.

Il y eut pendant la campagne quelques actions entre les deux partis, tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

L'été suivant, qui étoit la quatrième année de la guerre (Thucyd. lib. 3, pag. 174-207. — Diod. lib. 12, pag. 108-109), les habitans de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avoient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir: ceux de Méthymne en donnèrent avis aux Athéniens, et leur firent dire

que, si l'on ne se hâtoit, l'île étoit perdue. Dans l'abattement où les maux causés par la peste et la guerre avoient jeté les Athéniens, ce fut pour eux un surcroît d'affliction d'apprendre la révolte d'une île si considérable, dont les forces, qui n'avoient point été affoiblies jusque-là, alloient passer aux ennemis, et les fortifieroient tout d'un coup d'une puissante armée navale. Ils firent donc partir sur-le-champ quarante galères destinées pour le Péloponnèse, qui firent voile vers Mitylène. Les habitans, extrêmement surpris, parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laissèrent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux; mais, ayant été repoussés, ils parlèrent d'accommodement, et les Athéniens y prêtèrent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'île dans son devoir. On fit donc une suspension d'armes, pendant laquelle les Mityléneens envoyèrent des députés à Athènes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépêcher en même temps d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoyance n'avoit pas été vaine : la réponse qu'on rapporta d'Athènes fut peu favorable.

Les ambassadeurs de Mitylène étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux jeux olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je rapporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même temps une juste idée, et du style de Thucydide, et de la dis-

position des peuples à l'égard des Athéniens et des Lacédémoniens. « Messieurs, dirent-ils, nous « savons que c'est la coutume de traiter favora- « blement d'abord les transfuges, à cause du ser- « vice qu'on en retire, mais de les mépriser après, « comme des traîtres qui ont abandonné leur « parti. Ce sentiment n'est pas injuste lorsque « rien ne les oblige à changer, et que de part et « d'autre c'est toujours même union et mêmes « secours réciproques. Les choses n'en sont pas « là entre les Athéniens et nous, et nous vous « prions de ne point vous prévenir contre notre « démarche, sur ce qu'après en avoir été traités « favorablement pendant la paix, nous nous retirons « de leur alliance dans le temps de leur disgrâce. « Car paroissant ici pour vous demander de nous « recevoir au nombre de vos alliés et de vos « amis, c'est sur l'équité et la nécessité de cette « démarche que nous devons commencer à nous « justifier, ne pouvant y avoir ni de véritable « amitié entre les particuliers, ni de solide al- « liance entre les villes, si l'une et l'autre ne sont « fondées sur la vertu et sur l'uniformité de prin- « cipes et de sentimens. »

« Pour entrer donc en matière, le traité que « nous fîmes avec les Athéniens ne fut pas pour « assujettir la Grèce, mais pour l'affranchir du « joug des barbares : et il fut conclu après la re- « traite des Perses, lorsque vous abandonnâtes « le commandement. Nous l'avons entretenu de « bon cœur, tandis qu'ils n'ont eu que de justes « desseins ; mais quand nous avons vu qu'ils

« quittoient les ennemis pour faire la guerre aux « alliés, nous sommes entrés en défiance de leur « conduite ; et comme il étoit difficile, dans une « si grande diversité d'intérêts et de sentimens, « de demeurer tous bien unis ensemble, et en- « core plus difficile de se soutenir contre eux « seuls et séparés, ils ont assujetti peu à peu « tous les alliés, excepté ceux de Chio et nous ; « et ils se sont servis pour cela de nos forces : car « nous laissant la liberté en apparence, ils nous « ont contraints de les suivre, quoique nous ne « pussions plus nous assurer sur leur parole, et « que nous eussions grand sujet d'appréhender « pour nous le même traitement. En effet, quelle « apparence y a-t-il qu'ayant mis tous les autres « sous le joug, nous soyons les seuls qu'ils res- « pectent et qu'ils souffrent de nous voir leurs « égaux, pouvant devenir nos maîtres, surtout « leur puissance croissant tous les jours, et la « nôtre s'affoiblissant à proportion ? La crainte « mutuelle que des alliés ont les uns de autres « est un puissant lien pour rendre une alliance « ferme et empêcher des entreprises injustes et « violentes, en tenant tout dans l'équilibre. S'ils « nons ont donc laissé la liberté, ce n'a été que « parce qu'ils ne pouvoient pas encore se rendre « maîtres des affaires par la force ouverte, mais « seulement par cette équité et cette douceur « apparente qu'ils ont montrée à notre égard. « premièrement, ils prétendoient prouver, par la « conduite modérée qu'ils tenoient envers nous, « que, libres comme nous l'étions, nous n'eussions

« pas marché avec eux contre les autres alliés,
« s'ils ne leur eussent donné un juste sujet de
« plainte. En second lieu, n'attaquant d'abord
« que les plus foibles, et les domptant l'un après
« l'autre, ils se mettoient en état, par la ruine
« des premiers, de subjuguer sans peine les plus
« puissans, qui se trouveroient à la fin seuls et
« sans appui : au lieu que, s'ils eussent commencé
« par nous dans le temps que les alliés avoient
« encore toutes leurs forces et pouvoient former
« un parti, ils n'eussent pas trouvé tant de facilité
« dans l'exécution de leurs desseins. D'ailleurs,
« notre flotte, qui étoit très-nombreuse, et ca-
« pable de fortifier considérablement le parti de
« ceux à qui nous nous joindrions, les tenoit en
« bride. Ajoutez à cela que le soin que nous
« avons toujours eu de ménager leur répu-
« blique et de nous concilier ceux qui com-
« mandoient, a reculé notre ruine. Mais c'en
« étoit fait de nous, si cette guerre ne fût surve-
« nue; et le sort des autres ne nous laisse pas
« lieu d'en douter.

« Quelle amitié donc et quelle alliance durable
« peut-il y avoir entre des gens qui ne demeurent
« amis et alliés que par force? Car s'ils étoient obli-
« gés de nous caresser durant la guerre, pour nous
» empêcher de nous joindre à leurs ennemis, nous
« étions contraints d'en faire autant durant la paix,
« pour les empêcher de nous attaquer. Ce que l'af-
« fection fait ailleurs, la crainte le faisoit ici. C'est
« ce qui a fait durer quelque temps une alliance
« qui de part et d'autre, pour être rompue, n'at-

« tendoit qu'une occasion favorable. Que personne « donc ne nous impute de les avoir prévenus. Nous « n'avions pas toujours le moyen de nous sauver, « comme ils avoient celui de nous perdre. Il a fallu « ménager l'occasion avant que d'éclater ouver- « tement.

« Voilà, Messieurs, les raisons qui nous obligent « maintenant à rechercher votre alliance : raisons « dont l'équité et la justice, à ce qu'il nous sem- « ble, est frappante, et qui ont dû nous porter à « chercher notre sûreté. Nous nous serions mis « plus tôt sous votre protection, si vous aviez voulu « nous recevoir : car avant même que la guerre « éclatât, nous nous offrîmes à vous. Maintenant « nous sommes venus, à la persuasion des Boétiens « vos alliés, pour nous détacher des oppresseurs « de la Grèce et prêter nos armes à ses défen- « seurs, et afin de pourvoir en même temps à notre « sûreté, qui est dans un péril éminent. S'il y a « quelque chose à dire à notre conduite, c'est d'a- « voir éclaté trop tôt, avec plus de générosité que « de prudence, et sans aucuns préparatifs. Mais « cela vous doit porter aussi à nous secourir plus « promptement, pour ne pas perdre l'occasion de « protéger les opprimés et de vous venger de vos « ennemis. Jamais elle ne fut plus favorable que « dans la conjoncture présente, où la peste et la « guerre ont consumé leurs forces et épuisé leurs « revenus : outre que leur armée navale est par- « tagée, et ils ne seront point en état de vous « résister, si vous les attaquez en même temps « par mer et par terre ; car, ou ils nous quitte-

« ront pour aller à vous, et nous laisseront la li-
« berté de vous secourir ; ou ils nous entrepren-
« dront tous ensemble, et par ce moyen vous n'au-
« rez affaire qu'à la moitié de leurs forces.

« Du reste, que personne ne s'imagine que vous
« vous mettiez en danger pour des gens qui ne vous
« peuvent rendre de service. Il est vrai que notre
« état est reculé, mais notre secours est proche ;
« car la guerre sera, non dans l'Attique, comme
« on se l'imagine, mais dans le pays qui fait sub-
« sister l'Attique par ses revenus, et nous n'en
« sommes pas loin. Faites aussi réflexion qu'en
« nous abandonnant, vous augmenterez leur puis-
« sance de la nôtre, et que personne n'osera plus
« se déclarer contre eux. Mais en nous assistant,
« vous vous fortifierez d'une armée navale qui vous
« manque ; vous donnerez lieu à plusieurs de se
« ranger de votre côté, à notre exemple, et vous
« éviterez le reproche qu'on vous fait d'abandonner
« ceux qui ont recours à votre protection, ce qui
« ne sera pas pour vous d'un médiocre avantage
« pour le succès de la guerre.

« Nous vous prions donc, Messieurs, au nom
« de Jupiter Olympien, dans le temple duquel
« nous sommes, de ne pas frustrer l'espérance des
« Grecs, et de ne pas rejeter des supplians dont
« la conservation peut vous être fort utile, et la
« ruine infiniment pernicieuse. Montrez-vous ici
« tels que le demande, et l'idée qu'on a conçue
« de votre générosité, et l'extrémité du danger
« où nous nous trouvons, c'est-à-dire les protec-
« teurs des affligés et les libérateurs de la Grèce. »

Les alliés, touchés de ces raisons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnèse. Aussitôt il fut résolu qu'on entreroit promptement dans le pays ennemi, et que les alliés se trouvèroient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, et préparèrent là des machines pour transporter les vaisseaux du golfe de Corinthe en la mer d'Athènes, afin d'attaquer l'Attique par terre et par mer. L'ardeur fut grande de leur côté : mais les alliés, occupés à leur moisson, et commençant déjà à se lasser de la guerre, furent long-temps à s'assembler.

Cependant les Athéniens, qui voyoient que tous ces préparatifs se faisoient contre eux par l'opinion qu'on avoit de leur foiblesse, pour détromper les esprits, et faire voir qu'ils étoient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flotte de cent voiles, qu'ils remplirent tant de citoyens que d'étrangers, sans exempter aucun des citoyens, sinon ceux qui étoient obligés de servir à cheval, ou qui avoient de revenu cinq cents mesures de blé. Ayant paru à la hauteur de l'isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulurent dans le Péloponnèse.

Jamais ils n'avoient eu une plus belle armée navale. Ils gardoient leur pays, et les côtes d'Eubée et de Salamine avec une flotte de cent voiles : ils voguoient autour du Péloponnèse avec une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étoient devant Lesbos et ailleurs. Le tout montoit à plus de deux cent cinquante galères. La dépense

de ce puissant armement acheva de consumer leurs trésors, qui avoient déjà été fort diminués par celles du siége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil, auquel ils ne s'étoient pas attendus, revinrent promptement dans leur pays, et se contentèrent d'ordonner quarante galères pour le secours de Mitylène. Les Athéniens y avoient envoyé un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer et par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouvèrent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siége, ils se virent contraints de se cottiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, et y firent tenir deux cents talens (200000 écus).

Les Mitylénéens, manquant de tout, et ayant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avoient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athènes, et que cependant on laisseroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, et quelque temps après menés à Athènes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mytilène. Comme leur révolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais trai-

tement, et qu'elle paroissoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colère, on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, et à réduire les femmes et les enfans en servitude, et l'on fit partir sur-le-champ une galère pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive, et poussée au-delà des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville, abandonnée toute entière au carnage, et l'on se repentit d'avoir confondu les innocens et les coupables. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mytilène, et ils obtinrent des magistrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier décret, homme violent, et d'une grande autorité parmi le peuple, soutint son sentiment avec beaucoup de force et de chaleur. Il montra combien il étoit indigne d'un sage gouvernement de changer ainsi à tout vent, et de casser le matin ce qu'on avoit ordonné la veille, et de quelle importance il étoit pour les suites d'arrêter, par une punition exemplaire, les révoltes prêtes à éclater partout.

Diodote, qui avoit déjà contredit Cléon dans la première assemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une manière touchante et pathétique le déplorable état de Mitylène livrée aux troubles et aux tourmens d'une cruelle inquiétude, dans l'attente d'une sentence qui devoit décider de leur vie ou de leur mort,

il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur et de clémence, qui leur avoit fait jusque-là tant d'honneur, et qui les avoit distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mitylène n'avoit été entraîné dans la révolte que malgré lui, et la preuve en étoit qu'il leur avoit livré la ville sitôt qu'il en avoit été le maître : c'étoit donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeoient par leurs suffrages, se montrant ingrats et injustes en même temps, puisqu'ils punissoient également les innocens et les coupables. Il ajoutoit que, quand même ils seroient tous criminels, leur propre intérêt demandoit qu'on dissimulât, pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtiment ; et que le moyen d'apaiser le mal étoit de laisser une porte au repentir, et non de jeter les hommes dans le désespoir par un refus absolu et irrévocable de pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avoit amenés à Athènes, et d'accorder le pardon au reste des habitans.

Les opinions furent partagées, et l'avis de Diodote ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure même une seconde galère. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvoit hâter sa course, et les députés de Mitylène promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à temps. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittèrent point leurs rames pour prendre leur

nourriture, mais ils mangeoient et buvoient en ramant, et dormoient tour à tour; et heureusement le vent leur étoit favorable. La première galère avoit eu un jour et une nuit d'avance; mais comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la consternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoyens. Ce ne furent que cris et hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde galère. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, et la lecture de l'arrêt qui accordoit la grâce fut écoutée avec un silence et une joie qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, et toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cents au service des dieux: le reste fut distribué au sort à des habitans d'Athènes qu'on y envoya, à qui ceux du pays donnèrent deux mines * de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurèrent possesseurs de l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenoient aux Mity-

* La mine attique valoit cent dragmes, c'est-à-dire cinquante livres.

lénéens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athènes.

Pendant l'hiver de la campagne précédente (Thucyd. lib. 3, pag. 185-188), ceux de Platée, se voyant sans espérance de secours, et manquant de vivres, firent dessein de se sauver à travers les troupes des ennemis ; mais la moitié, étonnés de la grandeur du péril et de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la fallut exécuter ; le reste, qui montoit environ à deux cents vingt soldats, persista dans sa résolution et se sauva de la manière que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour en empêcher les sorties, s'appelle *contrevallation* ; et celle qu'on dresse pour empêcher le secours de dehors, se nomme *circonvallation*. L'une et l'autre se trouvent ici : mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La *contrevallation* étoit composée de deux murs, à seize pieds de distance. L'espace d'entre les deux murs, étant en manière de plate-forme ou de terrasse, ne paroissoit qu'un seul bâtiment, et formoit un corps de casernes où logeoient les soldats dans les chambres qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'espace en espace, qui s'étendoient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même-temps contre ceux du dedans et contre ceux du dehors.

On ne pouvoit passer d'une chambre à une autre qu'en traversant ces tours, et le haut de la muraille étoit bordé, des deux côtés, d'un parapet, où l'on faisoit garde ordinairement : mais durant la pluie les soldats se mettoient à couvert dans les tours, qui servoient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la contrevallation, qui avoit un fossé de part et d'autre, dont la terre avoit servi à faire la brique du mur.

Les assiégés commencèrent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit composé, ce qui se fit à plusieurs fois et par diverses personnes, pour ne se pas abuser au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en assurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution du dessein, les assiégés sortirent pendant une nuit qui étoit sans lune, et où il faisoit une grande pluie et un grand vent. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchèrent de la muraille sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit, outre que le vent et la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légères pour les rendre plus agiles; et ils n'avoient de chaussures qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les posoient dans l'espace qui étoit entre les

tours, où ils savoient qu'il n'y avoit personne en garde, à cause de la pluie. A l'instant montèrent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse et le poignard; et marchèrent aussitôt vers les tours, six d'un côté, et six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armés seulement de javelots, pour monter plus aisément; et l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils pussent s'en servir dans la mêlée.

Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, et tout le camp s'approche du mur sans savoir ce que c'étoit, à cause de l'orage et de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient restés dans la ville donnèrent l'alarme en même temps d'un autre côté pour faire diversion; de sorte que l'ennemi en suspens n'osoit quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cents hommes, destiné pour les accidens inopinés, sortit de la contrevallation pour courir au bruit, et on leva des flambeaux du côté de Thèbes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en levèrent d'autres en même temps de divers endroits; car ils les tenoient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant les premiers qui étoient montés, s'étant saisis de deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, et ayant

tué ceux qui les gardoient, s'y postèrent pour en défendre le passage, et pour empêcher qu'on ne vînt à eux. Alors posant des échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens, pour en défendre l'approche à coups de traits, tant contre ceux qui accouroient au pied du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines. Pendant ce temps-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles et d'abattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils descendoient de l'autre côté, et se rangeoient sur le bord du fossé qui étoit en-dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours descendirent les derniers, et coururent au fossé, pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cents avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voyoit mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en étoit vu, on tiroit contre eux plus juste, de sorte que les derniers passèrent le fossé sans être attaqués au passage : mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé étoit gelé, et que la glace ne portoit pas, à cause du dégel et de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thèbes pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie : aussi virent-ils les assiégeans avec des flambeaux qui

les cherchoient sur le chemin d'Athènes. Après avoir suivi celui de Thèbes pendant six ou sept stades (plus d'un quart de lieue), ils tournèrent tout court vers la montagne, et reprirent la route d'Athènes, où deux cent douze se sauvèrent, de deux cent vingt qui étoient sortis, le reste ayant rebroussé chemin faute de cœur, à la réserve d'un archer qui fut pris sur le bord du fossé de la contrevallation. Les assiégeans, après les avoir poursuivis en vain, retournèrent à leur camp.

Cependant ceux qui étoient dans la ville, croyant que leurs compagnons avoient tous été tués, parce que ceux qui étoient de retour le disoient pour se justifier, envoyèrent un héraut pour redemander les corps; mais ayant appris la vérité, il se retira.

Vers la fin de la campagne suivante (Thucyd. lib. 3, p. 208-220. — Diod. lib. 12, p. 109), qui est celle où Mitylène fut prise, ceux de Platée manquant de vivres et de tout moyen de se défendre, se rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoissance de cause et par les formes de la justice. Il vint, pour cet effet, cinq commissaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demandèrent simplement s'ils avoient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone et aux alliés. Cette demande les surprit et les embarrassa. Ils sentirent bien qu'elle venoit des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avoient rendus à la Grèce en général, tant

à la bataille d'Artémise qu'à celle de Platée ; et, en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves : que si depuis ils avoient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avoient imploré inutilement le secours de Lacédémone : que si on leur faisoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entièrement le souvenir de leurs anciens services. « Jetez les yeux, leur dirent-ils, sur les tombeaux de vos ancêtres que « vous voyez ici, à qui nous rendons chaque an« née tous les honneurs qu'on peut rendre à la « mémoire des morts. Vous avez voulu que nous « fussions les dépositaires de leurs corps, aussi« bien que les témoins de leur valeur : et vous « voudriez maintenant livrer leurs dépouilles à « leurs meurtriers, en nous abandonnant aux « Thébains, qui combattoient contre eux à la « bataille de Platée ? Asservirez-vous une pro« vince où la Grèce a recouvré sa liberté ? Dé« truirez-vous les temples des dieux à qui vous « devez la victoire ? Abolirez-vous la mémoire de « leurs fondateurs, qui ont tant contribué à votre « salut ? Ici, nous osons le dire, nos intérêts sont « joints à votre gloire, et vous ne pouvez livrer « vos anciens amis et vos bienfaiteurs à l'injuste « haine des Thébains sans vous couvrir vous« mêmes d'une éternelle infamie. »

De si justes remontrances paroissoient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédé-

moniens; mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui étoit pleine d'amertume et de fiel contre ceux de Platée; et, d'ailleurs, ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistèrent donc dans leur première demande, *Si les Platéens leur avoient rendu quelque service depuis la guerre;* et les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondoient, *Non*, on les égorgeoit sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cents de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui, se trouvant parmi eux, subirent le même sort. Leurs femmes, qui avoient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplèrent la ville de quelques bannis de Mégare et de Platée; mais l'année d'après ils la rasèrent entièrement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifièrent Platée à leur animosité, quatre-vingt-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

La sixième année de la guerre du Péloponnèse (Thucyd. lib. 3, p. 232), la peste recommença à Athènes, et y emporta encore bien du monde.

§. IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie. Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

(6e et 7e années de la guerre.)

J'OMETS plusieurs événemens particuliers des campagnes suivantes, qui se passoient toujours de

la même sorte, les Lacédémoniens faisant régulièrement chaque année des courses dans l'Attique, et les Athéniens dans le Péloponnèse, outre quelques attaques de places de part et d'autre en différens endroits. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement dequatre cents stades (vingt lieues) de Lacédémone, fut une des plus considérables (an. m. 3579. Av. J. C. 425). Les Athéniens, sous la conduite de Démosthène (Thucyd. lib. 4, p. 253-280. — Diod. lib. 12, p. 112-114), s'en étoient rendus maîtres, et s'y étoient extrêmement fortifiés : c'étoit la septième année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnèrent aussitôt l'Attique pour reprendre cette place, et ils l'attaquèrent par terre et par mer. Brasidas, l'un de leurs chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite île nommée Sphactérie, qui pouvoit incommoder extrêmement les assiégés, et fermer l'entrée du port. Ils y jetèrent un corps de troupes, qui étoit l'élite des Lacédémoniens : ils étoient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les ilotes. Il se donna un combat sur mer, où les Athéniens eurent l'avantage, et ils dressèrent un trophée. Ensuite ils environnèrent l'île, et firent garde tout autour, pour empêcher et que ceux qui y étoient n'en sortissent, et qu'on n'y fît entrer des vivres.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il falloit faire; et jugeant qu'il

étoit impossible de sauver ceux qui étoient dans l'île, et qu'on les prendroit à la fin, soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes, pour donner le temps aux Lacédémoniens d'envoyer à Athènes, à la charge qu'ils livreroient cependant toutes leurs galères, et qu'ils ne pourroient attaquer la place ni par mer, ni par terre, jusqu'au retour des députés : qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriroient qu'on portât des vivres à ceux qui étoient dans l'île, à raison de tant pour le maître *, et de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vue des deux armées : que les Athéniens, de leur côté, pourroient faire garde autour de l'île, pour empêcher que rien n'y entrât ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque : qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la trêve seroit rompue : sinon, qu'elle dureroit jusqu'au retour des députés, que les Athéniens s'obligeoient de mener et de ramener; et qu'alors on rendroit aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auroient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencèrent à l'exécuter, en livrant environ soixante vaisseaux, et envoyèrent à Athènes leurs députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouèrent d'abord qu'ils venoient demander

* Pour les maîtres deux chœnix attiques de farine, qui montent à peu près à quatre livres et demie; deux cotyles de vin, c'est-à-dire une grande chopine, et un morceau de viande; et la moitié pour les valets.

aux Athéniens la paix, qu'ils avoient été, peu de temps auparavant, en état de leur accorder : qu'il ne tenoit qu'à eux de se procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Grèce, puisqu'ils vouloient bien les prendre pour arbitres du traité : que le danger de leurs citoyens, enfermés dans l'île, les avoit déterminés à une démarche qui devoit sans doute coûter beaucoup à des Lacédémoniens : qu'il n'y avoit pourtant encore rien de désespéré pour eux, et qu'ainsi c'étoit le temps d'établir entre les deux peuples une amitié ferme et solide, parce que de part et d'autre les choses étoient encore en balance, et que la fortune ne s'étoit point encore absolument déclarée : que souvent elle abandonne ceux à qui leurs heureux succès sont un sujet de fierté, en faisant succéder à ses plus grandes faveurs les disgrâces les plus complètes : qu'ils se souvinssent que les armes sont journalières, et que le moyen d'établir une ferme paix, n'est pas de triompher de son ennemi en l'accablant, mais de se réconcilier avec lui à des conditions justes et raisonnables : car alors, vaincu par la générosité, et non par la force, et occupé désormais non du désir de la vengeance, mais des sentimens de gratitude, il se fait un devoir et un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avoient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'auroit pas été moins glorieuse pour eux qu'utile et salutaire pour toute la Grèce. Mais Cléon, qui avoit une grande autorité parmi le peuple, empêcha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis,

qu'il falloit auparavant que ceux qui étoient dans l'île se rendissent à discrétion, et qu'ils fussent conduits à Athènes, à charge de les renvoyer lorsque les Lacédémoniens auroient rendu les places qu'on avoit été contraint d'abandonner par le dernier traité, et qu'après cela on feroit une paix ferme et stable. Les Lacédémoniens demandèrent qu'on nommât des députés, et que l'on convînt de s'en tenir à ce qu'ils accorderoient ensemble. Mais Cléon s'emporta contre cette proposition, et dit qu'on voyoit bien qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, puisqu'ils ne vouloient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourroient corrompre, et que s'ils avoient quelque chose à dire, ils le fissent sur-le-champ. Les Lacédémoniens, voyant qu'il ne leur étoit pas possible de traiter avec le peuple sans la participation de leurs alliés, et que s'ils avoient accordé quelque chose à leur préjudice ils en seroient responsables, se retirèrent sans rien faire, persuadés qu'on ne pouvoit rien attendre d'équitable de la part des Athéniens dans l'état et la disposition où les avoit mis leur prospérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la suspension cessa. Mais comme ils redemandèrent leurs vaisseaux, on refusa de les rendre, sous prétexte de quelques infractions du traité en des choses de peu d'importance. Les Lacédémoniens se recrièrent fort sur ce refus, comme sur une perfidie manifeste, et l'on se prépara à la guerre avec plus de vigueur et d'animosité qu'auparavant. La fierté dans les succès, et la mauvaise foi dans l'observa-

tion des traités, attirent tôt ou tard sur un peuple de grands malheurs. La suite nous fera connoître ce qui en sera.

Les Athéniens faisoient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, et espéroient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagèrent tout le pays à les secourir par l'appât du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, et donnant la liberté aux esclaves qui venoient à bout d'y en porter. On en amenoit donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnèse. Il y avoit même des plongeurs qui passoient de la côte dans l'île vis-à-vis du port, et traînoient après eux des peaux de bouc où il y avoit de la graine de lin pilée, et de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étoient assiégés dans Pyle ne souffroient guère moins de leur côté, manquant et d'eau et de vivres. Quand on eut appris à Athènes que, bien loin d'affamer les ennemis, ils étoient affamés eux-mêmes, on craignit que, la flotte ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte déserte et ennemie, ni demeurer à l'ancre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher, et que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce qu'on appréhendoit le plus, c'étoit que les Lacédémoniens, voyant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; et l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentoit bien que toutes ces plaintes retomboient sur lui. Il commença par traiter de faux

rapports tous les bruits qui couroient sur la disette où étoient les Athéniens, tant au-dedans de Pyle qu'au-dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur et la nonchalance des chefs qui assiégeoient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigueur et de courage on pouvoit aisément s'en rendre maître, et que, s'il étoit en leur place, il en viendroit bientôt à bout. On le nomma pour chef de cette expédition; Nicias, qui devoit y commander, lui ayant cédé volontiers cet honneur, soit par foiblesse, car il étoit naturellement timide, soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptoit qu'il auroit dans cette entreprise. Cléon fut surpris et embarrassé, car il ne s'attendoit pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile discoureur que brave guerrier, et se servant mieux de la langue que de l'épée. Il se défendit quelque temps, et s'excusa le mieux qu'il put, sous divers prétextes. Mais voyant que plus il reculoit, plus il étoit pressé, il changea de ton, et substituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine assemblée, avec un air ferme et assuré, qu'il ramèneroit dans vingt jours ceux de l'île prisonniers, ou qu'il y périroit. Toute l'assemblée se mit à rire, car on le connoissoit.

Cependant, contre toute apparence, la chose arriva comme il l'avoit promis. Lui et Démosthène, qui étoit l'autre chef, entrèrent dans l'île, attaquèrent vivement l'ennemi, le poussèrent de poste en poste, et gagnant toujours du terrain, l'acculèrent enfin dans le fond de l'île. Les La-

cédémoniens avoient gagné un fort qui paroissoit inaccessible. Là ils se rangèrent en bataille, firent face du côté seul où l'on pouvoit les attaquer, et s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avoit duré une grande partie du jour, et qu'ils étoient tous abattus de chaud, de soif et de lassitude, le général des Messéniens, s'adressant à Cléon et à Démosthène, leur dit que tout ce qu'ils faisoient étoit inutile, si l'on ne prenoit l'ennemi en queue, et promit que, si on vouloit lui donner quelques gens de trait, il tourneroit tant qu'il trouveroit un passage. En effet, il grimpa avec sa troupe par des lieux escarpés qu'on ne gardoit point, et, se coulant dans le fort sans être aperçu, parut tout à coup au dos des Lacédémoniens, ce qui abattit leur courage et acheva leur défaite. Ils ne se défendoient donc presque plus, et vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, et abattus de langueur et de désespoir, ils commencèrent à reculer : mais les Athéniens se saisirent de tous les passages pour leur empêcher la retraite. Alors Cléon et Démosthène, voyant que, si on les pressoit davantage, il n'en échapperoit pas un, et étant bien aises de les emmener vifs à Athènes, arrêtèrent leurs gens, et firent crier par un héraut qu'ils missent bas les armes et qu'ils se rendissent à discrétion. A ces mots, la plupart baissèrent leurs boucliers et frappèrent des mains en signe d'approbation. Il se fit une espèce de suspension d'armes, et leur commandant demanda qu'il lui fût permis d'envoyer au camp pour savoir la résolution des chefs. On ne le voulut pas

souffrir; mais on appela des hérauts de dessus la côte, et après quelques allées et venues, un Lacédémonien vint dire tout haut qu'on leur permettoit de traiter, pourvu qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. Sur cette parole, ayant délibéré entre eux, ils se rendirent à discrétion, et on les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens, ayant dressé un trophée, et rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquèrent pour le départ, après avoir distribué les prisonniers dans les vaisseaux, et en avoir confié la garde aux capitaines des galères.

Il mourut dans le combat cent vingt-huit Lacédémoniens, de quatre cent vingt qu'ils étoient; ainsi il en resta un peu moins de trois cents, dont il y avoit six-vingts Spartiates, c'est-à-dire habitans de Sparte même. Le siége de l'île, à compter dès le commencement, y compris le temps de la trêve, avoit duré soixante-douze jours. Chacun se retira de devant Pyle, et la promesse de Cléon, toute vaine et téméraire qu'elle étoit, se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus, fut l'accord même qui venoit de se faire; car on croyoit que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mourroient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athènes, on ordonna qu'ils demeureroient prisonniers jusqu'à la paix, pourvu que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays; mais que, s'ils y entroient, on les feroit tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avoient possédée autrefois, y envoyèrent de

leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; et comme ces Messéniens parloient le langage du pays, ils attirèrent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députèrent plusieurs fois à Athènes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnoit de plus hautes espérances.

La septième année de la guerre du Péloponnèse (Thucyd. lib. 4, p. 285-286), Artaxerxe envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part, écrite en assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils souhaitoient de lui : que, dans cette incertitude, il avoit pris le parti de leur envoyer ce Persan, pour leur faire savoir que, s'ils avoient quelque chose à lui proposer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance qui pût l'informer précisément de ce qu'ils désiroient. Cet ambassadeur, en arrivant à Eione, sur la rivière de Strymon dans la Thrace, y fut pris, vers la fin de cette année, par un des amiraux de la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés et tout le respect possible, parce que les Athéniens cherchoient à se remettre dans les bonnes grâces du roi son maître.

L'année suivante, dès que la saison permit de se mettre en mer, ils le renvoyèrent dans un vaisseau de l'état aux dépens du public, et nommèrent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perse en qualité d'ambassadeur. En débarquant à Ephèse, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les ambassadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, et s'en retournèrent à Athènes.

LIVRE HUITIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE.

DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme dans ses deux chapitres l'histoire de la guerre du Péloponnèse, depuis la septième année jusqu'à la vingt-septième, qui est la dernière : cet espace est de vingt-un ans, sous les règnes de Xerxès II, de Sogdien et de Darius Nothus, depuis l'an du monde 3579 jusqu'à l'an 3600. La Grèce et la Sicile furent le théâtre de cette funeste guerre, dans laquelle les Grecs, vainqueurs des barbares, tournèrent leurs armes les uns contre les autres : du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Démosthène, Alcibiade ; de celui des Lacédémoniens, Brasidas, Gylippe, Lysandre, se distinguèrent d'une manière particulière. On voit, après la déroute des Athéniens dans la Sicile, le retour glorieux d'Alcibiade à Athènes, les exploits

de Lysandre et de Callicratidus, Lacédémoniens, la prise d'Athènes, qui termine la guerre du Péloponnèse, et la mort de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnèse, jusqu'à la dix-neuvième inclusivement.

§. I. *Règnes fort courts de Xerxès II et de Sogdien. Darius Nothus leur succède. Il apaise la révolte de l'Egypte et celle de Médie. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie mineure.*

An. M. 3579. Av. J. C. 425. = Artaxerxe mourut vers le commencement de la quarante-neuvième année de son règne (Ctes. cap. 43-51. — Diod. l. 12, p. 115). Xerxès, qui lui succéda, étoit le seul fils qu'il eût de la reine sa femme; mais il en avoit dix-sept autres de ses concubines, et entre autres Sogdien, que Ctésias appelle Sécondien, Ochus et Arsite. Sogdien, de concert avec Pharnacias, un des eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'étoit retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il

le tua aisément dans cet état, au bout d'un règne de quarante-cinq jours, et fut déclaré roi à sa place.

A peine étoit-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze, le plus fidèle des eunuques de son père. C'étoit cet eunuque qui avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe, et de la reine, mère de Xerxès, morte le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse, dans le tombeau ordinaire des rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône, qui le reçut assez mal, à cause de quelque différend qu'ils avoient eu du vivant de son père. Le nouveau roi ne s'en tint pas à ces premières marques de mécontentement; il ne fut pas long-temps sans lui chercher querelle sur je ne sais quoi qui regardoit les funérailles de son père; et il le fit lapider.

Par ces deux meurtres, celui de son frère Xerxès, et celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée et de la noblesse; et il ne se crut pas beaucoup en sûreté sur un trône dont l'acquisition lui avoit coûté de si grands crimes. Il soupçonna ses frères d'un dessein pareil au sien; et ses soupçons tombèrent principalement sur Ochus, à qui son père avoit laissé le gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda pour se défaire de lui quand il seroit arrivé. Mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage; et différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se serviroit pour venger la mort de son frère Xerxès. Cette déclara-

tion lui attira quantité de gens de qualité, et plusieurs gouverneurs de provinces, que la cruauté et la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la tiare, marque de la royauté, et on le proclama roi. Sogdien, se voyant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne qu'il avoit montré d'injustice et de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, et des plus sages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frère, qui, s'étant rendu maître de sa personne, le fit jeter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'étoit un supplice particulier à la Perse (Val. Max. l. 9, c. 2. — 2 Machab. c. 13), et dont on ne se servoit que pour de grands criminels. On remplissoit de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, une tour des plus hautes. Du haut de cette tour on jetoit le criminel dedans, la tête la première; et ensuite encore, avec une roue, on remuoit sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. Ce fut ainsi que ce prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois et quinze jours.

Par la mort de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plus tôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithète de *Nothus*, qui, en grec, veut dire bâtard. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsite, voyant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, et avoit été détrôné lui-même

par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frère de mère aussi-bien que de père, il se révolta ouvertement contre lui, et fut soutenu dans sa révolte par Artyphius, fils de Mégabyse. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que Darius, envoya Artasyras, un de ses généraux, contre Artyphius, et marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes grecques qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le général qu'on lui avoit opposé; mais dans une troisième bataille on les lui débaucha, et il fut battu lui-même, et se vit réduit à la nécessité de se rendre sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna. Le roi vouloit le faire mourir; mais la reine Parysatis, sœur et femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit aussi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mère que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante et rusée, dont le roi, son mari, suivoit presque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occasion étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artyphius, et de le bien traiter, afin de faire espérer à son frère, lorsqu'il verroit sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins aussi favorable, et l'engager par-là à se soumettre. Elle ajouta que, quand il seroit une fois maître de la personne de ce prince, il feroit à l'un et à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius suivit son conseil, et il lui réussit. Arsite, informé de la douceur dont on usoit à l'égard d'Artyphius,

conclut que lui, qui étoit frère du roi, seroit traité encore plus favorablement; et, sur cette espérance, il traita avec son frère, et se rendit. Darius penchoit beaucoup à lui sauver la vie; mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle étoit nécessaire pour sa sûreté, le détermina à s'en défaire, en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à ce sacrifice: car il aimoit tendrement ce frère. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurèrent pas la tranquillité qu'il en attendoit; car son règne dans la suite fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laissèrent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuses (Cic. cap. 51), fut celle que lui suscita la rebellion de Pisuthne, qui, étant gouverneur de Lydie, voulut secouer le joug de l'empire des Perses et se rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir, fut le corps de troupes grecques qu'il avoit ramassées et prises à son service sous le commandement de Lycon, Athénien. Darius envoya Tissapherne contre ce rebelle, et lui donna, avec une bonne armée, la commission de gouverneur de Lydie, dont il falloit déposséder l'autre. Tissapherne, qui étoit un homme plein de ruse, et capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moyen de parler aux Grecs de Pisuthne, et, à force de présens et de promesses, il gagna et les troupes et le général, qui se donnèrent à lui. Le rebelle, trop affoibli par cette désertion pour sou-

tenir la démarche qu'il avoit faite, se rendit sur quelques légères espérances de pardon qu'on lui donna, et dès qu'on l'eut amené devant le roi, il fut condamné à être étouffé dans la cendre, et eut le même sort que les rebelles qui l'avoient précédé. Sa mort n'apaisa pas entièrement tous les troubles. Amorgas, son fils, avec le reste de son armée (Thucyd. lib. 8, p. 554, 567-568), se maintint encore contre Tissapherne, et, pendant deux ans, il ravagea les provinces maritimes de l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnèse à Jase, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne, qui le fit mourir.

Un autre grand embarras où se trouva Darius (Ctes. cap. 52), fut celui où le jeta l'un de ses eunuques. Ces sortes d'officiers s'étoient depuis long-temps rendus tout-puissans dans la cour des rois de Perse, et la suite de l'histoire nous fera voir qu'ils y dominèrent toujours absolument. On peut connoîtrre et leur caractère et le danger dont ils sont pour les princes, par le portrait que Dioclétien (Vopisc. in vit. Aurelian. Imper.), après s'être réduit à une condition privée, faisoit des affranchis, qui s'étoient de même rendus maîtres des empereurs romains. « Il ne faut, disoit-il, que « quatre ou cinq personnes bien unies entre elles, « et bien déterminées à tromper le prince, pour « y réussir. Ils ne lui montrent jamais les choses « que par le seul côté qui peut les lui faire ap- « prouver. Ils lui cachent tout ce qui contribue- « roit à l'éclairer: et comme ils l'obsèdent seuls, « il ne peut être instruit que par leur canal, et il

« ne sait que ce qu'il leur plaît de lui dire. Ainsi « il accorde les magistratures à qui il les faudroit « refuser : il destitue au contraire de leurs emplois « ceux qui en sont les plus dignes. En un mot, le « meilleur prince souvent est vendu par eux malgré « sa vigilance, et malgré même ses défiances et « ses soupçons. » *Quid multa! Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus venditur imperator.*

Voilà comment étoit gouvernée la cour de Darius. Trois eunuques s'y étoient emparés de toute la puissanee : marque certaine (1) d'un mauvais gouvernement et d'un prince sans mérite. Mais parmi ces trois eunuqnes, il y en avoit un qui dominoit sur les autres, et qui en étoit le chef : il se nommoit Artoxare. Il avoit su observer le foible de Darius pour gagner sa confiance. Il avoit étudié toutes ses passions pour les favoriser et le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaisirs et d'amusemens, pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom et sous la protection de la reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montroit fidèle esclave, il disposoit de toutes les aff ires de l'empire, et tout se régloit par ses ordres. Enivré par l'autorité souveraine que lui donnoit la faveur de son maître, il se mit en tête de se rendre souverain, au lieu de premier ministre qu'il étoit, et forma le dessein de se défaire de Darius et de monter sur son trône. Mais sa trame ayant été découverte, il fut arrêté, et mis entre les mains de Pa-

(1) Scis præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos. (Plin. ad Traj.)

rysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

Le plus grand des malheurs qui arrivèrent à Darius pendant tout le cours de son règne (Euseb. in Chron.), fut la révolte de l'Egypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Pisuthne. Darius ne put réduire l'Egypte comme il réduisit ce rebelle. Les Egyptiens, las de la domination des Perses (Thucyd. lib. 1, p. 71-73), accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin sorti des marais où il s'étoit toujours maintenu depuis que la révolte d'Inarus avoit été étouffée. Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Egypte, où il y régna six ans.

Après s'être bien affermi sur le trône, et avoir entièrement chassé d'Egypte les Perses, il se préparoit à les poursuivre jusque dans la Phénicie, et avoit déjà pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perse lui fit rappeler la flotte qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres états.

Pendant que Darius faisoit la guerre en Egypte et en Arabie, les Mèdes se soulevèrent : mais ils furent battus et ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rébellion, on appesantit leur joug, qui avoit été assez doux jusque-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avoient voulu se soustraire reprend le dessus.

Les armes de Darius semblent avoir eu le même

succès contre les Egyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné six ans (peut-être même fut-il tué dans quelque action), Hérodote (l. 3, c. 15) remarque que ce fut par la faveur des Perses que son fils Pausiris lui succéda. Il falloit donc pour cela qu'ils fussent maîtres de l'Egypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

An. M. 3597. Av. J. C. 407. = Après être venu à bout des rebelles en Médie, et avoir rétabli les affaires d'Egypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure : commission importante, qui soumettoit à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

J'ai cru devoir anticiper les temps, et mettre tout de suite ces faits qui regardent les rois de Perse, pour n'être point obligé d'interrompre si souvent l'histoire des Grecs, à laquelle il est temps de revenir.

§. II. *Les Athéniens se rendent maîtres de l'île de Cythère. Expéditions de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus.*

(8e année de la guerre.)

Dans les trois ou quatre campagnes qui suivirent la réduction de la petite île de Sphactérie, il ne se passa guère d'événemens considérables.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, se

rendirent maîtres de l'île de Cythère, qui est sur la côte de Lacédémone près du cap de Malée, et de là ils infestoient tout le pays.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace (Thucyd. lib. 4, p. 304-311. — Diod. l. 12, p. 117-118). Les Lacédémoniens étoient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptoient faire une diversion des forces d'Athènes, qui leur étoient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appeloient, et s'offroient à payer l'armée. Enfin ils étoient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des ilotes, dont ils appréhendoient un soulèvement depuis la prise de Pyle. Ils s'étoient déjà défait de deux mille d'entre eux par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusque dans les esclaves mêmes, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutoient plus le courage, ils firent proclamer, par un édit public, que ceux des ilotes qui auroient le mieux servi l'état dans les dernières campagnes vinssent inscrire leurs noms dans le registre public, pour être délivrés de la servitude. Deux mille se présentèrent. On les promena par les temples avec des chapeaux de fleurs, comme si on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie, ils disparurent tous, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étoient devenus. On voit ici comment une politique ombrageuse, et une domination jalouse et pleine de défiance, portent aux plus noires perfidies, et ne craignent point de faire servir à l'exé-

cution de ses desseins criminels la sainteté même de la religion et l'autorité des dieux.

Ils envoyèrent donc encore sept cents ilotes avec Brasidas, qu'ils avoient choisi pour cette entreprise. Ce général engagea plusieurs villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, et encore plus par sa sagesse et sa modération.

Les principales furent Acanthe et Stagyre, qui étoient deux colonies d'Andros. Il marcha aussi dans la suite vers Amphipolis (ibid. p. 320-324), colonie d'Athènes sur le fleuve Strymon. Les habitans dépêchèrent en hâte vers Thucydide * général des Athéniens, qui étoit alors à Thase, petite île de la mer Egée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit aussitôt avec sept navires qui se trouvèrent près de lui, pour rassurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou, en tout cas, pour se jeter dans Eione, qui étoit fort près d'Amphipolis. Brasidas, qui l'appréhendoit à cause du crédit qu'il avoit dans tout ce pays-là, où il possédoit des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée, et il offrit des conditions si avantageuses aux assiégés, qui n'espéroient pas sitôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Eione; et s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en seroit rendu maître le lendemain dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence possible, cependant les Athéniens lui

* C'est celui qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse.

imputèrent la prise d'Amphipolis, et le condamnèrent à l'exil.

La perte de cette place leur fut fort sensible, tant parce qu'ils en tiroient de grands revenus et du bois à faire des navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une révolte générale des alliés qu'ils avoient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération et d'équité, et ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le pays. Il déclaroit aux peuples qu'à son départ de Sparte, il avoit prêté serment devant les magistrats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, et qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. « Car, selon lui, une « tromperie palliée d'un prétexte spécieux désho-« nore infiniment plus les personnes constituées « en dignité qu'une violence ouverte : parce « que l'une est l'effet de la puissance que la for-« tune nous à mise en main, et l'autre n'est fon-« dée que sur la trahison et la perfidie, qui sont « les pestes de la société humaine. Or je rendrois, « disoit-il, un bien mauvais service à ma patrie, « outre que je la déshonorerois pour toujours, si « en lui procurant d'abord quelques légers avan-« tages, je lui faisois perdre la réputation de « justice et de fidélité à garder sa parole, qui la « rend beaucoup plus puissante que toutes ses « forces réunies ensemble, parce qu'elle lui « attire l'estime et la confiance des peuples. »

C'est sur ces principes d'honneur et d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont les voisins et les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite, il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Les Athéniens, commandés par Démosthène et et Hippocrate (Thucyd. lib. 4, pag. 311-319), étoient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti dès qu'ils se montreroient. Les Thébains marchèrent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits et mis en fuite. Socrate se trouva à cette action, et Lachès, qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon (Plat. in Lachet. pag. 181; in conviv. pag. 221. — Plut. in Alcib. pag. 195), que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athènes n'auroit pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres: il étoit à pied. Alcibiade, l'ayant aperçu de dessus son cheval, s'approcha de lui, et ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le poursuivoient.

Après la bataille, les vainqueurs assiégèrent la ville. Entre les autres machines qu'ils dressèrent pour la battre, ils en employèrent une fort extraordinaire. C'étoit une longue pièce de bois coupée en deux, puis creusée et rejointe, de sorte qu'elle ressembloit assez à une flûte. A l'un des bouts étoit

attaché un long tuyau de fer où pendoit une chaudière, si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre bout de la pièce de bois, le vent, porté de là dans le tuyau, allumoit un grand brasier qui étoit dans la chaudière avec de la poix et du soufre. Cette machine, apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux et de fascines, causa un si grand embrasement, que, le rempart étant aussitôt abandonné et la palissade consumée, il fut aisé de prendre la ville.

§. III. *Trêve d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon et de Brasidas. Traité de paix conclu entre les Athéniens et les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

(9e et 10e années de la guerre.)

Il y avoit à peu près égalité de pertes et d'avantages de côté et d'autre (Thucyd. lib. 4, pag. 328-333. — Diod. lib. 12, pag. 120), et les deux peuples commençoient à se lasser d'une guerre qui leur coûtoit de grands frais et ne leur procuroit aucun bien réel. Il se fit donc une trêve d'un an entre les Athéniens et les Lacédémoniens (an. m. 3581. Av. J.C. 423.) Les premiers s'y résolurent pour arrêter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, et pour passer de là à une paix générale, si la chose leur étoit avantageuse. Les autres s'y portèrent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, et pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoyens

que les Athéniens avoient faits prisonniers dans l'île de Sphactérie ; ce qu'ils ne pouvoient espérer absolument, si Brasidas poussoit plus loin ses conquêtes. Ce général n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement qui l'arrêtoit au milieu de sa course, et qui déconcertoit tous ses projets. Il ne put même se résoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connoissance. Il alla encore plus loin, et ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voisine de Scione, qui se rendit à lui à l'exemple de la première, ce qui étoit contrevenir manifestement au traité ; mais il prétendoit avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les assemblées, animoit les esprits et souffloit le feu de la guerre. L'heureux succès de l'expédition contre Sphactérie (Plut. in vit. Niciæ, pag. 528) avoit infiniment augmenté son crédit parmi le peuple, et lui avoit inspiré une fierté insupportable et une audace que l'on ne pouvoit plus réprimer. Il avoit une sorte d'éloquence véhémente, impétueuse, emportée, qui entraînoit les esprits moins par la force des raisons que par la hardiesse et la violence de son style et de sa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées, où jusque-là on avoit gardé beaucoup de décence et de modération ; de rejeter son vêtement en arrière, pour donner plus de liberté à son geste ; de se frap-

per les cuisses, d'aller et de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les orateurs, et parmi tous ceux qui se mêloient du gouvernement, une licence effrénée, et un mépris de toutes les bienséances, licence et mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général et une horrible confusion dans les affaires.

Ainsi deux hommes, de part et d'autre (ibid.), s'opposoient à la paix de la Grèce, et y mettoient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étoient Cléon et Brasidas. Le premier, parce que la guerre couvroit ses vices et sa méchanceté ; le second, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. En effet, elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, et à l'autre celles de faire de grandes et de belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement.

Les Athéniens avoient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas (Thucyd. lib. 5, p. 342-351. — Diod. lib. 12, p. 121-122), et pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Amphipolis étoit celle qui leur tenoit le plus au cœur : Brasidas s'y jeta pour la défendre. Cléon avoit mandé à Perdiccas, roi de Macédoine, et au roi des Odomantes de lui amener des troupes le plus tôt et dans le plus grand nombre qu'ils pourroient. Il les attendoit, et avoit résolu de ne pas marcher d'abord à l'ennemi. Mais comme il vit ses soldats, qui l'avoient suivi à regret et malgré eux, se lasser de demeurer si long-temps oisifs, et comparer sa lâcheté et son peu d'expérience avec la valeur et l'habileté de Brasidas, il

ne put souffrir ni leur mépris ni leurs plaintes, et s'estimant grand capitaine par la prise de Sphactérie, où il avoit si bien réussi, il crut qu'il en arriveroit de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc, simplement, disoit-il, pour reconnoître la place, en attendant que toutes ses forces fussent arrivées; non qu'il crût en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenoit assuré que personne n'oseroit lui tenir tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés, et d'y faire donner l'assaut. Il se vint donc camper devant la place, considérant à loisir sa situation, et persuadé qu'il pourroit se retirer quand il voudroit sans combat; car personne ne sortoit, ni ne paroissoit sur les murailles, et toutes les portes de la ville étoient fermées, de sorte qu'il commençoit à se repentir de n'avoir pas amené les machines, croyant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connoissoit parfaitement son caractère, affectoit exprès une sorte de réserve et de crainte, pour amorcer sa témérité et augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même : d'ailleurs il savoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athènes et la fleur de celles de Lemnos et d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osoit paroître devant lui, et se tenoit lâchement renfermé dans sa place, alloit de côté et d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution et sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vue étoit de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en

étoit venu. Il avoit pris toutes les mesures et donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie, qui étonna et déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva beaucoup de résistance. Ayant été blessé, et mis hors de combat, ses gens l'emportèrent sans que les Athéniens s'en aperçussent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas résolu de combattre, il prit la fuite, et fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandoit se défendirent pendant quelque temps, et soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pied; mais enfin elles furent mises en déroute, et tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques momens à sa victoire.

Toute l'armée, de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, et les habitans d'Amphipolis lui rendirent depuis chaque année des honneurs funèbres comme à un héros, avec des jeux, des combats et des sacrifices. Ils le considéroient comme leur fondateur, et pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroître devoir leur établissement à un Athénien, et pour faire mieux leur cour à Lacédémone, d'où ils attendoient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts, du consentement du vainqueur, retournèrent à

Athènes, tandis que les autres donnèrent ordre aux affaires d'Amphipolis.

On rapporte une parole de la mère de Brasidas (Diod. pag. 122), qui marque bien le caractère spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités et les grandes actions de son fils, et qu'on l'élevoit sans exception et sans comparaison au-dessus de tous les autres : *Vous vous trompez*, dit-elle, *mon fils étoit brave, mais Sparte a plusieurs citoyens qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mère qui préféroit la gloire de l'état à celle de son fils fut admirée, et ne demeura point sans récompense. Les éphores lui rendirent des honneurs publics.

Après cette dernière action (Thucyd. lib. 5, pag. 351-354), où les deux hommes qui étoient le plus grand obstacle à la paix moururent, les esprits se trouvèrent disposés à un accommodement, et la guerre fut comme suspendue de part et d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie et d'Amphipolis, avoient beaucoup rabattu de leur fierté, et étoient détrompés de la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs forces, qui leur avoit fait refuser les offres avantageuses de leurs ennemis. D'ailleurs, ils appréhendoient la révolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes, pourroient les abandonner, comme plusieurs avoient déjà fait. Ces réflexions leur inspirèrent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens, de leur côté, ne se

flattoient plus de l'espérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, et ils étoient abattus et effrayés de la perte qu'ils avoient soufferte dans l'île, la plus grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéroient encore que leur pays étoit ravagé par les garnisons de Pyle et de Cythère; que leurs esclaves désertoient, et qu'ils avoient à appréhender une plus grande révolte; et que, la trêve qu'ils avoient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avoient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnèse, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au désir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étoient des plus considérables citoyens de Lacédémone, leur faisoient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y portèrent avec le plus d'empressement, et qui y avoient le plus d'intérêt, étoient les deux principaux des deux états, Plistonax, roi de Lacédémone, et Nicias, général des Athéniens. Le premier étoit revenu depuis peu de son exil, où il avoit été condamné, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athènes; et l'on imputoit à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avoit été suivie. On l'accusoit aussi d'avoir corrompu à force de présens la prêtresse de Delphes, qui avoit ordonné de la part du dieu de le rappeler d'exil. Il désiroit donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouveloient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux capitaine de son

temps, il craignoit de ternir sa gloire par quelque infortune, et il étoit bien aise de jouir en repos des fruits de la paix, et d'en faire jouir son pays.

Les deux peuples commencèrent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an (Thucyd. lib. 5, p. 354. — Plut. in Nic. pag. 528-529), pendant laquelle, se trouvant tous les jours les uns avec les autres, et goûtant les douceurs de la sûreté et du repos, et les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis et avec les étrangers, ils désiroient avec passion de mener une vie douce et tranquille, loin des alarmes de la guerre et des horreurs du carnage et du sang. Ils entendoient avec de grandes démonstrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter : *Que les araignées fassent désormais leurs toiles sur nos lances et sur nos boucliers !* Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit : *Que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix, ne sont point réveillés en sursaut par le son des trompettes, et que leur sommeil n'est dissipé que par le paisible chant du coq.*

Tout l'hiver se passa en pourparlers et en entrevues (Diod. lib. 12, pag. 122), dans lesquelles chacun proposoit ses droits, et faisoit valoir ses prétentions. Enfin, la paix fut conclue et signée pour cinquante ans, et l'un des principaux articles fut qu'on se rendroit réciproquement les villes et les prisonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers et quelques jours depuis la première déclaration de la guerre. Les Béotiens et les Corin-

thiens en furent fort mécontens, et firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles : mais, Nicias persuada aux Athéniens et aux Lacédémoniens (Thucyd. lib. 5, pag. 358-359) d'ajouter comme un dernier sceau et un dernier lien à cette paix, en faisant ensemble une ligue offensive et défensive qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avoient faits dans l'île de Sphactérie.

§. IV. *Alcibiade commence à paroître. Son caractère. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avoit conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'ostracisme.*

Alcibiade (Plut. in Alcib. pag. 192-194) commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, et à paroître dans les assemblées. Socrate s'étoit attaché à lui depuis plusieurs années, et avoit enrichi son esprit d'une infinité de belles connoissances.

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce philosophe, découvrant en lui d'excellentes qualités que l'éclat de sa beauté rendoit encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flé-

trît et ne dégénérât absolument. En effet, tout étoit danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où étoit sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, et plus que tout cela encore les flatteries et les complaisances de tous ceux qui l'approchoient. Il semble, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné et investi de tous ces prétendus avantages, comme d'autant de barrières et de remparts, pour le rendre inaccessible et invulnérable aux traits de la philosophie, à ces traits salutaires qui pénètrent jusqu'au vif, et qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu et de la solide gloire. Mais ce furent ces obstacles mêmes qui redoublèrent le zèle de Socrate.

Quelques efforts qu'on fît pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui seul pouvoit l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il sentit tout le mérite de Socrate, et ne put résister aux attraits et aux charmes de son éloquence douce et insinuante, qui l'emportèrent pour lors sur ceux de la volupté. Disciple zélé d'un si habile maître, il le suivoit partout, prenoit un singulier plaisir à sa conversation, goûtoit extrêmement ses principes, recevoit ses leçons et même ses réprimandes avec une docilité merveilleuse, et étoit touché et attendri de ses discours jusqu'à verser des larmes et à ne pouvoir plus se souffrir lui-même, tant la force de la vérité étoit grande dans la bouche de Socrate, et tant elle lui fai-

soit apercevoir de difformité et de laideur dans les vices auxquels ils s'abandonnoit.

Alcibiade, dans ces momens où il écoutoit Socrate, étoit tout autre, et l'on ne l'eût pas reconnu. Mais son caractère vif et fougueux, et son penchant naturel pour le plaisir, irrités encore et enflammés par les discours des jeunes gens, le replongeoient bientôt dans ses premiers désordres, et l'arrachoient à son maître, qui, ensuite étoit obligé de courir après lui, comme après un esclave fugitif qui lui étoit échappé. Cette alternative de fuites et de retours, de bonnes résolutions et de rechutes dans ses vices, dura fort long-temps, Socrate ne se rebutant point de sa légèreté, et se flattant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir; et ce fut là sans doute la source de ce mélange de bien et de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avoit reçues de son maître prenant quelquefois le dessus, et d'autres fois la fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés.

Cette liaison dura autant que leur vie, et ne fut pas exempte de soupçons. D'habiles gens * prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparoissent, et doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un et de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade, fort

* M. l'abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. (Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. 4, pag. 372.)

propre à faire connoître le génie et le caractère de ce dernier, qui aura désormais une grande part dans les affaires de la république d'Athènes, et y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, et j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

Socrate, dans ce dialogue (Plat. in Alcib. 1), s'entretient avec Alcibiade, qui étoit actuellement sous la tutelle de Périclès. Il étoit encore tout jeune, et avoit été élevé de la manière dont l'étoient tous les Athéniens, c'est-à-dire qu'on l'avoit instruit dans les lettres, qu'on lui avoit appris à jouer des instrumens, et qu'on l'avoit formé à la lutte et aux autres exercices du corps. Il ne paroît pas que Périclès eût pris jusque-là beaucoup de soin de son éducation (faute assez ordinaire aux plus grands hommes), puisqu'il lui donna pour gouverneur Zopyre, Thrace de nation, déjà fort vieux, celui de tous les esclaves de Périclès qui étoit le moins en état, et par son âge, et par son caractère, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade que, s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, en qui l'on voyoit un courage, une grandeur d'âme, un vif désir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, et d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paroîtroit comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avoit extrêmement enflé l'esprit. Il étoit plein d'estime pour lui-même, et de mépris pour tous

les autres. Il se préparoit à entrer dans le maniement des affaires publiques, et, à l'entendre parler, il ne se promettoit rien moins que d'effacer la gloire et la réputation de Périclès même, et d'aller attaquer le roi des Perses jusque sur son trône. Socrate, le voyant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues, pour donner conseil aux peuples sur les affaires de l'état, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait, et par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connoître par lui-même, et qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu, tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, et lui en fait toucher au doigt l'absurdité. Que penseroit Amestris, dit Socrate (c'étoit la mère d'Artaxerxe qui régnoit actuellement en Perse), si on lui disoit qu'il y a à Athènes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, et même à le détrôner. Elle s'imagineroit sans doute qu'on lui parle de quelque vieux général, homme d'un courage intrépide, d'une rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée nombreuse pour la faire marcher à ses ordres, et qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenoit qu'il n'y a rien de tout cela, et qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connoissance des affaires publiques, sans aucun usage de la guerre, sans

aucune autorité dans sa ville, et sans aucun crédit chez les alliés, pourroit-elle s'empêcher de rire de la folie et de l'extravagance d'une telle entreprise? Voilà pourtant votre état et votre portrait, dit Socrate en s'adressant à Alcibiade; et malheureusement, c'est celui de la plupart de ceux qui s'ingèrent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le solide mérite et la grande réputation étoient le fruit de l'étude sérieuse qu'il avoit faite pendant un fort long-temps de tout ce qui étoit capable de lui former l'esprit et de le disposer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put disconvenir que ce ne fût là son état : il en eut honte, et rougissant de se voir si pauvre et si dépourvu de mérite, il demanda ce qu'il falloit faire pour en acquérir. Socrate, qui ne vouloit pas le décourager, lui dit qu'à l'âge où il étoit, le mal n'étoit point sans remède, et ne cessa dans la suite de lui donner de sages conseils. Il eut tout le loisir d'en profiter, puisque entre le temps de cet entretien et celui où il commença à être employé dans le gouvernement, il s'étoit passé plus de vingt années.

Alcibiade avoit un caractère souple et flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandoit la différente conjoncture des temps, se portant avec la même facilité et la même ardeur au bien et au mal, et passant d'un excès à un autre tout contraire presque sans intervalle, de sorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homère du terroir d'Égypte : *qu'il portoit beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, et aussi beaucoup*

de poisons. On pourroit dire de lui que ce n'étoit point un homme seul (1), mais, si l'on osoit s'exprimer ainsi, un composé de plusieurs hommes : sérieux, enjoué, austère, affable; maître impérieux et plein de hauteur, esclave rampant et plein de bassesse; ami de la vertu et des vertueux, livré au vice et aux méchans; capable des plus pénibles fatigues et de la vie la plus dure, insatiable de délices et de volupté.

On parloit beaucoup de ses désordres et de ses déréglemens dans la ville (Plut. in Alcib. p. 195), et il auroit fort souhaité faire cesser ces bruits, mais sans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante-dix mines *, c'est-à-dire trois mille cinq cents livres : on voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, et lui dirent que toute la ville murmuroit contre lui, et le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un si beau chien : *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant : *je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, et qu'ils ne disent pas pis de moi.*

De toutes les passions qui paroissoient en lui, la plus marquée et la plus vive étoit un esprit de

(1) Quamvis hominem secum attulit ad nos. (Juv.)

* La mine attique valoit cent dragmes, et la dragme dix sous de notre monnoie.

domination qui vouloit tout emporter de hauteur, et qui ne pouvoit souffrir ni supérieur, ni égal (τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον). Quoique sa naissance et ses rares talens (Plut. in Alcib. p. 195 - 196) lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la république, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit et l'autorité qu'il désiroit d'acquérir sur le peuple, qu'à la force de son éloquence et à la grâce persuasive de ses discours. C'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

Alcibiade (Thucyd. lib. 5, p. 368-378. — Plut. in Alcib. p. 197-198), qui, du caractère dont nous venons de le marquer, n'étoit pas né pour le repos, avoit fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venoit de se conclure entre les deux peuples; mais n'ayant pu y réussir, il travailla à en empêcher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une très-grande opinion, et qu'au contraire ils paroissoient ne faire aucun cas de lui, quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

La première chose qu'il fit pour rompre la paix, c'est qu'ayant su que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flatta secrètement de l'espérance que les Athéniens leur donneroient du secours, en leur faisant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit désavantageuse.

En effet, les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en observer religieusement les conditions, ayant fait alliance avec les peuples de la Béotie, contre l'esprit et la teneur du traité, et n'ayant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, et non pas fortifié et dans l'état où il étoit lors de la conclusion du traité, comme ils s'y étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, et, profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias, il souleva contre lui le peuple, en le rendant suspect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, et formant contre lui des accusations qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraisemblance, quoique, dans le fond, elles fussent destituées de vérité.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva, dans le moment même, des ambassadeurs de Lacédémone, avec plein pouvoir de terminer tous les différends. Ayant été introduits dans le conseil, c'est-à-dire dans le sénat, ils déduisirent leurs plaintes et firent leurs demandes; et il n'y eut personne qui ne les trouvât très-justes et très-raisonnables. Le peuple devoit leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignoit le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le conseil traitoit toujours avec beaucoup de modération et d'humanité ceux qui s'adressoient à lui, mais que le peuple étoit hautain et excessif dans ses préten-

tions. : que s'ils parloient de pleins pouvoirs, il ne manqueroit pas de s'en prévaloir, et les forceroit de lui accorder tout ce qui lui viendroit en tête. Au reste, il leur promit de les aider de tout son crédit pour leur faire rendre Pyle, pour empêcher l'alliance d'Argos, et pour faire renouveler la leur, et il confirma ces promesses par serment. Les ambassadeurs sortirent de cette conférence très-contens, et pleins d'admiration pour la profonde politique et l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardoient comme un homme extraordinaire; et en cela ils ne se trompoient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur ambassade et la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'élève et crie contre eux, les traite de fourbes et de perfides, appelle le conseil à témoin du discours qu'ils avoient tenu la veille, et exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient si impudemment, et qui, sur le même sujet, disoient aujourd'hui une chose et demain une autre.

On ne sauroit exprimer la surprise et le trouble des ambassadeurs, qui, se regardant l'un l'autre, ne pouvoient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles sur ce qu'ils voyoient et entendoient. Nicias, qui ignoroit la ruse et la tromperie d'Alcibiade, ne pouvoit concevoir un changement si étrange, et

se donnoit la torture pour en chercher la raison. Le peuple sur l'heure se mettoit en devoir de faire venir les ambassadeurs d'Argos, pour conclure avec eux la ligue : mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias et rompit l'assemblée. Il obtint avec beaucoup de peine, dans celle du lendemain, une surséance, jusqu'à ce qu'on eût envoyé des députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête : mais il revint sans avoir rien fait. Les Athéniens se repentirent fort alors d'avoir renvoyé, à sa persuasion, les prisonniers de l'île, qui tenoient aux plus puissantes maisons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colère, ils ne se portèrent à aucun excès contre lui : ils élurent seulement Alcibiade pour général, firent une ligue avec les Mantinéens et les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, et envoyèrent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongèrent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Plutarque (in Alcib. p. 198), après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : « Personne ne sauroit approuver le moyen dont il se servit pour « arriver à son but; mais ce fut pourtant un coup « de parti d'avoir désuni et ébranlé presque tout « le Péloponnèse, et suscité en un seul jour tant « d'ennemis aux Lacédémoniens. » Il me semble que c'est condamner bien foiblement une fourberie et une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, et qui ne peuvent être assez détestées.

Il y avoit à Athènes un citoyen (ibid. in Alcib., p. 196-197.—in Nic. pag. 530-531) nommé Hyperbolus, fort méchant homme, et que les poëtes comiques prenoient ordinairement pour l'objet de leurs railleries et de leurs invectives. Il s'étoit endurci à la mauvaise réputation, et étoit devenu insensible à l'infamie par une extinction entière de tout sentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une âme désespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisoit à personne; mais le peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, et pour leur susciter des affaires. Deux citoyens partageoient alors à Athènes toute l'autorité, Nicias et Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci blessoit les Athéniens, outre qu'ils redoutoient son audace et sa fierté. D'un autre côté, Nicias, en s'opposant toujours sans ménagement à leurs injustes désirs, et en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur étoit devenu très-odieux. Il paroissoit, dans cette aliénation des esprits, que l'ostracisme auroit lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominoient alors dans la ville, l'un des jeunes gens, qui vouloient la guerre, l'autre des vieillards, qui souhaitoient la paix, le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, et l'autre de le détourner sur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faisoit tout le mérite, dans l'espérance de succéder au crédit de celui qui seroit chassé, se déclara contre eux, et il ne cessoit d'irriter le peuple contre l'un et contre l'autre. Mais les deux factions s'étant réu-

nies, il fut lui-même banni, et mit fin par son exil à l'ostracisme, qui parut avoir été flétri et déshonoré en tombant sur un sujet si indigne : car jusque-là il y avoit une sorte d'honneur et de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le dernier qui fut condamné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier

§. V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guérre de Sicile.*

Je passe sous silence plusieurs événemens peu considérables (Thucyd. lib. 5, pag. 380-409), pour venir au plus important de tous, qui est la guerre de Sicile, à laquelle Alcibiade surtout détermina les Athéniens.

Il avoit pris un ascendant merveilleux sur les esprits (Plut. in Alcib., pag. 198-200. — In Nic. pag. 531), quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit ; car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux et dans une mollesse qui déshonoroit la ville. Ce n'étoient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs et de débauches. Il montroit peu de respect pour les coutumes du pays, et encore moins pour la religion et pour les dieux. Les gens sages et sensés, outre l'aversion que leur inspiroient tous ces déréglemens, craignoient extrêmement les suites de cette audace, de cette profusion et de ce profond mépris des lois, qu'ils regardoient

comme autant de moyens et de degrés pour arriver à la tyrannie.

Aristophane, dans une de ses comédies (les Grenouilles, act. 5, sc. 4), marque admirablement par un seul vers la disposition du peuple à son égard : *Il le hait*, dit-il, *et ne se peut passer de lui*. En effet, les largesses dont Alcibiade combloit le peuple, la somptuosité des jeux et des spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des présens qu'il faisoit à la ville, qui passe tout ce qu'on peut dire, la grâce et la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage et à l'expérience, en un mot, toutes ses grandes qualités faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses défauts, et les supportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer et de les couvrir sous des noms doux et favorables : car ils les appeloient des jeux, des gentillesses, et des marques d'humanité et de bon naturel.

Timon le misanthrope, tout sauvage qu'il étoit, en jugea plus sainement. L'ayant rencontré un jour comme il sortoit de l'assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, et de se voir généralement honoré par le peuple qui le reconduisoit en foule, loin de l'éviter comme il évitoit tout le monde, il alla au-devant de lui, et lui tendant amiablement la main : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir et de t'élever ; car c'est pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne se trompoit pas.

Dès le temps de Périclès, les Athéniens s'étoient

nis en tête de conquérir la Sicile. Ce sage con-
lucteur fut toujours attentif à réfréner par sa pru-
lence cette folle ambition. Il leur répétoit sou-
'ent qu'en se tenant en repos, en s'appliquant
vec soin à la marine, en se contentant de conser-
'er leurs conquêtes, et en ne précipitant point leur
ville dans des entreprises hasardeuses, ils ren-
lroient leur république florissante, et seroient
oujours au-dessus de leurs ennemis. L'autorité
qu'il avoit prise sur les esprits fut bien capable de
es empêcher pour lors de passer en Sicile; mais
lle ne leur en fit pas perdre le désir, et ils tour-
ièrent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque
emps après la mort de Périclès (Diod. lib. 12,
). 99), les Léontins, attaqués par ceux de Syra-
use, avoient député à Athènes pour demander
lu secours : ils étoient originaires de Calcide, co-
onie d'Athènes. Les députés avoient à leur tête
Gorgias, célèbre rhéteur, qui passoit pour le plus
éloquent homme de son temps. Son discours élé-
gant, fleuri et plein de figures brillantes, qu'il
nit le premier en usage, enleva les Athéniens,
extrêmement sensibles aux beautés et aux charmes
le l'éloquence. L'alliance fut conclue, et ils en-
oyèrent des vaisseaux à Rhége pour secourir les
Léontins. L'année suivante, ils en envoyèrent
l'autres en plus grand nombre. Deux ans après,
ls envoyèrent une nouvelle flotte un peu plus
orte : mais les Siciliens ayant renoncé à leurs di-
isions par les conseils d'Hermocrate, la flotte
ut renvoyée, et les Athéniens, ne pouvant par-
lonner à leurs généraux de n'avoir pas conquis la

Sicile, en exilèrent deux, Pythodore et Sophocle, et condamnèrent le troisième, qui étoit Eurymédon, à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglés, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives; et sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'armes et de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, énivré. Toutes les nuits, dans ses songes, il prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, et se rendoit maître du Péloponnèse entier, regardant la Sicile, non comme le but et la fin de cette guerre, mais comme le commencement et le premier degré des exploits qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous les citoyens; qui, sans rien approfondir, étoient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnoit. On ne parloit plus partout que de cette expédition. Les jeunes gens, dans les lieux d'exercice, et les vieillards, dans leurs boutiques et dans les endroits où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile et qu'à s'entretenir de la nature et de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, et des plages qu'elle a du côté d'Afrique : car, infatués par les discours d'Alcibiade, ils comptoient, comme lui, ne faire

de la Sicile que leur place d'armes et leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage et se rendre maîtres de toute l'Afrique et de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule.

On dit que Socrate, et Méthon l'astronome (Plut. in Alcib. p. 199. — In Nic. p. 532), ne se promettoient rien de bon de cette entreprise : l'un, inspiré, comme il vouloit le faire croire, par son esprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé, et l'autre, conduit par sa raison et son bon sens, qui, lui montrant dans l'avenir ce qu'il avoit à craindre, le porta à contrefaire le fou, et à demander que, vu l'état malheureux où il se trouvoit, on lui laissât son fils et qu'on le dispensât de porter les armes.

§. VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile.*

Avant que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays et des peuples qui l'habitent : c'est par où Thucydide commence.

Les Lestrygons et les Cyclopes l'ont habitée les premiers (Thucyd. l. 6, p. 410-413), mais on n'en connoît que ce qu'en disent les poëtes. Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve de même nom, qu'ils donnèrent à la Sicile, appelée auparavant Trinacrie : ils furent depuis réduits à l'occident de l'île. Quelques Troyens, après l'em-

brasement de Troye, s'y vinrent établir près d'eux, et bâtirent Eryx et Egeste *, prenant tous ensemble le nom d'Elymes; et quelques habitans de la Phocide, au retour du siége de Troie, se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement Siciliens vinrent d'Italie en grand nombre, et ayant remporté une grande victoire sur les Sicaniens, les renfermèrent en un coin de l'île, environ trois cents ans avant la venue des Grecs; et du temps de Thucydide, ils habitoient encore le milieu des terres et le côté septentrional. C'est d'eux que l'île fut appelée la Sicile. Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte, pour la commodité du commerce, et dans les petites îles qui la bordent: mais depuis que les Grecs commencèrent à s'y établir, ils se retirèrent dans la contrée des Elymes, pour être plus voisins de Carthage, et abandonnèrent le reste. C'est ainsi que les barbares se sont établis en Sicile.

An. M. 3294. Av. J. C. 710. = Pour les Grecs, les premiers qui y passèrent furent les Calcidiens de l'Eubée, sous la conduite de Théoclès, qui fonda Naxe. L'année d'après, qui, selon Denys d'Halicarnasse (p. 121), étoit la 3e de la 17e olympiade, Archias, Corinthien, fonda Syracuse. Au bout de sept ans, les Calcidiens établirent Léonte et Catane, après avoir chassé les habitans du pays, qui étoient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare, ville d'Achaïe, à peu près dans le même temps, fondèrent Mégare, appelée Hybléenne, ou

* Elle est appelée Ségeste par les Latins.

simplement Hybla, du nom d'Hyblon, un roi de Sicile, qui leur avoit donné retraite dans ses terres. On sait combien le miel d'Hybla étoit renommé chez les anciens. Les habitans de cette ville, cent ans après, bâtirent Sélinonte. Gèle, bâtie sur un fleuve du même nom, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente, environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana* ou *Messène* par Anaxilas, tyran de Rhége, qui étoit de Messène, ville du Péloponnèse, eut divers fondateurs, et en différens temps. Les Zancliens bâtirent la ville d'Himère; les Syracusains Acre, Casmène et Camarine. Voilà à peu près toutes les nations, tant grecques que barbares, qui ont pris des établissemens en Sicile.

§. VII. *Les Egestains implorent le secours d'Athènes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile : Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux généraux avec Lamachus.*

An. M. 3588. Av. J. C. 416. = Athènes étoit dans la disposition que nous avons marquée ci-devant (Thucyd. l. 6, p. 413-415. — Diod. l. 12, p. 129-130. — Plut. in Alcib. p. 200; in Nic. p. 531), lorsqu'il y arriva des ambassadeurs des Egestains, lesquels, en qualité de leurs alliés, venoient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte que Syracuse soutenoit. C'étoit la seizième

année de la guerre du Péloponnèse. Ils représentoient, entre autre choses, que, si on les abandonnoit, les Syracusains, après s'être emparés de leur ville, comme ils avoient fait de celle de Léonte, se rendroient maîtres de toute la Sicile, et ne manqueroient pas de secourir les Péloponnésiens, qui étoient leurs fondateurs; et afin de leur être moins à charge, ils offroient de payer les troupes qu'on y enverroit. Les Athéniens, qui depuis long-temps, n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépêchèrent à Egeste pour s'informer de l'état des choses, et pour voir s'il y avoit assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitans de cette ville avoient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or et d'argent, qui montoient à des sommes immenses, et ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés. Ces députés revinrent avec ceux d'Egeste, qui apportoient soixante talens en lingots, pour le paiement d'un mois de soixante galères qu'ils demandoient, avec assurance de plus grandes sommes, qui étoient toutes prêtes, à ce qu'ils disoient, tant dans le trésor public que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le temps d'approfondir la vérité, et séduit par le rapport avantageux que lui firent ses députés, dans la vue de lui plaire, accorda sur-le-champ aux Egestains leur demande, et nomma Alcibiade, Nicias et Lamachus, pour commander la flotte, avec plein pouvoir, non seule-

ment de secourir Egeste et de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la république.

Nicias fut nommé un des généraux malgré lui : car, sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cause d'Alcibiade, qu'on lui donnoit pour collègue. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade seul, et s'ils tempéroient son ardeur et son audace par la sagesse et le flegme de Nicias.

Cinq jours après (Thucyd. l. 6, p. 415-428), pour hâter l'exécution du décret, et pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire, il se tint une seconde assemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loisir de faire de mûres réflexions sur l'affaire proposée, et qui en sentoit de plus en plus les dangers et les inconvéniens, se crut obligé en cette occasion de parler avec quelque force contre un projet dont il prévoyoit que les suites pouvoient être très-funestes pour la république. Il dit : « Qu'il « étoit étonnant qu'une affaire de l'importance « dont étoit celle-ci eût été presque aussitôt dé- « cidée que mise en délibération : que, sans rien « examiner, ni rien approfondir, on en croyoit « sur leur parole des étrangers, à qui les pro- « messes les plus magnifiques ne coûtoient rien, « et qui avoient intérêt de tout promettre pour « se tirer du péril où ils étoient. Quelle utilité, « après tout, peut-il en revenir à la république ? « Est-ce que nous n'avons pas assez d'ennemis

« près de nous, sans en aller chercher au loin ?
« Est-il de votre sagesse de hasarder ce que vous
« possédez, sur l'espérance d'un avantage incer-
« tain ; de songer à faire de nouvelles conquêtes
« avant que d'avoir assuré les anciennes ; de ne
« vous occuper que de votre agrandissement, et
« de négliger absolument le soin de votre propre
« sûreté ? Pouvez-vous compter sur une trêve
« que vous savez ne tenir à rien, à laquelle vous
« ne pouvez vous dissimuler qu'on a déjà donné
« plusieurs atteintes, et que le moindre échec
« reçu de notre part peut changer tout d'un
« coup en une guerre déclarée ? Vous n'ignorez
« pas quelle a toujours été et quelle est encore la
« disposition des Lacédémoniens à notre égard.
« Ils abhorrent notre gouvernement, comme con-
« traire au leur ; ils voient avec douleur et dé-
« pit l'empire de la Grèce entre nos mains ;
« ils regardent notre gloire comme un sujet de
« honte et de confusion pour eux, et il n'y a
« rien qu'ils ne soient prêts à faire pour hu-
« milier et abaisser une puissance qui leur fait
« ombrage, et les tient toujours dans la crainte.
« Voilà quels sont nos véritables ennemis, voilà
« contre qui nous devons être en garde. Sera-t-il
« temps de faire ces réflexions lorsque, après
« avoir partagé nos troupes, et pendant que nous
« serons occupés ailleurs et hors d'état de leur
« résister, toutes les forces du Péloponnèse vien-
« dront fondre sur nous ? A peine commençons-
« nous à respirer des maux infinis que la guerre
« et la peste nous ont causés, et voilà que, sans

« nécessité, nous nous jetons nous-mêmes dans
« un péril encore plus grand. Si nous voulons
« porter nos armes au loin, ne seroit-il pas
« plus expédient d'aller réduire les rebelles de
« Thrace, et d'autres encore qui sont chancelans
« et mal assurés dans leur devoir, que de courir
« au secours des Egestains, qui nous doivent être
« assez indifférens? et nous convient-il d'entre-
« prendre la vengeance de leurs injures, tandis
« que nous ne témoignons aucun ressentiment
« des nôtres? Laissons les Siciliens dans leur île
« vider entre eux leurs querelles, sans nous y em-
« barrasser. Que les Egestains se tirent sans nous
« d'une guerre qu'ils ont entreprise sans nous.
« Que si quelqu'un de vos généraux vous con-
« seille cette entreprise par ambition ou par in-
« térêt, pour faire parade de ses magnifiques
« équipages, ou pour trouver de quoi fournir à
« ses dépenses, ne soyez pas assez imprudens pour
« sacrifier les intérêts de la république aux siens,
« ou pour souffrir qu'il la ruine en se ruinant
« lui-même. Cette entreprise est trop grande pour
« la remettre à la conduite d'un jeune homme.
« Souvenez-vous que c'est la prudence qui fait
« réussir les affaires, et non la passion. Enfin il
« conclut en declarant que son avis étoit de re-
« mettre de nouveau l'affaire en délibération,
« pour prévenir les suites funestes d'un conseil
« précipité. »

Il étoit bien clair qu'il en vouloit à Alcibiade, et que c'étoit son luxe énorme qu'il avoit attaqué. En effet, il le poussoit à un excès incroyable, et

faisoit des dépenses infinies, tant en chevaux qu'en meubles et en équipages, sans parler de la délicatesse et de la somptuosité de sa table. Il disputa le prix aux jeux olympiques avec sept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avoit jamais fait avant lui; et il y fut couronné plus d'une fois. Il avoit besoin de ressources extraordinaires pour soutenir un tel luxe; et comme l'avarice en est souvent une pour l'ambition, ce n'étoit point sans fondement qu'on le soupçonnoit de chercher autant dans la conquête de la Sicile, et dans celle de Carthage qu'il prétendoit lui faire succéder, à enrichir sa famille, qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laissa pas le discours de Nicias sans réplique.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que le « mérite a excité la jalousie, et que la gloire a « fait des envieux. On me fait un crime, j'ose le « dire, de ce qui fait honneur à ma patrie, et « de ce qui devroit m'attirer des louanges. L'éclat « dans lequel je vis, les dépenses que je fais, « surtout dans les assemblées publiques, outre « qu'elles sont justes et légitimes, relèvent la « gloire d'Athènes dans l'esprit des étrangers, « et font voir qu'elle n'est point épuisée d'argent, « comme nos ennemis se l'imaginent; mais ce « n'est point de quoi il s'agit maintenant. Qu'on « juge de moi par mes actions, et non par d'in- « jurieux préjugés. Est-ce un petit service que « celui que j'ai rendu à la république en faisant « entrer dans son alliance en un seul jour les « Eléens, les Mantinéens, les Argiens, c'est-à-

« dire les principales forces du Péloponnèse?
« Servez-vous donc de la jeunesse et de la folie
« d'Alcibiade, puisque ses ennemis la nomment
« ainsi, aussi-bien que de la sagesse et de l'ex-
« périence de Nicias, pour l'agrandissement de
« votre empire, sans vous repentir, sur de vaines
« craintes, d'une entreprise publiquement réso-
« lue, qui peut vous être d'une gloire et d'une
« utilité infinies Les villes de Sicile, lasses du
« gouvernement injuste et cruel de leurs princes,
« et encore plus de l'autorité tyrannique que
« Syracuse exerce sur elle, n'attendent qu'un
« moment favorable pour éclater, et sont prêtes
« d'ouvrir leurs portes à quiconque s'offrira pour
« rompre le joug sous lequel elles gémissent de-
« puis long-temps. Quand les Egestains, comme
« vos alliés, n'auroient pas droit à votre protec-
« tion, la gloire d'Athènes devroit vous engager
« à les soutenir. C'est en secourant les opprimés
« que les états s'agrandissent, et non en demeu-
« rant oisifs. Dans la conjoncture où vous vous
« trouvez, harceler les uns, arrêter les autres,
« donner de l'occupation à tous, et porter au loin
« vos armes, c'est l'unique moyen d'abattre le
« courage de vos ennemis, et de montrer que
« vous ne les craignez point. Athènes n'est point
« née pour le repos, et ce n'est point par cette
« voie que nos ancêtres l'ont portée au point de
« grandeur où nous la voyons. Au reste, que
« hasardez-vous dans l'entreprise dont il s'agit?
« Si elle réussit, elle vous rendra maîtres de

« toute la Grèce ; et si le succès ne répond pas « à vos désirs, votre flotte vous laissera la liberté « de vous retirer quand il vous plaira. Il est vrai « que les Lacédémoniens peuvent entrer dans « notre pays ; mais, outre que nous ne saurions « l'empêcher, quand nous n'irions pas en Sicile, « nous demeurons toujours, malgré eux, maîtres « de la mer ; et c'est ce qui ôte à nos ennemis « toute espérance de pouvoir jamais nous vaincre. « Que les raisons de Nicias ne vous touchent « donc point : elles ne tendent qu'à semer de la « division entre les jeunes gens et les vieillards, « qui ne peuvent rien les uns sans les autres ; puis- « que c'est de la prudence et du courage, du con- « seil et de l'exécution, que dépend le succès de « toutes les entreprises. Celle-ci ne peut tourner « qu'à votre gloire et à votre avantage. »

Les Athéniens, qui se trouvoient agréablement flattés par le discours d'Alcibiade, persistèrent dans leur premier avis. Nicias (Plut. in Præc. de ger. rep. p. 802), de son côté, n'en changea pas non plus, mais il n'osa point insister davantage. Son caractère étoit naturellement doux et timide. Il n'avoit point, comme Périclès, cette éloquence vive et véhémente qui abat, qui renverse, qui entraîne tout. Aussi celui-ci, en plusieurs occasions et à différentes reprises, étoit toujours venu à bout d'arrêter la fougue du peuple, qui avoit dès lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, et ne relâcha jamais les rênes de cette autorité et de cette espèce d'empire qu'il

avoit su prendre sur les esprits ; au lieu que (1) Nicias, parce qu'il agissoit mollement, et parloit de même, loin d'attirer à lui le peuple, se laissa entraîner lui-même, par force à la vérité et malgré lui ; mais enfin il se rendit, et accepta le commandement dans une guerre dont il prévoyoit toutes les suites funestes.

C'est Plutarque qui fait cette réflexion dans le beau traité où, parlant des qualités que doit avoir un homme d'état, et qui est appelé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole et de la fermeté d'âme lui sont nécessaires.

Nicias, n'osant donc plus combattre de front Alcibiade, essaya de le faire par une voie indirecte, en y opposant beaucoup de difficultés, tirées surtout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta que, puisqu'on étoit déterminé à la guerre, il falloit la faire d'une manière qui répondît à la haute réputation d'Athènes : qu'une armée de mer ne suffisoit pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains et de leurs alliés, qu'il en falloit une de terre, composée d'une bonne infanterie et d'une bonne cavalerie, si l'on vouloit agir d'une manière digne d'un si grand dessein : qu'outre la flotte qui devoit les rendre maîtres de la mer, il falloit avoir un grand nombre de vaisseaux pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvoit subsister autrement

(1) Καθάπερ ἀμβλεῖ χαλινῷ τῶ λόγω πειρώμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατέσχεν.

dans un pays ennemi : qu'il étoit nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent, sans s'attendre à celui des Egestains, qui peut-être n'étoit prêt qu'en paroles et pourroit bien leur manquer : qu'il falloit faire réflexion sur la différence qui se trouveroit entre eux et leurs ennemis pour les commodités et les besoins de l'armée, les Syracusains étant dans leur pays, au milieu d'alliés puissans, disposés par leur inclination, et engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres; au lieu que les Athéniens feroient la guerre dans un pays éloigné et ennemi, d'où en hiver ils ne pourroient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur seroit contraire, et où ils ne pourroient rien avoir qu'à la pointe de l'épée : qu'il seroit honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entreprise, et de s'exposer au mépris et à la risée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandoit un projet si important : que, pour lui, il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit nécessaire, parce que de là dépendoit le salut de toute l'armée, et qu'il ne vouloit point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

Il avoit prétendu par ce discours ralentir l'ardeur du peuple : il ne fit que l'augmenter. On décerna sur-le-champ (Diod. lib. 13, p. 134) plein pouvoir aux généraux de lever autant de troupes et d'équiper autant de galères qu'ils le jugeroient à propos; et l'on travailla aussitôt à l'exécution, tant

à Athènes qu'ailleurs, avec une activité et un empressement qui ne se peut exprimer.

§. VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flotte.*

An. M. 3589. Av. J. C. 415. = Quand tout fut prêt pour le départ (Thucyd. lib. 6, p. 428. — Plut. in Alcib. p. 200-201), et qu'on appareilloit déjà pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes et de mauvais augure, qui jetèrent du trouble et de l'inquiétude dans les esprits. Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis *, pendant lesquelles toute la ville étoit en deuil, pleine d'images de morts et de convois funèbres, et retentissoit des cris et des gémissemens des femmes qui les suivoient en se lamentant : ce qui fit craindre que cet armement si brillant et si magnifique ne perdît bientôt tout cet éclat, et ne ** se flétrît comme une fleur.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure, qu'on voyoit de forme carrée à l'entrée des maisons

* Cette superstition avoit pénétré jusqu'au peuple de Dieu : « Et ecce ibi mulieres fœdebant, plangentes Adonidem » (Ezech. 8, 14.)

** L'historien fait allusion aux plantes et aux fleurs qu'on portoit dans cette cérémonie, et qu'on appeloit *les jardins d'Adonis*.

et des temples, se trouvèrent mutilées en une nuit, et particulièrement au visage, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenses à quiconque le dénonceroit. On ne put s'empêcher de prendre un événement si extraordinaire, non-seulement pour un sinistre présage, mais encore pour un complot de factieux qui avoient de mauvais desseins. Des jeunes gens furent accusés d'avoir déjà fait quelque chose de semblable dans une partie de débauche, et d'avoir contrefait en particulier les mystères de Cérès et de Proserpine, ayant à leur tête Alcibiade, qui représentoit le grand-prêtre. Il est d'une grande importance pour tous ceux qui sont en place et en autorité (Plut. in præc. de rep. p. 800), de s'observer en tout, et de ne donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent se souvenir, dit Plutarque, que tous les yeux sont ouverts sur leur conduite, et toujours très-clairvoyans en ce point: qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénètre jusque dans l'intérieur et dans les réduits les plus reculés de leur maison, pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissemens, et ce qui s'y passe de plus secret et de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçans du peuple qui tenoit Thémistocle et Périclès dans une circonspection continuelle, et qui les obligeoit à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordoient.

Pour Alcibiade, il ne savoit ce que c'étoit que de se contraindre. Aussi, comme on le connois-

soit, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvoit bien avoir eu quelque part à ce qui venoit d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion, donnoient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, et son dénonciateur ne craignit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'être ébranlée par ce coup; mais voyant que les soldats et les matelots déclaroient qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée et à cette expédition d'outre-mer que pour l'amour d'Alcibiade, et que, si on lui faisoit le moindre tort, ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage, et se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flotte pressoit, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît son procès, s'il étoit coupable, sans attendre qu'il fût absent pour le perdre, et représenter qu'il y avoit une dureté et une injustice criante à l'obliger de partir pour une guerre si importante sans éclaircir des accusations et des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes et dans des craintes continuelles : il ne put rien obtenir du peuple, et le départ fut ordonné.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile (Thucyd. p. 430-432. — Diod. lib. 13, p. 135), après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés et des vaisseaux qui portoient les vivres et les équipages. Tout ce qu'il y avoit de citoyens ou d'étrangers à Athènes, se rendit dès le point du jour au port du Pyrée. Les premiers conduisoient leurs enfans, leurs parens,

leurs amis, leurs camarades, avec une joie mêlée de quelque tristesse, voyant partir pour une expédition éloignée et pleine de périls ce qu'ils avoient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils les reverroient; mais cependant, pleins d'espérance que cette expédition auroit un succès heureux. Les étrangers étoient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité; car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avoit approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoya contre Epidaure et contre Potidée, étoit bien aussi grandes pour le nombre des soldats et des navires; mais elles n'étoient pas si magnifiques, ni le voyage si grand, ni l'entreprise si importante. On voyoit ici deux armées, l'une de terre et l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers et du public, de tout ce qui leur étoit nécessaire, à cause de la longueur du chemin et de la durée de la guerre. Il y avoit cent galères que la ville fournissoit vides, savoir soixante légères, et quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevoit par jour une dragme de paye, c'est-à-dire dix sols, sans ce que les capitaines de navires donnoient en particulier aux rameurs du premier rang *. Ajoutez à cela la pompe et la magnificence de l'appareil, où ils avoient essayé à l'envi de se surpasser les uns les autres, et le soin que chacun avoit pris de rendre

* On les appeloit θρανῖται. Ils avoient des rames plus longues, et par conséquent plus de peine à ramer que les autres.

son vaisseau le plus léger aussi-bien que le plus leste. Je ne parle point du choix des soldats qui étoient l'élite d'Athènes, ni de leur émulation pour ce qui concernoit la beauté des armes et de l'équipage, non plus que de celle des officiers qui avoient fait une dépense considérable pour se distinguer des autres, et se faire valoir dans l'esprit des étrangers : de sorte que ce spectacle ressembloit plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre et à un appareil militaire. Mais la hardiesse et la grandeur du dessein en surpassoient encore les frais et la pompe.

Quand les vaisseaux furent chargés, et les troupes embarquées, la trompette ayant sonné, on fit des vœux solennels pour le départ ; on emplit partout des coupes d'or et d'argent, on fit les effusions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, et qui levoit les mains vers le ciel pour souhaiter à leurs concitoyens un voyage heureux et un succès favorable. Après l'hymne chantée, et les cérémonies achevées, les vaisseaux défilèrent l'un après l'autre du port, puis essayèrent à l'envi de se devancer, jusqu'à ce que toute la flotte se réunît à Egine. De-là, on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'assembloit avec le reste des navires.

§. IX. *Alarme de Syracuse. La flotte athénienne arrive en Sicile.*

Cette nouvelle ayant été portée de tous côtés à Syracuse (Thucyd. lib. 6, pag. 432-445. — Diod.

lib. 23, pag. 135-136), on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paroissoit hors de toute vraisemblance; mais comme elle se confirmoit de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, et l'on dépêcha par toute l'île pour demander du secours aux uns, et en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux et dans les forts qui étoient à la campagne; on fit la revue, tant des chevaux que des soldats; on examina ce qu'il y avoit d'armes dans les magasins, et l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flotte, partagée en trois escadres, chacune sous son général, mit à la voile. Elle étoit composée de cent trente-six vaisseaux, dont cent étoient d'Athènes, et le reste des alliés. Il y avoit sur ces vaisseaux cinq mille soldats pesamment armés, dont deux mille deux cents étoient citoyens d'Athènes, savoir quinze cents du nombre de ceux qui avoient des biens en fonds, et sept cents (1) qui n'en avoient point, mais qui étoient également citoyens : les alliés composoient le reste. Pour l'infanterie légère, il y avoit quatre-vingts archers de Crète, avec quatre cents autres; sept cents frondeurs de Rhode, et six vingts bannis de Mégare. Il n'y avoit qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'étoit embarquée sur un vaisseau propre à porter des chevaux. La flotte et les troupes furent beaucoup augmentées dans la suite. Trente vaisseaux menoient les vivres

* On les appeloit θῆτες.

et ceux qui avoient le soin de les apprêter, avec des maçons et des charpentiers, et leurs outils; le tout suivi de cent barques pour le service, sans compter les vaisseaux marchands, qui étoient en grand nombre. Tout cela partit ensemble de Corcyre. Ayant été assez mal reçus par ceux de Tarente et de Locres, ils cinglèrent vers Rhége, où ils s'arrêtèrent quelque temps. Les Athéniens pressoient ceux de Rhége de secourir les Léontins, originaires comme eux de Calcide; mais ils répondirent qu'ils demeureroient neutres, et n'agiroient que de concert avec le reste de l'Italie. Là, on délibéra sur la manière dont il falloit conduire cette guerre, et l'on y attendit les vaisseaux qu'on avoit envoyés à la découverte pour savoir où l'on pourroit aborder, et si l'argent des Egestains étoit prêt. Etant de retour, ils rapportèrent qu'il n'y avoit que trente talens dans l'épargne. Nicias l'avoit bien prévu; mais il avoit trouvé les oreilles fermées à tous les salutaires conseils.

Il ne manqua pas (Plut. in Nic. p. 532), sur cette nouvelle, de faire valoir ses anciens raisonnemens, de montrer le tort qu'on avoit eu de s'embarquer dans cette guerre, et d'exagérer les suites funestes qu'on en devoit attendre : en quoi il se conduisoit en homme peu sage et peu sensé. Il avoit eu grande raison de s'y opposer d'abord, et de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet; mais la chose ayant été résolue, et lui-même ayant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenoit point de tourner toujours la tête en arrière, en répétant sans cesse

que cette guerre avoit été entreprise contre toutes les règles de la prudence, et de refroidir par-là les deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, et d'émousser cette pointe de confiance et d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il falloit marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, et jeter partout l'épouvante par une attaque subite et inopinée.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre fut qu'on devoit tirer vers Sélinonte, qui étoit le premier sujet du voyage; et, si les Egestains s'acquittoient de leur promesse, et payoient une montre à l'armée, passer outre; sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galères qu'ils avoient demandées, et demeurer-là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disoit qu'ensuite on retourneroit à Athènes, après avoir fait montre de leurs forces, et de l'assistance qu'on donnoit à ses alliés, si ce n'étoit qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua qu'il seroit honteux, après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, et qu'il falloit essayer auparavant de gagner l'alliance des Grecs et des barbares pour les détacher de Syracuse et en tirer des troupes et des vivres; et surtout députer à Messine, qui étoit comme la clef de la Sicile, et dont le port étoit capable de contenir toute la flotte. Il disoit, qu'après avoir reconnu les amis et les ennemis,

t s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaqueroit Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne vouloit s'accommoder avec Egeste, et l'autre souffrir le établissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisième avis, qui n'étoit peut-être pas le moins sage; c'étoit d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle étoit, ni de se préparer à la défense. Il disoit que le premier abord d'une armée étoit toujours le plus terrible, et qu'en laissant à l'ennemi le temps de se reconnoître, on lui donnoit aussi celui de se rassurer, au lieu qu'en attaquant brusquement et pendant qu'il étoit encore déconcerté, on étoit presque sûr de la victoire : que s'étant rendu maître du plat pays, ils ne manqueroient de rien, et contraindroient les Siciliens à prendre parti : qu'enfin ils s'établiroient à Mégare, qui étoit déserte et voisine de Syracuse, et y mettroient leur flotte en sûreté. Mais son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise.

§. X. *Alcibiade est rappelé. Il se sauve, et est condamné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son génie.*

Ce fut là le premier et le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition (Thucyd. l. 6, p. 446-450. — Plut. in Alcib. p. 202), ayant été d'abord rappelé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui; car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se

soucioient peu du bien et du salut de la patrie, et qui, sous prétexte de zèle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeoient qu'à satisfaire leur haine et leur vengeance; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avoient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça furent mis en prison, sans qu'on daignât seulement les entendre, et sur la déposition des citoyens les plus décriés pour leurs mœurs, comme si, dit Thucydide, il y eût eû moins de mal à punir les innocens qu'à laisser échapper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ses propres paroles, ayant assuré qu'il avoit reconnu un des accusés au clair de la lune, lorsqu'il n'y en avoit point. Cette fausseté ne ralentit point la fureur du peuple. Le souvenir de la tyrannie des Pisistratides lui en faisoit appréhender une pareille, et prévenu de cette crainte, il n'écoutoit rien.

Il envoya donc enfin le vaisseau * de Salamine, avec ordre au commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner seulement qu'il se vînt présenter à Athènes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit sur-le-champ, et partit sur sa galère; mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, et qu'il eut mit pied à terre, il disparut, et éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchèrent. Comme on lui demandoit s'il ne se fioit point à sa patrie

* C'étoit un vaisseau sacré destiné pour emmener les coupables.

sur le jugement qu'elle devoit rendre à son sujet : « Je ne me fierois pas à ma mère même, dit-il, « dans la crainte que par mégarde elle ne prît une « fève noire * pour une blanche. » La galère de Salamine revint seule, le commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échapper sa proie. Alcibiade fut condamné à mort par contumace. Tous ces biens furent confisqués, et il fut enjoint à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Parmi ces dernières il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut seule le courage de s'opposer à ce décret, disant (1) qu'*elle étoit prêtresse pour bénir, et non pas pour maudire.* Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condamné à mort : *Je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je suis en vie.*

Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'arriva à Athènes l'affaire de Diagore le Mélien (Joseph. contr. App.). Il étoit venu s'établir dans cette ville, et il se mit à y enseigner l'athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine (Diod. l. 13, p. 137). Il se sauva par la fuite, et évita le supplice; mais il ne put éviter la flétrissure de la sentence qui le condamnoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils allèrent jusqu'à mettre sa tête à

* Les juges se servoient de fèves pour donner leur suffrage, et la noire marquoit qu'ils condamnoient.

(1) Φάσκουσα ἐυχῶν οὐ καθαρῶν ἱέρειαν γεγονέναι.

prix, et à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Environ vingt ans auparavant (Diog. Laert. in Protag. — Joseph. contr. App.), on avoit déjà fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matière de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : « Si les dieux existent ou n'existent pas, « c'est une question où je ne sais si je dois prendre « dre l'affirmative ou la négative. Pour éclaircir « une question si épineuse, notre entendement « est trop aveugle, et la vie humaine trop courte » (Cic. liv. 1, de nat. Deor. n. 62). Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le crieur public que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au magistrat. On les fit brûler, comme infâmes, et l'auteur fut banni de l'état à perpétuité.

Diagore et Protagore avoient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des atomes. J'en parlerai ailleurs.

Depuis le départ d'Alcibiade (Thucyd. p. 452-463. — Plut. in Nic. p. 533), toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias, car Lamachus, son collègue, quoique homme de courage et d'expérience, étoit sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avoient pas toujours pensé de la sorte, et nous avons vu qu'Aristide, tout pauvre qu'il étoit, n'en fut ni moins estimé, ni moins respecté : mais, dans cette dernière expédition, un

goût de luxe et de magnificence avoit saisi tous les esprits, et l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractère de timidité et de lenteur, et il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà et là le long des côtes, tantôt en perdant le temps à consulter et à délibérer, ce qui dissipa bientôt, d'un côté l'ardeur et la confiance que ses troupes avoient d'abord témoignées, et de l'autre la crainte et la frayeur dont les ennemis avoient été saisis à la première vue d'un armement si formidable. Il mit le siége devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite ville, et l'ayant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane, sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres prisonniers et menée dans le Péloponnèse.

Cependant Alcibiade (Plut. in Alcib. p. 203), étant parti de Thurium, arriva à Argos; et comme il renonçoit entièrement à l'espérance d'être rappelé dans sa patrie, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection et sauvegarde. Il leur donnoit sa foi et sa parole que, s'ils vouloient le regarder comme leur ami, il leur rendroit plus de services qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il

fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime et l'affection de tous les habitans. Il les charma tous et les enchanta, en se conformant en tout à leur manière de vivre. Ceux qui voyoient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gâteau fort pesant et fort grossier, dont l'usage étoit très-commun parmi eux, et qu'il s'accommodoit à merveille de leur sauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté des fines étoffes de Milet, en un mot, qu'il eût vécu jusque-là dans les délices et dans la bonne chère. Cette souplesse étoit le caractère dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de couleurs et de formes pour se concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il saisissoit d'abord toutes leurs manières; il entroit dans tous leurs goûts, comme s'ils lui eussent été naturels; et quoique dans le fonds il y sentît en lui-même une très-grande répugnance, il savoit la couvrir par un air aisé, simple, et qui paroissoit sans contrainte. Avec les uns il avoit toutes les grâces et tout l'enjouement de la jeunesse la plus gaie, avec d'autres tout le sérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit laborieux, frugal et austère: en Ionie, il n'aimoit que la joie, la paresse et la volupté; en Thrace, il étoit toujours à cheval, ou passoit les journées à boire; et lorsqu'il étoit avec le satrape Tissapherne, il surpassoit en luxe et en dépense toute la magnificence des Perses.

Il ne se contenta pas de l'estime des Lacédémoniens. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de Timée, femme du roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appeloit en public Léotychide, mais que sa mère, en particulier, parmi ses femmes et ses amies, ne rougissoit point d'appeler Alcibiade, tant sa passion pour cet Athénien étoit violente. Agis n'ignora pas ce commerce, et il refusa de reconnoître Léotychide pour son fils : ce qui fut cause que, dans la suite, ce fils fut exclus du trône.

§. XI. *Description de Syracuse.*

Comme le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, et dont j'ai cru, par cette raison, devoir marquer toutes les circonstances particulières, pour donner une idée de la manière dont les anciens faisoient les siéges, il m'a paru nécessaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du lecteur une description et un plan de la ville de Syracuse, où il trouvera aussi les différens travaux dont il est parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens que de celle des assiégés.

Syracuse étoit située sur la côte orientale de Sicile (Cic. Verr. 6, n. 117-119). Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude et la richesse de ses citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles et des plus puissantes villes Grecques. On dit que l'air y étoit si pur et si net, qu'il n'y

avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût (1).

An M. 3295. Av. J. C. 709. = Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe et Mégare sur la même côte. (Strab., l. 6, p. 269.)

Lorsque les Athéniens en formèrent le siége, elle étoit composée de trois parties, qui sont l'île, l'Acradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la suite, savoir, Néapolis et Epipole.

L'île, située au midi, étoit appelée *Nasos*, qui est le mot grec qui signifie *île*, mais prononcé selon le dialecte dorique, et *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'est dans cette île qu'on bâtit dans la suite le palais des rois et la citadelle (Cic. Verr. 7, n. 97). Cette partie de la ville étoit très-importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la possédoient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'est pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuse, ne permirent plus à aucun Syracusain de demeurer dans l'île.

Il y avoit dans cette île une fontaine fort célèbre (Strab. lib. 6, p. 270. — Senec. nat. Quæst, lib. 3, c. 26), qu'on nommoit *Aréthuse*. Les anciens, ou plutôt les poëtes, fondés sur des rai-

(1) Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura esse loci cœlique dicitur, ut nullus unquàm dies tam magnâ turbulentâque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderctur. (Cic, Verr, 7, n. 26.)

sons qui sont sans aucune vraisemblance, ont supposé que l'Alphée, fleuve de l'Elide, dans le Péloponnèse, conduisoit ses eaux à travers ou sous les flots de la mer, sans jamais s'y mêler, jusqu'à la fontaine d'Aréthuse. C'est ce qui a donné lieu à ces vers de Virgile (éclog. 10) :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem...
Sic tibi, cùm fluctus subterlabère Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.

Achradine, située entièrement sur le bord de la mer, et tournée vers l'orient, étoit, de tous les quartiers de la ville, le plus spacieux, le plus beau et le plus fortifié.

Tyque, ainsi appelée du temple de la fortune (Τύχη), qui ornoit cette partie, s'étendoit le long de l'Achradine au couchant, depuis le septentrion vers le midi. Elle étoit fort habitée. Elle avoit une porte célèbre, nommée *Hexapyle*, qui conduisoit dans la campagne, et elle étoit située au septentrion de la ville.

Epipole étoit une hauteur, hors de la ville, et qui la commandoit. Elle étoit située entre Hexapyle et la pointe d'Euryèle, vers le septentrion et le couchant. Elle étoit, en plusieurs endroits, fort escarpée, et, par cette raison, d'un accès fort difficile. Lors du siége dont nous parlons, elle n'étoit point fermée de murailles : les Syracusains la gardoient avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis *Euryèle* étoit l'entrée et le passage qui conduisoit à Epipole. Sur la même hauteur d'Epipole étoit un fort nommé *Labdale*.

Ce ne fut que long-temps après, sous Denys le

Tyran, qu'Epipole fut environnée de murs et enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquième partie, mais qui étoit peu habitée On y en avoit déjà ajouté une quatrième, appelée Néapolis, c'est-à-dire *Ville-neuve*, qui couvroit Tyque.

La rivière *Anape* couloit à une petite demi-lieue de la ville (Plut. in Dionys. vit. p. 970). L'espace qui les séparoit étoit une belle et grande prairie, terminée par deux marais, l'un appelé *Syraco*, qui avoit donné son nom à la ville, et l'autre *Lysimélie*. Cette rivière alloit se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure, vers le midi, étoit une espèce de château, appelé *Olympie*, à cause du temple de Jupiter Olympien, qui y étoit, et où il y avoit de grandes richesses. Il étoit à cinq cents pas de la ville.

Syracuse avoit deux ports tout près l'un de l'autre, et qui n'étoient séparés que par l'île : le grand, et le petit, appelé autrement *Laccus*. Selon la description qu'en fait l'orateur romain (1), ils étoient l'un et l'autre environnés des édifices de la ville.

Le grand avoit de circuit un peu plus de * cinq mille pas ou de deux lieues. Il avoit un golfe appelé *Dascon*. L'entrée de ce port n'avoit que cinq cents pas de large. Elle étoit formée d'un côté par

(1) Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. (Cic. Verr. 6, n. 117.)

* Strabon lui donne de circuit 80 stades, qui feroient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue : preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon. (Cluvier pag. 167.)

la pointe de l'île Ortygie, et de l'autre par la petite île et par le cap de *Plemmyrie*, qui étoit commandé par un château du même nom.

Au-dessus de l'Achradine étoit un troisième port, nommé *le port de Trogile.*

§. XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité.*

Sur la fin de l'été, Nicias eut nouvelle que les Syracusains (Thucyd. l. 6, p. 453-461. — Plut. in Nic. p. 533-534. — Diod. lib. 13, pag. 137-138), ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers. Déjà leur cavalerie s'avançoit avec insolence jusque dans son camp, et lui demandoit avec de grandes risées s'il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquans reproches le réveillèrent un peu. Il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise étoit hardie et périlleuse. Il ne pouvoit, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendroit de pied ferme, et qui ne manqueroit pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avoit pas plus de sûreté à faire avancer ses troupes par terre, parce que, n'ayant point de cavalerie, celle des Syracusains, qui étoit nombreuse, au premier bruit de leur marche, leur tomberoit sur les bras et les accableroit.

Pour se tirer d'embarras et se mettre en état de s'emparer sans obstacle d'un poste avantageux

qui lui avoit été désigné par un banni de Syracuse, Nicias usa de stratagème. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que, moyennant un complot qui devoit éclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de son camp, et se rendre maîtres de toutes les armes et de tout le bagage. Les Syracusains, sur cette assurance, marchèrent vers Catane, et se vinrent camper sur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquèrent avec toutes leurs munitions et toutes leurs troupes, et tirèrent sur le soir vers Syracuse. Ils arrivèrent au point du jour dans le grand port, et prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avoit enseigné, et s'y retranchèrent. Les ennemis, se voyant honteusement trompés, s'en retournèrent tout court à Syracuse; et, pleins de dépit, ils se mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias sortit de ses retranchemens, et l'on en vint aux mains. La victoire fut long-temps en balance : mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre étant survenue, les Syracusains, qui étoient sans expérience, et dont la plupart faisoient alors le premier essai de leurs armes, furent étonnés et intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquoient, comme d'un effet de la saison, et ne considéroient autre chose que l'ennemi, qui étoit bien plus à craindre que l'orage. Après une longue et vigoureuse résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put pas les poursuivre fort loin, à cause que leur cavalerie, qui étoit entière, et n'avoit point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrèrent en bon ordre dans la ville, après avoir

jeté des troupes dans le temple d'Olympie pour en empêcher le pillage.

Ce temple étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or et d'argent, que la religion des rois et des peuples y avoit consacrées. Nicias, ayant différé d'y envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, et donna le temps aux Syracusains d'y faire passer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à dessein, et par respect pour les dieux, parce que les soldats venant à piller ce temple, le public n'en auroit tiré aucun profit, et le sacrilége seroit retombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvoient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirèrent sur leur flotte à Naxe et à Catane, pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printemps pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres, et surtout de cavalerie, qui leur manquoit absolument. Ils comptoient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéroient que la nouvelle de leur victoire feroit bientôt passer dans leur parti; et ils envoyèrent en même temps à Athènes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchèrent aussi l'alliance de Carthage, et députèrent vers quelques villes d'Italie, situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avoient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs chefs qui se distinguoit le plus par sa valeur, son bon sens et son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits, qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite; que l'ennemi, quoique brave, devoit plutôt sa victoire à son bonheur qu'à son mérite; que la multitude des chefs, qui est toujours suivie de peu d'ordre et d'obéissance, leur avoit nui (ils étoient au nombre de quinze); qu'il falloit choisir des généraux expérimentés pour contenir le reste dans la discipline et bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis ayant été suivi, il fut élu général avec deux autres: après quoi l'on dépêcha à Corinthe et à Lacédémone, tant pour renouveler l'alliance que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvoit, de rappeler leurs troupes de Sicile, ou de les empêcher au moins d'y envoyer du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse. Ils enfermèrent dans la ville, par un mur, tout le terrain qui regarde Epipole, depuis l'extrémité septentrionale de Tyque, en descendant du côté de l'occident vers la partie appelée depuis Néapolis, afin d'éloigner davantage l'ennemi, et de lui rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avoit apparemment été négligé, parce qu'il paroissoit se défendre soi-même par sa situation inégale et escarpée. Ils mirent aussi garnison dans Mégare et dans Olympie, et plantèrent des pieux sur le bord de la mer, partout où la descente

paroissoit facile. Ensuite, ayant su que les Athéniens étoient à Naxe, ils allèrent brûler le camp de Catane, et se retirèrent après avoir fait le dégât aux environs.

Les ambassadeurs de Syracuse, étant arrivés chez les Corinthiens (Thucyd. lib. 6, p. 471-482.—Plut. in Alcib. p. 203; in Nic. p. 534-535.—Diod. lib. 13, p. 138), leur demandèrent du secours, comme à leurs fondateurs, qui leur fut aussitôt accordé, avec une ambassade vers les Lacédémoniens, pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuya leur demande de tout son crédit et de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athènes ajoutoit une nouvelle force. Il conseilla et persuada aux Lacédémoniens d'envoyer Gylippe pour général en Sicile, et d'attaquer de leur côté les Athéniens, pour faire une puissante diversion. En troisième lieu, il les porta à fortifier Décélie, dans l'Attique, ce qui acheva de perdre et de ruiner la ville d'Athènes, qui ne put jamais s'en relever; car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asile de tous les mécontens et de tous les partisans de Sparte.

An. M. 3590. Av. J. C. 414. = Nicias avoit reçu quelque secours d'Athènes. Il consistoit en deux cent cinquante cavaliers, à qui l'on avoit supposé que la Sicile fourniroit des chevaux : ils

en avoient simplement apporté l'équipage; et en trente archers à cheval, avec trois cents talens, c'est-à-dire trois cent mille écus. Il commença donc à se mettre en mouvement. On l'accusoit de manquer souvent l'occasion d'agir en perdant le temps à force de raisonner, de différer et de se précautionner; mais quand il entroit en action, il étoit aussi vif et aussi ardent à exécuter qu'il avoit été timide et lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuse ayant appris qu'il étoit arrivé de la cavalerie aux Athéniens, et qu'ils viendroient bientôt assiéger leur ville, et sachant qu'ils n'en pouvoient approcher, ni faire de contrevallation, s'ils ne se rendoient maîtres de la hauteur d'Epipole, qui commandoit Syracuse, ils résolurent d'en garder l'avenue, qui étoit le seul passage par où l'on pût y arriver, tout le reste étant escarpé et inaccessible. Etant donc descendus dans la prairie qui borde la rivière d'Anape, et y ayant fait la revue de leurs troupes, ils choisirent sept cents hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile, pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donneroit. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promptitude et secret. Il partit de Catane avec toute sa flotte, sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Étant arrivé au port de Trogile, près de Léonte, qui n'est éloigné d'Épipole que d'un bon quart de lieue (six ou sept stades), il fit mettre à terre

ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flotte à Thapse, petite peninsule près de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une estacade.

Les troupes de terre coururent se saisir d'Epipole, en montant par Euryèle, avant que les ennemis qui étoient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cents hommes de Diomile accoururent en désordre, et furent aisément battus : il en demeura trois cents sur la place avec leur chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale sur le sommet d'Epipole, pour y renfermer et y mettre en sûreté leur bagage et ce qu'ils avoient de plus précieux, lorsqu'il faudroit en venir aux mains, ou travailler à la contrevallation.

Peu de temps après, les habitans d'Egeste envoyèrent aux Athéniens trois cents cavaliers, et quelques alliés de Sicile y en ajoutèrent cent autres : ce qui, avec les deux cent cinquante qu'Athènes avoit envoyés auparavant, et qui s'étoient fournis de chevaux dans le pays, faisoit six cent cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias pour prendre Syracuse, étoit d'environner toute la ville du côté de la terre, d'une bonne contrevallation, qui couperoit aux assiégés toute communication avec les troupes de dehors, espérant sans doute être ensuite en état d'empêcher, par le moyen de sa flotte, qu'on ne pût y faire entrer par mer ni secours, ni vivres.

Ayant laissé une garnison à Labdale, il descendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité

septentrionale de Tyque, et s'y étant arrêté, il employa toute l'armée à construire un mur de contrevallation pour enfermer la ville du côté du nord, depuis Tyque jusqu'à Trogile, situé sur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraya les Syracusains. Ils crurent devoir s'y opposer, et firent quelques sorties et quelques attaques, qui leur réussirent toujours mal : leur cavalerie même fut mise en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevallation du côté du nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portoit des pierres et des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les assiégés, sur l'avis d'Hermocrate, jugèrent à propos de ne plus hasarder de combat contre les Athéniens, et ne songèrent qu'à empêcher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en construisant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devoient conduire le leur. Ils jugeoient que, si on ne troubloit point leur travail, et qu'on leur laissât achever leur mur, les Athéniens ne pourroient pas passer outre ; ou que, s'ils venoient pour les empêcher, il suffiroit aux Syracusains de leur opposer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus accessibles par de bonnes palissades ; et que les Athéniens, au contraire, seroient obligés de faire venir toutes leurs forces, et d'abandonner absolument le travail.

Ils sortirent donc, et travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencèrent à construire un mur,

et, pour en faciliter le travail, ils le couvrirent par une bonne palissade, et le flanquèrent de tours de bois d'espace en espace, afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissèrent travailler tranquillement sans les troubler, parce que, s'ils n'avoient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes, ils auroient été trop foibles; et que, pour les mener toutes, il auroit fallu interrompre leurs travaux, ce qu'ils ne vouloient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissèrent un corps de troupes pour défendre la palissade et garder le mur, après quoi ils rentrèrent dans la ville.

Cependant les Athéniens coupèrent les canaux qui conduisoient de l'eau dans la ville; et voyant que les soldats Syracusains qui avoient été laissés pour garder le mur s'acquittoient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, et les autres faisant très-mauvaise garde, ils détachèrent pour l'attaque de ce poste trois cents soldats choisis, et quelque infanterie légère, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empêcher le secours. Les trois cents soldats ayant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardoient jusqu'à la porte du mur de la ville qui couvroit le Téménite, où étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitans avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, et les emporta.

Après cet heureux succès, qui laissoit les Athéniens maîtres du côté du nord, ils entreprirent

dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, et qui devoit achever la clôture de la ville : c'étoit de conduire, du côté du couchant, un mur depuis les hauteurs d'Epipole, à travers la plaine et le marais, jusqu'au grand port. Pour l'empêcher, les assiégés, recommençant la même manœuvre qu'ils venoient de faire de l'autre côté, tirèrent de la ville au travers du marais un fossé revêtu de palissades, pour empêcher les Athéniens de pousser leur contrevallation jusqu'à la mer; mais ceux-ci, après avoir achevé la première partie du mur sur la hauteur d'Epipole, prirent la résolution de faire l'attaque du fossé revêtu. Pour cet effet ils donnent ordre à leur flotte de se rendre de Thapse au grand port de Syracuse : car jusque-là elle étoit toujours restée dans cette petite rade, et les assiégés avoient toujours la mer libre, ce qui obligeoit les assiégeans à faire venir leurs convois de Thapse par terre. Les Athéniens descendirent donc d'Epipole dans la plaine avant la pointe du jour, et jetant des ais et des portes à l'endroit où le marais étoit simplement boueux et plus ferme qu'ailleurs, ils emportèrent incontinent après la plus grande partie du fossé revêtu de palissades, et le reste ensuite, après avoir eu l'avantage du combat; car les ennemis lâchèrent le pied, et se retirèrent, ceux de la droite vers la ville, et les autres du coté de la rivière. Trois cents Athéniens d'élite, voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont : mais la cavalerie ennemie, qui y étoit en bataille pour la plus grande partie, les repoussa, et vint fondre ensuite

sur l'aile droite des Athéniens, et mit les premiers bataillons en désordre. Ce que Lamachus ayant aperçu de l'aile gauche où il commandoit, il y accourut avec les Argiens et quelques archers; mais, ayant franchi un fossé, il fut tué avec cinq ou six qui l'avoient suivi. Les ennemis transportèrent aussitôt leurs corps au-delà de la rivière, et voyant venir le reste de l'armée, se retirèrent.

Dans le même temps, leur aile droite, qui étoit retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, et se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Epipole, qui servoit de dépôt aux ennemis, et qu'on croyoit sans défense. Elles forcèrent un retranchement qui couvroit le fort: mais Nicias le sauva. Il étoit resté malade dans ce fort, et étoit actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même et par la présence de l'ennemi, il fait un effort, il se lève, et ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tous le bois qui étoit entre le retranchement et le fort pour les machines, et aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arrêta les Syracusains, sauva Nicias, le fort et toutes les richesses des Athéniens; car ceux-ci accoururent d'en bas au secours. Dans le même temps, on vit entrer la flotte dans le grand port, comme l'ordre en avoit été donné. Ce que les Syracusains ayant aperçu d'en haut, et craignant d'être pris par-derrière, et accablés par les troupes de débarquement, ils se

retirèrent, et rentrèrent dans la place avec toutes leurs forces, désespérant, après la perte qu'ils venoient de faire de leur fossé revêtu de palissades, de pouvoir empêcher que la contrevallation ne fût poussée jusqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étoient contentés de construire un simple mur dans les hauteurs d'Epipole, et au travers des endroits escarpés et de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencèrent à élever au pied des hauteurs un double mur qui devoit être prolongé jusqu'à la mer : savoir un mur de contrevallation contre les assiégés, et un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracusaines du dehors, et contre celles des alliés qui pouvoient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour, Nicias, qui étoit resté seul général, conçut de grandes espérances ; car plusieurs peuples de Sicile, qui jusque-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, et de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avoient pris le dessus, et qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordinaire. Déjà même les Syracusains, se trouvant bloqués par terre et par mer, et n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement. Gylippe, qui venoit de Lacédémone à leur secours, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, et croyant toute l'île perdue, continua sa route, non plus dans le dessein de

défendre la Sicile, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore temps, et si cela étoit possible; car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déjà maîtres de tout, et qu'ils avoient à leur tête un capitaine que sa prudence et son bonheur rendoient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre son naturel, plein de confiance en ses forces, et enflé par ses heureux succès; persuadé d'ailleurs par les nouvelles secrètes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, et par les gens qu'on lui envoyoit, qu'incessamment il alloit avoir la ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe,[1] et ne prit aucune précaution pour l'empêcher d'aborder, surtout depuis qu'il eut appris qu'il avoit fort peu de vaisseaux avec lui; et il le traitoit de corsaire et de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Un bon général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins et sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner. Que Nicias eût envoyé le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, et tout étoit fini.

§. XIII. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses collègues, donne un combat sur mer, et est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

An. M. 3591. Av. J.C. 413. = Les ouvrages

des Athéniens étoient presque entièrement achevés (Thucyd. lib. 7, p. 485-489. — Plut. in Nic. p. 535-536. — Diod. l. 13, p. 138-139), et ils avoient tiré un double mur de la longueur de près d'une demi-lieue, le long de la plaine et du marais vers le grand port, et il s'en falloit peu qu'ils n'y fussent arrivés. Il ne restoit plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse étoit donc près de sa ruine, et se voyoit sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, et n'espérant plus de secours : ainsi l'on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias, et plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire avant que la ville fût entièrement enfermée.

C'est dans ce moment-là même, et dans l'extrémité la plus pressante, qu'un officier nommé Gongyle, arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames. A son arrivée, toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, et qu'il est suivi de plusieurs autres galères qui viennent à leur secours. Les Syracusains, étonnés, ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étoient ainsi flottans et incertains, survient un courrier de Gylippe qui leur annonce sa venue, et leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au-devant de lui. Lui-même, après avoir pris en passant un fort (Jégès), marcha en bataille droit à Epipole, et étant monté par Euryèle, comme avoient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par dehors,

pendant que les Syracusains les attaqueroient de leur côté avec les forces de Syracuse et les siennes. Les Athéniens, surpris de sa venue plus qu'on ne le peut dire, se rangèrent en bataille sous leurs murs, à la hâte et avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoya dire par un héraut qu'il leur donnoit cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats se mettant à rire, demandèrent au héraut *si la présence d'une cape lacédémonienne et d'un méchant bâton pouvoit apporter quelque changement à l'état présent de la ville.* On se prépara donc au combat de part et d'autre.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y étoit. Le même jour une galère athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite les assiégés tirèrent un mur, en montant de la ville vers Epipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrémité, et leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchemens qui environnoient la ville du côté du nord vers Tyque et vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui alloit jusqu'à la mer vers le grand port, étoient remontés sur les hauteurs. Gylippe ayant remarqué que, dans le mur simple bâti par les Athéniens sur les hauteurs d'Epipole, il y avoit un endroit plus foible et plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ses troupes : mais ayant été découvert par les Athéniens qui campoient dehors,

il fut contraint de se retirer, les voyant venir droit à lui. Ils rehaussèrent le mur, et se chargèrent de le garder eux-mêmes, après avoir distribué leurs alliés dans les postes du reste du retranchement.

Nicias, de son côté, trouva à propos de fortifier le cap de-Plemmyre, qui, s'avançant dans la mer, étrécissoit l'embouchure du grand port; et son dessein étoit de faciliter les convois de vivres et des autres choses nécessaires, parce que les Athéniens, en occupant ce poste, s'approchoient du petit port où étoient les principales forces navales des Syracusains, et se mettoient en état d'en mieux observer les mouvemens; et que d'ailleurs, ayant toute la liberté de la mer, ils ne seroient pas réduits à tirer toute leur subsistance du fond du grand port, comme cela arriveroit nécessairement, si les ennemis, se rendant maîtres de l'entrée, les forçoient à se tenir renfermés dans le port, de la même manière qu'ils l'étoient actuellement; car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avoit plus d'espérance que du côté de la mer. Faisant donc passer là sa flotte et une partie de ses troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur desquels les bâtimens demeuroient à l'ancre : de sorte qu'il y renferma une grande partie du bagage et des munitions. Ce fut alors que les gens de mer souffrirent beaucoup; car, comme il falloit aller loin au bois et à l'eau, ils étoient investis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers étoit posté à Olympie pour empêcher la garnison de Plemmyre de sortir, et étoit maître de la campagne. Nicias, ayant appris que la flotte de Corinthe arrivoit, envoya

contre elle vingt galères, avec ordre d'observer les ennemis du côté de Locres et de Rhége, et des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe, se servant des mêmes pierres que les Athéniens avoient amassées pour leur usage, continuoit de bâtir le mur que les Syracusains avoient commencé de conduire au travers d'Epipole, et se mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisoient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le temps propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui étoit entre les deux murailles. La situation étroite du lieu ayant rendu sa cavalerie et ses gens de trait inutiles, il eut le désavantage. Les Athéniens dressèrent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, et de leur déclarer hautement que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur et le sien; et en effet, le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voyant que, quand il n'auroit pas envie de donner bataille, il faudroit nécessairement empêcher les ennemis de continuer leur mur au-delà de la contrevallation, dont ils étoient déjà fort proche, parce qu'autrement c'étoit leur accorder une victoire certaine, marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au-delà de l'en-

droit où de part et d'autre finissoient les murs, afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre : et chargeant l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en fuite, et bientôt après renversa l'aile droite. On voit ici ce que peut l'expérience et l'habileté d'un grand capitaine ; car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille, défit les Athéniens et les mena battant jusque dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussèrent leur mur au-delà de la contrevallation des Athéniens, et par-là leur ôtèrent toute espérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès (Thucyd. lib. 7, p. 490-494. — Plut. in Nic. p. 536. — Diod. l. 13, p. 139), les Syracusains, à qui la flotte de Corinthe étoit arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athènes, reprirent courage, armèrent plusieurs galères, et sortant en campagne avec leur cavalerie et d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députèrent à Lacédémone et à Corinthe pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de la Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, et il en gagna la plus grande partie, qui lui donnèrent de puissans secours. Nicias, voyant que ses forces diminuoient tous les jours, et que celles des ennemis augmentoient, recommença à perdre courage ; et non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très-fortement. Je rapporterai ici sa lettre en en-

tier, parce qu'elle expose très-nettement l'état où étoient les affaires à Syracuse, et que d'ailleurs elle peut servir de modèle pour ces sortes de relations.

« Messieurs, je vous ai déjà informés par plu-« sieurs dépêches de ce qui se passoit ici : mais « il est nécessaire que vous sachiez l'état présent « des affaires, pour y donner ordre. Après que « nous avons remporté l'avantage dans plusieurs « combats, et que nous avons presque achevé notre « contrevallation, Gylippe est entré dans Syra-« cuse avec des troupes de Lacédémone et de Si-« cile, et ayant été battu la première fois, il a été « victorieux la seconde, par le moyen de sa cava-« lerie et de ses gens de trait. Nous demeurons « donc renfermés dans nos retranchemens, sans « oser rien entreprendre, ni pouvoir achever no-« tre contrevallation, à cause des forces supérieures « des ennemis : car une partie de nos soldats sont « occupés à garder nos forts; de sorte que nous ne « pouvons pas nous servir de toutes nos troupes « dans un combat. D'ailleurs, comme les Syracu-« sains ont coupé nos lignes par un mur à l'en-« droit où elles n'étoient pas achevées, nous ne « pouvons plus envelopper la place, à moins que « nous ne forcions leurs retranchemens, et d'as-« siégeans, nous sommes devenus assiégés, sans « oser nous écarter, dans la crainte de leur cava-« lerie.

« Non contens de ces avantages, ils font venir « de nouveaux secours du Péloponnèse, et ont « envoyé Gylippe pour obliger les villes neutres

« de la Sicile à se déclarer, et les autres à leur « envoyer des hommes et des vaisseaux pour « nous attaquer par mer et par terre. Je dis par « mer, ce qui peut paroître étonnant, mais qui « n'est que trop vrai; car notre flotte, considé- « rable auparavant par le bon état des galères « et par celui des équipages, manque mainte- « nant par ces deux endroits-là même, et est « infiniment affoiblie.

« Les galères font eau de tous côtés, parce qu'on « ne peut les retirer à sec pour les radouber, à « cause de la crainte où nous sommes que celles « des ennemis, qui sont en plus grand nombre et « en meilleur état que les nôtres, ne viennent « tout d'un coup nous attaquer, comme elles « paroissent à chaque moment disposées à le faire. « Dailleurs nous nous trouvons dans une indis- « pensable nécessité d'en envoyer plusieurs de « côté et d'autre pour escorter les convois, qu'il « faut faire venir de bien loin, et faire passer à « la vue des ennemis, de sorte que, pour peu « qu'on se relâchât de ces soins, nous affamerions « notre armée.

« Pour l'équipage, il dépérit tous les jours à « vue d'œil, parce que plusieurs, s'écartant pour « la maraude, ou pour aller chercher du bois et « de l'eau, sont surpris et tués par la cavalerie. « Les esclaves, tentés par le voisinage du camp « des ennemis, désertent, et s'y rendent en grand « nombre. Les étrangers qu'on a levés par force « se dissipent, et ceux qu'on a enrôlés pour de « l'argent, qui pensoient venir au pillage plutôt

« qu'au combat, trouvant tout le contraire, vont
« se rendre aux ennemis qui sont proches, ou se
« cachent dans la Sicile, ce qu'ils peuvent faire
« aisément, parce que l'île est fort grande. Beau-
« coup de citoyens, exercés depuis long-temps et
« habiles dans la manœuvre, ayant gagné les ca-
« pitaines des galères, ont substitué à leur place des
« hommes qui sont sans expérience, et incapables de
« servir, et par-là ont ruiné toute la discipline.
« J'écris à des personnes qui connoissent la ma-
« rine, et qui savent que, quand le bon ordre est
« ainsi négligé, tout va en dépérissant, et que la
« flotte se ruine.

« Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est
« qu'avec toute mon autorité de général, je ne
« puis empêcher ce désordre ; car vous savez,
« messieurs, que vous êtes d'un caractère à ne
« vous pas laisser aisément gouverner ; et d'ailleurs
« je ne sais où prendre des matelots, au lieu qu'il
« en vient de tous côtés à nos ennemis. Nos alliés
« de Sicile sont hors d'état de nous aider ; et si les
« villes d'Italie, d'où nous tirons notre subsis-
« tance, apprenant l'extrémité où nous sommes
« réduits, et que vous ne songez point à nous en-
« voyer de secours, se joignent aux Syracusains,
« nous sommes absolument perdus, sans que
« l'ennemi ait besoin de nous livrer aucun com-
« bat.

« Je pourrois vous mander des choses plus
« agréables, mais non plus utiles, ni plus propres
« à vous mettre au fait des affaires présentes sur
« lesquelles vous avez à délibérer. Je sais que vous

« aimez à n'entendre que des nouvelles qui vous « fassent plaisir; mais je sais aussi que, lorsque « les affaires tournent autrement que vous ne l'a- « vez espéré, vous vous en prenez à ceux qui « vous ont trompés; et c'est ce qui m'a déterminé « à vous écrire avec la dernière sincérité et sans « vous rien dissimuler. Du reste, vous n'avez « jusqu'ici aucun sujet de vous plaindre, ni des « officiers, ni des troupes, qui se sont fort bien « acquittés de leur devoir.

« Mais maintenant que la Sicile réunit toutes « ses forces contre nous, et qu'elle attend du Pé- « loponnèse une nouvelle armée, posez pour fon- « dement de vos délibérations que les troupes « que nous avons ne sont point suffisantes, et « qu'ainsi il faut, ou nous rappeler, ou envoyer « ici une armée de terre et de mer aussi nom- « breuse que la première, et de l'argent à pro- « portion. Il faut se disposer aussi à m'envoyer « un successeur, ne pouvant plus supporter le « poids du commandement à cause de ma né- « phrétique. Je crois avoir mérité cette grâce par « les bons services que je vous ai souvent rendus, « tant que la santé me l'a permis, dans tous les « commandemens que j'ai eus.

« Au reste, quelque résolution que vous pre- « niez, ce que je vous demande, messieurs, c'est « que vous l'exécutiez promptement, sans délai, « et dès le commencement du printemps. Les « ressources que nos ennemis trouvent dans la « Sicile sont toutes prêtes : celles qu'ils attendent « du Péloponnèse peuvent tarder davantage.

« Mais songez que, si vous ne vous évertuez, les « Lacédémoniens ne manqueront pas, comme « cela est déjà arrivé, de vous surprendre et de « vous prévenir. »

La lecture de cette lettre toucha extrêmement les Athéniens, et fit sur eux toute l'impression que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à propos de lui nommer un successeur; on lui donna seulement deux des officiers qui étoient avec lui, savoir Ménandre et Euthydème, pour le soulager en attendant qu'on envoyât d'autres généraux. Eurymédon et Démosthène furent choisis pour remplacer Lamachus et Alcibiade. Le premier partit sur-le-champ avec dix galères et quelque argent (120 talens), environ le solstice d'hiver, pour assurer Nicias d'un prompt secours, tandis que l'autre levoit des troupes et des contributions pour faire voile au commencement du printemps.

D'un autre côté (Thucyd. l. 7, p. 494-496 et 502-504. — Diod. l. 13, p. 140), les Lacédémoniens, soutenus par ceux de Corinthe, faisoient de grands préparatifs pour envoyer des renforts en Sicile, et pour entrer dans l'Attique, afin d'empêcher la flotte d'Athènes de faire voile vers cette île. Ils entrèrent donc de bonne heure dans l'Attique sous le commandement du roi Agis, et après avoir ravagé la campagne, ils fortifièrent Décélie, ayant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes, pour l'achever plus promptement. Ce poste est environ à six-vingt stades d'Athènes, c'est-à-dire près de six lieues, et à même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'étoit point donné de repos jus-

qu'à ce qu'enfin il eût obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens : car, au lieu qu'auparavant, l'ennemi se retirant après avoir fait le dégât, on étoit libre le reste de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnison qu'on y laissoit ne cessoit de faire des courses et de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athènes étant devenue comme une place de guerre; car de jour on faisoit garde tout au tour aux portes, et de nuit toute la ville étoit sur les murailles ou sous les armes. Les vaisseaux qui apportoient de l'île d'Eubée des vivres, et dont auparavant la route de Décélie étoit beaucoup plus courte, étoient contraints de prendre un grand tour pour doubler le cap Sunium, ce qui rendoit les vivres plus chers. Il en étoit de même de toutes les marchandises qui venoient de dehors. Pour surcroît de malheur, plus de vingt mille esclaves, dont la plupart étoient artisans, passèrent chez les ennemis, pour se dérober à l'extrême misère qui désoloit la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurèrent estropiés, parce qu'ils étoient toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé et les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, et ils furent obligés de prendre le vingtième de tout ce qui venoit par mer, pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Cependant Gylippe (Thucyd. l. 7, p. 497-500. — Plut. in Nic. p. 536. — Diod. p. 140), qui avoit fait le tour de la Sicile, amena le plus de

gens qu'il avoit pu rassembler dans toute l'île, et porta ceux de Syracuse à équiper une flotte la plus nombreuse qu'ils pourroient, et à hasarder un combat naval, sur l'espérance d'un succès digne d'une si grande entreprise. Cet avis fut fortement appuyé par Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur représenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avoient pas reçue de leurs ancêtres, et ne l'avoient pas toujours possédée : que c'étoit la guerre des Perses qui les avoit comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avoient, et par leur inclination naturelle, et par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer : qu'ils s'étoient rendus terribles aux autres peuples, moins par leurs forces, que par leur courage et leur hardiesse : qu'il falloit profiter de leur exemple, et contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenans qu'eux.

Cet avis fut goûté et suivi. On équipa une flotte nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galères des Syracusains qui étoient dans le grand port, et quarante-cinq dans le petit, où il y avoit un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre, pour étonner les Athéniens qui se verroient attaqués en même temps par terre et par mer. Sur ces nouvelles, les Athéniens s'embarquèrent aussi, et avec vingt-cinq voiles voguèrent contre les trente-cinq de Syracuse qui venoient contre eux du grand port,

et en opposèrent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étoient parties du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, et les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardoient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviste dès le point du jour, et ayant emporté d'assaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un instant abandonnés. Cet avantage fut suivi aussitôt après d'une perte considérable du côté de Syracusains; car les vaisseaux de Syracuse qui combattoient à l'entrée du port, après avoir forcé les Athéniens, s'entrechoquèrent rudement en y entrant en désordre, et livrèrent par ce moyen la victoire à leurs ennemis, qui ne se contentèrent pas de les poursuivre, mais donnèrent encore la chasse à ceux qui étoient victorieux dans le grand port. Onze galères de Syracuse furent coulées à fond, et plusieurs de ceux qui étoient dessus tués. On en prit trois : mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté, et après avoir remorqué celles des ennemis, ils dressèrent un trophée dans une petite île qui étoit devant Plemmyre, et se retirèrent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracusains dressèrent aussi trois trophées pour la prise des trois forts, et ayant rasé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres, et y mirent garnison. Plusieurs Athéniens y avoient eté tués, ou faits prisonniers, et l'on prit quantité d'argent qui y étoit, tant du

public, que des marchands et des capitaines de galères, outre une grande quantité de munitions, parce que c'étoit comme le magasin de toute l'armée. On y perdit aussi l'équipement et les agrès de quarante galères, avec trois vaisseaux qui étoient retirés à sec. Mais, ce qui est plus considérable encore, Gylippe ôta par-là à Nicias la facilité des convois : car pendant que celui-ci tenoit Plemmyre, le transport des vivres étoit sûr et prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile et hasardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. Ainsi les Athéniens ne pouvoient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée; ce qui abattit le courage des soldats, et mit l'armée dans une grande consternation.

Il y eut ensuite quelque escarmouche (Thucyd. lib. 7, pag. 500-501) pour la défense d'une estacade que les habitans avoient faite dans la mer, à l'entrée du vieux hâvre, pour mettre en sûreté leurs navires. Les Athéniens ayant dressé des tours et des parapets sur un gros bâtiment, l'avancèrent le plus près qu'ils purent de l'estacade, pour servir comme de rempart à des barques qui portoient des machines, avec lesquelles on arrachoit les pieux à l'aide des poulies et des cordages, outre ceux que l'on scioit par le moyen des plongeurs; les assiégés se défendant de leur havre, et les autres de leur tour. Les pieux qu'on avoit enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchoient, donnèrent le plus de peine. Les plongeurs en vin-

rent encore à bout pour de l'argent, et la plupart furent arrachés : mais on en remit d'autres aussitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d efforts qu'on ne fît de part et d'autre pour l'attaque et pour la défense.

Ce qui paroissoit de capital aux assiégés (Thucyd. lib. 7, pag. 509-513. — Plut. in Nic. pag. 536. — Diod. pag. 140-141), fut de tenter un second combat, tant sur terre que sur mer avant l'arrivée du secours et de la flotte des Athéniens. Ils avoient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avoient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galères consistoit en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, et en même temps plus fermes et plus solides. Pour cela, ils y mirent de grosses pièces de bois en saillie de chaque côté des proues ; et à ces pièces de bois ils joignirent encore des solives en forme d'étais. Ces solives s'étendoient jusqu'à six coudées sur les deux côtés du vaisseau en-dedans et en dehors. Ils espéroient par-là remporter l'avantage sur les galères athéniennes, qui n'osoient pas, à cause de la foiblesse de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais seulement en flanc : outre que, le combat se faisant dans le port, elles n'auroient pas la liberté de s'étendre, ni de couler entre deux galères, en quoi consistoit leur adresse, ni de revirer de bord, après qu'elles auroient été repoussées, pour revenir à la charge ; au lieu que les Syracusains, étant maîtres de

toute l'étendue du port, auroient tous ces avantages, et pourroient s'entre-secourir les uns les autres. Voilà sur quoi ces derniers fondoient l'espérance de la victoire.

Gylippe fit donc sortir du camp premièrement toute l'infanterie, et s'avança vers la contrevallation des Athéniens, du côté qui regardoit la ville, pendant que les troupes de l'Olympie s'approchoient de l'autre, et que leurs galères mettoient à la voile.

Nicias ne vouloit point tenter la fortune d'un second combat, disant que, dans le temps qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flotte et un grand renfort que Démosthène leur amenoit en diligence, c'étoit une folie, avec des troupes inférieures en nombre et déjà fatiguées, de hasarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre et Euthydème, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition et de jalousie contre ces deux généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant, pour en dérober la gloire à l'un, et surpasser, s'il se pouvoit, celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, étoit la réputation d'Athènes; et ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle seroit entièrement perdue et ruinée, si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcèrent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avoient soixante et quinze galères, et les Syracusains quatre-vingts.

Le premier jour, les flottes demeurèrent en pré-

sence l'une de l'autre, dans le grand port, sans en venir à un combat, et se contentant de quelques légères escarmouches, après quoi elles se retirèrent de part et d'autre. Et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour, les Syracusains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtimens de charge sur une même ligne, à quelque distance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût servir de retraite à ses galères, en cas de disgrâce. Le lendemain, les Syracusains se présentèrent plus tôt même qu'à l'ordinaire : une bonne partie du jour se passa encore en escarmouches, et ils se retirèrent. On ne comptoit pas qu'ils dussent revenir, et on attribuoit leur retraite à crainte et lâcheté : mais ayant pris promptement de la nourriture, et étant remontés dans leurs galères, ils allèrent fondre sur les Athéniens, qui ne s'attendoient à rien moins. Contraints de se rembarquer à la hâte, ils remontèrent en désordre sur leurs vaisseaux, sans avoir le temps de se ranger en bataille, et étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte et légère résistance, se sauvèrent derrière l'enceinte des bâtimens de charge. Les ennemis les poursuivirent jusque-là, et furent arrêtés par les antennes de ces bâtimens, auxquelles on avoit attaché des dauphins de plomb * d'un très-grand poids, qui, venant à tomber rudement sur les galères des enne-

* Cette machine perçoit une galère depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle tomboit avec roideur.

mis, les auroient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat sept galères, et grand nombre de soldats qui furent tués ou pris.

Cette perte jeta Nicias dans la dernière consternation (Thucyd. l. 7, p. 513-518. — Plut. in Nic. p. 537. — Diod. p. 141-142). Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul capitaine en chef, lui reviennent dans l'esprit, et en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collègues. Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, on voit arriver la flotte de Démosthène dans un appareil magnifique, et qui devoit jeter la terreur parmi les ennemis : c'étoit le lendemain du combat. Elle étoit composée de soixante et treize galères, qui portoient cinq mille combattans et environ trois mille tant archers que frondeurs et gens de trait. Toutes ces galères étoient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, et retentissoient du bruit des clairons et des trompettes. Démosthène ayant affecté de s'avancer ainsi fièrement comme en pompe et en triomphe, pour effrayer les ennemis.

Cet appareil en effet les alarma au-delà de ce qu'on peut dire. Ils ne voyoient ni fin ni trêve à leurs maux. Tout ce qu'ils avoient fait et souffert jusque-là devenoit inutile, et il falloit recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens, après qu'un camp ennemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avoit pu les empêcher d'envoyer en Sicile une armée

aussi grande que la première, et que leur puissance, aussi-bien que leur courage, sembloit, malgré toutes leurs pertes, s'accroître de jour en jour, loin de diminuer?

Démosthène, s'étant bien informé de l'état des choses, crut qu'il ne falloit pas perdre le temps comme avoit fait Nicias, qui, ayant d'abord répandu partout la terreur à son arrivée, étoit ensuite tombé dans le mépris pour avoir passé l'hiver à Catane, au lieu d'aller droit à Syracuse, et dans la suite avoit donné lieu à Gylippe d'y jeter des troupes. Il se flattoit d'emporter la place d'emblée en profitant de l'alarme que sa venue y avoit jetée, et de terminer ainsi promptement la guerre: sinon, son dessein étoit de lever le siége, sans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidoient de rien, et pour ne point épuiser la ville d'Athènes par des dépenses inutiles.

Nicias, effrayé d'une résolution si brusque et si hardie, le conjuroit de ne rien précipiter, et de prendre du temps pour peser toutes choses mûrement, et pour ne laisser aucun lieu au repentir. Il lui représentoit que les délais étoient tous contre les ennemis, qu'ils n'avoient plus ni vivres ni argent: que leurs alliés étoient prêts à les abandonner: que bientôt, pressés par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant; car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une secrète intelligence, et qui l'exhortoient à demeurer et à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étoient fatigués de la guerre et las de

Gylippe, et que pour peu que la nécessité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils se remettroient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquoit pas clairement, et ne vouloit pas déclarer en termes formels qu'il étoit instruit par des voies sûres de tout ce qui se passoit dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de la timidité et de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. « Voilà, disoient-« ils, ses longueurs ordinaires, ses remises, ses « défiances, ses craintives précautions, par lesquel-« les il a émoussé toute la vivacité et éteint toute l'ar-« deur de ses troupes, en ne les menant pas d'abord « contre l'ennemi, et en attendant, pour les atta-« quer, que ses forces soient affoiblies et mépri-« sées. » Cela fit que les autres généraux et tous les officiers se rangèrent à l'avis de Démosthène, et Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthène, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupoit la contrevallation des assiégeans, se restreignit à l'attaque d'Epipole, dans la créance qu'en étant le maître, personne n'oseroit plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, et tout l'équipage nécessaire pour fortifier et défendre ce poste quand il s'en seroit emparé. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, suivi d'Eurymédon et de Ménandre; car Nicias étoit demeuré à la garde du camp. Ils montent par Euryèle, comme on avoit fait la première fois sans être aperçus des sentinelles, atta-

quent le premier retranchement et le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendoient. Non content de cet avantage, Démosthène passe outre, pour ne point laisser refroidir l'ardeur des soldats, ni retarder l'accomplissement de son dessein. Sur ces entrefaites, les troupes de la ville, soutenues par Gylippe, sortent en armes hors des retranchemens. Dans l'étonnement et la surprise où elles étoient, que l'obscurité de la nuit augmentoit encore beaucoup, elles sont d'abord repoussées et mises en fuite; mais comme les Athéniens s'avançoient en désordre pour forcer tout ce qui résistoit, de peur que l'ennemi ne se ralliât si on lui donnoit le loisir de se reconnoître et de respirer, ils sont arrêtés tout court par les Béotiens, qui font ferme, et marchant contre les Athéniens les piques baissées, les chassent avec de grands cris, et en font un carnage horrible. Le trouble et l'effroi se répandent dans le reste de l'armée. Les fuyards entraînent avec eux ceux qui venoient à leur secours, ou même tournent leurs armes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout est pêle-mêle, dans le désordre et la confusion, n'étant pas possible de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit qui n'étoit ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour distinguer ce que l'on voyoit. Les Athéniens s'entre-cherchoient sans se pouvoir rencontrer; et à force de demander le mot, qui étoit la seule voie de se pouvoir reconnoître, il se faisoit une confusion de voix qui ne causoit pas peu de trouble, outre qu'on le divulguoit par ce moyen aux ennemis, sans qu'on

pût savoir le leur, parce qu'étant ensemble et vainqueurs, ils n'avoient pas besoin de le dire. Cependant ceux qu'on poursuivoit se précipitoient du haut des rochers, et plusieurs furent écrasés de la chute; et de ceux qui se sauvèrent, la plupart égarés dans la campagne et écartés les uns des autres, furent massacrés le lendemain par la cavalerie ennemie, qui sortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens, et l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuyards les jetoient pour se sauver plus facilement par les précipices.

§. XIV. *Consternation des Athéniens. Ils hasardent un nouveau combat naval, et le perdent. Ils prennent le parti de se retirer par terre. Poursuivis vivement par les Syracusains, ils se rendent. Nicias et Démosthène sont condamnés à mort, et exécutés.*

Après un échec si considérable (Thucyd. lib. 7, p. 518-520. — Plut. in Nic. p. 538-542. — Diod. p. 142), les généraux Athéniens étoient bien embarrassés à résoudre ce qu'ils devoient faire dans le découragement et le désespoir de l'armée, qui dépérissoit tous les jours par les maladies de l'automne et par le mauvais air du marais où l'on campoit. Démosthène étoit d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance; d'autant plus que le temps étoit encore propre à la navigation, et

qu'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disoit, qu'il étoit bien plus avantageux de faire lever le blocus d'Athènes, que de continuer celui de Syracuse, en se consumant en frais inutiles : qu'il ne leur viendroit pas certainement une nouvelle armée, et qu'avec celle qui leur restoit ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis.

Nicias sentoit bien que son collègue, dans ce qu'il venoit de dire, raisonnoit fort sensément, et il étoit de son avis ; mais il craignoit qu'un aveu si public de leur foiblesse, et la résolution qu'ils prendroient de se retirer, dont le bruit ne manqueroit pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires, et ne les missent peut-être hors d'état d'exécuter cette résolution quand ils le voudroient. D'ailleurs, il n'étoit point sans espérance que les assiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrémité par leur manque de vivres et d'argent, ne songeassent enfin à faire une composition honorable. Ainsi, quoique dans le fond il fût encore incertain et flottant, il faisoit entendre dans ses discours qu'il ne partiroit point sans l'ordre des Athéniens, parce qu'il savoit bien qu'ils ne le trouveroient pas bon. Que leurs juges n'ayant pas vu l'état des choses, n'opineroient pas comme eux, et ne manqueroient pas de les condamner à la persuasion de quelque orateur. Que la plupart de ceux qui crioient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffroient, parleroient alors d'une manière toute

différente, et les accuseroient d'avoir pris de l'argent pour lever le siége. Que connoissant, comme il faisoit, le caractère et le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieusement par la main des ennemis s'il le falloit, que de subir une honteuse condamnation de la part de ses citoyens.

Ces raisons, quelque fortes qu'elles parussent, ne convainquirent point Démosthène, et il demeura toujours persuadé que l'unique bon parti qui restoit à prendre, étoit celui de la retraite. Mais, comme il ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, il n'osa pas insister davantage sur celui-ci, et il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce général pouvoit avoir quelque ressource secrète, puisqu'il s'opiniâtroit si fort à demeurer.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile (Thucyd. lib. 7, p. 521-548. — Plut. in Nic. p. 538.—Diod. lib. 13, p. 142-161, avoit ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis, effraya extrêmement les Athéniens, dont l'armée dépérissoit tous les jours par les maladies; et ils commencèrent à se repentir de n'avoir pas levé le siége, d'autant plus que les assiégeans se préparoient à les attaquer par terre et par mer. D'ailleurs, Nicias ne s'opposoit plus à cette résolution : il vouloit seulement qu'elle ne fût pas rendue publique. On donna donc ordre au départ le plus secrètement qu'il fut possible, afin que la flotte pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au moment qu'on alloit mettre à la voile, sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendoient pas à un départ si précipité, la lune tout à coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, et à perdre entièrement sa lumière, ce qui remplit de frayeur Nicias et tous les autres, qui, par ignorance et par superstition, étoient étonnés d'un changement si subit, dont ils ne connoissoient point la cause, et dont ils redoutoient les suites. On consulte les devins qui, n'étant pas plus habiles que les autres, ne servirent qu'à augmenter la crainte. La coutume étoit, après ces sortes d'accidens, de ne suspendre ses entreprises que pendant trois jours. Les devins prononcèrent qu'on ne devoit partir qu'après trois fois neuf jours, ce sont les termes de Thucydide, nombre mystérieux sans doute dans l'esprit des peuples. Nicias, scrupuleux jusqu'à l'excès, et plein d'un respect mal entendu pour ces interprètes aveugles de la volonté des dieux, déclara qu'il vouloit attendre la révolution entière de la lune, et son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas vue bien claire et bien nette dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé et obscurci par l'interposition du corps de la terre.

On ne lui en laissa pas le temps. La nouvelle du départ projeté s'étant bientôt répandue dans la ville, on résolut d'attaquer les assiégeans par terre et par mer. Les Syracusains commencèrent le premier jour par l'attaque des retranchemens, et

remportèrent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain ils y firent une seconde attaque, pendant qu'avec soixante-seize galères ils voguoient contre quatre-vingt-six des Athéniens. Eurymédon, qui commandoit la droite de la flotte d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage pour les envelopper, ce mouvement fut la cause de sa perte; car, comme il s'étoit détaché du corps de la flotte, les Syracusains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournèrent contre lui, le poussèrent vivement dans le fond du golfe appelé Dascon, et l'y défirent entièrement. Il fut tué dans le combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galères et les poussèrent contre le rivage. Gylippe, qui commandoit l'armée de terre, voyant que les vaisseaux des Athéniens étoient poussés contre terre sans pouvoir rentrer dans leur estacade, descendit avec une partie de ses troupes sur le rivage, pour combattre les soldats à la descente, s'ils étoient contraints d'échouer, et pour donner plus de moyens à ceux de son parti de remorquer les galères qu'ils auroient prises. Mais il fut repoussé par les Tyrrhéniens qui étoient en garde de ce côté-là, et obligé par les Athéniens qui accoururent pour les soutenir, de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie, qui étoit tout proche. Ceux-ci sauvèrent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit, que les Syracusains prirent, dont ils tuèrent tout l'équipage. Ensuite, voulant brûler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matières combustibles, et y ayant mis le feu, ils

le poussèrent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvèrent le moyen d'éteindre le feu et d'éloigner ce vaisseau.

Chacun dressa, de son côté, des trophées : ceux de Syracuse pour la défaite d'Eurymédon, et pour l'avantage remporté le jour précédent; et les Athéniens, pour avoir poussé une partie des ennemis dans le marais, et fait prendre la fuite à l'autre; mais les dispositions des deux peuples étoient bien différentes. Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avec sa flotte avoit jetés dans la consternation, se voyant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles espérances, et se promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens, au contraire, frustrés de l'unique ressource qui leur restât, et vaincus sur mer contre leur attente, perdirent absolument courage, et ne songèrent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moyen, et pour empêcher qu'ils ne leur échappassent, fermèrent l'embouchure du grand port, qui avoit environ cinq cents pas de largeur, avec des galères en travers, et d'autres vaisseaux arrêtés avec des ancres et des chaînes de fer; et en même temps préparèrent tout pour le combat, en cas qu'ils eussent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens se virent ainsi enfermés, les généraux et les colonels s'assemblèrent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Ils manquoient absolument de vivres, parce qu'ils avoient défendu à ceux de Catane d'en apporter, sur l'es-

pérance de la retraite; et ils ne pouvoient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne se rendoient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hasarder une bataille navale. Dans cette vue, ils résolurent d'abandonner leur ancien camp et leurs murailles, qui alloient jusqu'au temple d'Hercule, et de se retrancher sur le bord près de leurs navires, dans le moindre espace qu'ils pourroient. Leur dessein étoit de laisser là quelques troupes pour garder leur bagage et les malades, et de combattre avec le reste sur tout ce qu'il leur restoit de vaisseaux. Ils faisoient état de se retirer à Catane, s'ils étoient victorieux; sinon, de mettre le feu à leurs navires, et de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette résolution prise, Nicias fit embarquer promptement sa meilleure infanterie, et en remplit cent dix galères, les autres n'ayant plus de rames, et mit le reste des troupes en bataille sur le rivage, et surtout les gens de trait; parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galères de Syracuse, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, et d'en venir d'abord aux mains comme sur terre; mais les ennemis, qui s'en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue et le haut des galères, pour ne pas donner tant de prise. De part et d'autre les chefs avoient exhorté leurs troupes, et jamais les motifs n'avoient été plus pressans, le combat qui alloit se donner devant décider, non-seulement de

leur liberté et de leur vie, mais du sort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes et des plus sanglans. Les Athéniens étant arrivés à l'embouchure du port, se rendirent aisément maîtres des vaisseaux qui en défendoient l'ouverture ; mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le passage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cents galères venoient de part et d'autre fondre toutes en un même endroit qui étoit assez étroit, la confusion ne pouvoit être que très-grande, et l'on ne pouvoit pas facilement ni avancer, ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galères, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet ; mais les décharges étoient rudes et fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres, qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jetant des dards et des traits, dont l'agitation de la mer, par le mouvement du vaisseau, rendoit le coup incertain, et faisoit que la plupart se perdoient inutilement, ne portant point où l'on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essayoient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains ; et il arrivoit assez souvent que, tandis qu'ils montoient d'un côté, on entroit de l'autre dans le leur, et que deux ou trois navires se

trouvoient accrochés à un seul, ce qui causoit une grande confusion et un grand embarras. D'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entre-choquoient, joint aux différens cris des vainqueurs et des vaincus, ne permettoit point d'entendre ni l'ordre des officiers, ni celui du comite. Les Athéniens vouloient qu'on forçât le passage à quelque prix que ce fût, pour s'assurer le retour en leur patrie; et les ennemis faisoient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entière et plus glorieuse. Les deux armées de terre rangées sur le haut du rivage, et les habitans de la ville qui étoient accourus sur les murs, pendant que les autres prosternés dans les temples prioient pour leurs concitoyens, distinguoient clairement, à cause du peu de distance, tout ce qui se passoit dans cette action, et contemploient la bataille comme de dessus un amphithéâtre, non sans inquiétude et sans frayeur. Attentifs et tremblans à tous les mouvemens et à toutes les vicissitudes qui arrivoient, ils marquoient la part qu'ils prenoient au combat, leur crainte ou leur espérance, leur douleur ou leur joie, par différens cris et différens gestes; étendant leurs mains, tantôt vers les combattans pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le secours et la protection des dieux. Enfin, après un long combat et une vigoureuse résistance, la flotte des Athéniens prit la fuite, et fut poussée par les ennemis contre le rivage. Un cri universel de joie de la part des Syracusains

spectateurs, annonça à toute la ville l'heureuse nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, et cinglant vers Syracuse dressa un trophée, tandis que les Athéniens, abattus et accablés, ne songeoient pas seulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne leur restoit pour ressource que deux partis : ou de tenter une seconde fois le passage, et ils avoient encore assez de vaisseaux et de troupes pour le faire ; ou de se retirer par terre, en abandonnant leur flotte aux ennemis. Démosthène proposa le premier ; mais les matelots tout éperdus refusèrent d'obéir, ne se croyant point en état de soutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au second parti, et l'on se prépara à partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée.

Gylippe, qui s'en douta, sentit de quelle importance il étoit de ne pas laisser échapper de si nombreuses troupes, qui pourroient se cantonner dans quelque coin de la Sicile, et de-là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracusains étoient actuellement dans la joie et dans les festins, et ne songeoient qu'à se délasser des fatigues du combat ; outre que ce jour-là même ils célébroient le fête d'Hercule. Leur proposer en cet état de reprendre les armes pour courir sus aux ennemis, et vouloir les arracher par persuasion ou par force à leur divertissement, c'eût été chose fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoya des gens à cheval crier,

comme s'ils eussent été amis, qu'on dît à Nicias qu'il attendît le jour pour se retirer, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embûches, et s'étoient saisis des passages. Ce faux avis l'arrêta tout court, et l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le soldat eût plus de loisir de se préparer au départ, et d'emporter ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance, en abandonnant le reste.

Les ennemis eurent tout le temps de s'emparer des avenues. Le lendemain, dès le matin, ils occupèrent les passages les plus difficiles, fortifièrent les gués des rivières, rompirent les ponts, et répandirent des détachemens de cavalerie çà et là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ils se mirent en marche le troisième jour d'après le combat dans le dessein de se retirer à Catane. Toute l'armée étoit dans une consternation qui ne se peut exprimer, à la vue des morts et des mourans, dont on laissoit les uns exposés aux bêtes, et les autres à la cruauté des ennemis. Les malades et les blessés les conjuroient avec larmes de les emmener avec eux, et les retenoient quand ils vouloient partir; ou, se traînant après eux, ils les suivoient le plus loin qu'il leur étoit possible; et quand les forces venoient à leur manquer, ils avoient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations; et poussant vers le ciel d'une voix plaintive et mourante des cris douloureux,

ils invoquoient contre eux et les dieux et les hommes, et tout retentissoit de gémissemens.

L'état de l'armée n'étoit pas moins déplorable. Une morne tristesse avoit saisi tous les esprits. Ils se sentoient intérieurement déchirés de dépit et de rage, quand ils venoient à se représenter la grandeur d'où ils étoient déchus, l'extrémité de la misère où ils se trouvoient, et les maux encore plus grands auxquels ils prévoyoient ne pouvoir échapper. Ils ne pouvoient soutenir la comparaison qui s'offroit sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étoient partis d'Athènes au milieu des vœux et des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris et des imprécations de leurs parens et de leurs concitoyens.

Mais le spectacle le plus triste et le plus digne de compassion, c'étoit Nicias. Abattu et exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un temps où son âge et ses infirmités en avoient le plus de besoin, pénétré non-seulement de sa douleur particulière, mais encore plus de celle des autres qu'il portoit tous dans son cœur; ce grand homme, supérieur à tous ses maux, ne songeoit qu'à consoler les troupes, et à ranimer leur courage et leur espérance. Il alloit criant partout, qu'il n'y avoit encore rien de désespéré, et que d'autres armées avoient échappé à de plus grands dangers; qu'il ne falloit point s'accuser, ni s'af-

fliger sans mesure des maux dont l'on n'étoit point coupable ; que s'ils avoient offensé quelque dieu, sa vengeance devoit être maintenant satisfaite ; que la fortune se lasseroit de les poursuivre et de les maltraiter, après s'être montrée si long-temps favorable à leurs ennemis ; qu'au reste, ils étoient encore formidables par leur nombre et par leur valeur (les restes de l'armée montoient à près de quarante mille hommes) ; qu'aucune ville de Sicile ne pourroit soutenir leur effort, ni les empêcher de s'établir où ils voudroient; que chacun seulement prît soin de sa sûreté, et marchât en bon ordre ; que, par une retraite prudente et courageuse, qui étoit devenue leur unique ressource, non-seulement ils se sauvoient eux-mêmes, mais conservoient leur patrie, et la mettoient en état de recouvrer son ancienne grandeur.

L'armée marchoit en deux corps de bataille, rangés l'un et l'autre en carré en forme de phalange ; le premier commandé par Nicias, et l'autre commandé par Démosthène, avec le bagage au milieu. Lorsqu'ils furent arrivés à la rivière d'Anape, ils forcèrent le passage, et eurent ensuite sur les bras toute la cavalerie ennemie, et les gens de trait qui tiroient sans cesse contre eux. Ils furent ainsi harcelés pendant plusieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, et ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne vouloient point hasarder de combat contre des troupes que le désespoir seul

pouvoit rendre invincibles ; et dès que les Athéniens se présentoient pour combattre, ils lâchoient le pied : puis, lorsqu'ils se mettoient en marche, ils venoient fondre sur eux dans leur retraite.

Démosthène et Nicias, voyant le mauvais état des troupes qui étoient sans vivres avec quantité de blessés, furent d'avis de se retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenoient, et de tirer droit vers Camarine et Gèle, au lieu d'aller à Catane, ce qui avoit été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion et de désordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténèbres, surtout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui étoit commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre; mais plus de la moitié de l'arrière-garde se détacha du gros, et s'égara avec Démosthène. Le lendemain les Syracusains, qui, sur le bruit de leur retraite, avoient fait une diligence extraordinaire, lui tombèrent sur les bras vers le midi, et l'ayant investi avec leur cavalerie, le poussèrent dans un lieu étroit et fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigues et percés de coups, ils permirent aux insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns ; et ensuite ils accordèrent la vie aux autres, qui se rendirent à discrétion avec Démosthène, après avoir stipulé qu'en leur laissant la vie sauve, on ne

pourroit les retenir dans une prison perpétuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions.

Le soir même Nicias arriva à la rivière d'Erinée, et l'ayant passée, se campa sur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, et le sommèrent de se rendre comme avoit fait Démosthène. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui disoit de Démosthène fût vrai, et demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'en informer. Sur leur rapport, il offrit de rembourser les frais de la guerre, pourvu qu'on le laissât aller avec ses troupes, et de donner autant d'Athéniens pour otages, qu'il y auroit de talens à payer. Les ennemis rejetèrent cette proposition avec mépris et insulte, et recommencèrent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit, et marcha vers le fleuve Asinare. Quand ils furent sur le bord, les Syracusains les ayant joints, en précipitèrent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déjà jetés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand et le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils buvoient. Nicias, ne voyant plus de ressource, et ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe feroit cesser le combat, et épargneroit le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, et celui des prisonniers encore plus, de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paroît que les

Athéniens furent mécontens que leur chef se fût ainsi rendu à discrétion (Pausan. lib. 1, pag. 56); et c'est pour cela que dans un monument public où l'on avoit inscrit les noms des chefs qui étoient morts pour la république, le sien fut omis.

Les vainqueurs décorèrent des armes captives les plus beaux et les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la rivière, dont ils firent comme des trophées, et se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, et ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrèrent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue entre eux, et remporté par leur force et leur valeur une victoire très-signalée et très-complette. Le lendemain on convoqua l'assemblée, pour délibérer sur ce qu'il falloit faire des prisonniers. Dioclès, l'un des chefs les plus accrédités parmi le peuple, proposa cet avis : Que tous les Athéniens de condition libre, et les Siciliens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrières, où on leur donneroit seulement par jour deux mesures de farine et une d'eau; que les esclaves, et tous les alliés, seroient vendus publiquement; que les deux généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, seroient mis à mort.

Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avoit de gens sages et modérés à Syracuse (Diod. lib. 13, pag. 149-161). Hermocrate, qui avoit une grande réputation de probité et de jus-

tice, voulut faire des remontrances au peuple : il ne fut point écouté, et les cris qu'on jeta de tous côtés ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un vieillard (Nicolaüs), respectable par son âge et par sa gravité, qui avoit perdu dans cette guerre deux enfans, seuls héritiers de son nom et de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence : « Vous « voyez, dit-il, un père infortuné, qui a senti « plus qu'aucun autre Syracusain, les funestes « effets de cette guerre, par la mort de deux fils « qui faisoient toute la consolation et toute la « ressource de ma vieillesse. Je ne puis point, à « la vérité, ne pas admirer leur courage et leur « bonheur, d'avoir sacrifié au salut de la répu- « blique une vie que la loi commune de la nature « leur auroit tôt ou tard enlevée ; mais je ne puis « aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur « mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et « détester les Athéniens, auteurs de cette mal- « heureuse guerre, comme les homicides et les « meurtriers de mes enfans. Cependant, je ne puis le « dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur « qu'à l'honneur de ma patrie : et je la vois prête « à se déshonorer pour toujours par le cruel avis « qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, « méritent toutes sortes de supplices et de mau- « vais traitemens pour l'injuste guerre qu'ils nous « ont déclarée ; mais les dieux, justes vengeurs « du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne « nous ont-ils pas assez vengés ? Quand leurs

« chefs ont mis bas les armes, et se sont rendus « à nous, n'a-ce pas été dans l'espérance de con- « server leur vie? Et pouvons-nous la leur ôter, « sans encourir le juste reproche d'avoir violé le « droit des gens, et d'avoir déshonoré notre vic- « toire par une barbare cruauté? Quoi! vous souf- « frirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans « tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui « le premier a érigé un temple dans sa ville à la « miséricorde, n'en a point trouvé dans la vôtre? « Sont-ce les victoires et les triomphes qui ren- « dent à jamais illustre une ville, et non pas la « clémence pour des ennemis vaincus, la modé- « ration dans la plus grande prospérité, et la « crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier « et insolent? Vous n'avez point sans doute ou- « blié que ce même Nicias, sur le sort duquel « vous êtes près de prononcer, est celui qui plaida « votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et « qui employa tout son crédit et toute son « éloquence pour les détourner de vous faire la « guerre. Une sentence de mort prononcée contre « ce digne chef, est-elle donc une juste récompense « du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts. Pour « moi, la mort me sera moins triste que la vue « d'une telle injustice commise par ma patrie et « par mes concitoyens. »

Le peuple parut touché par ce discours, d'au- tant plus que voyant paroître ce vieillard dans la tribune, il s'étoit attendu qu'il alloit demander vengeance contre les auteurs de tous ses maux, et non pas implorer sa clémence en leur faveur. Mais

les ennemis d'Athènes ayant exagéré avec force et véhémence les cruautés inouies que cette république avoit exercées contre plusieurs villes de leurs ennemis et même de leurs anciens alliés ; l'acharnement de ses chefs contre Syracuse, et les maux qu'ils lui auroient fait souffrir s'ils avoient été vainqueurs ; la douleur et les gémissemens d'une infinité de Syracusains, qui pleuroient la mort de leurs enfans et de leurs proches, dont les mânes ne pouvoient être apaisés que par le sang de leurs meurtriers ; le peuple rentra dans ses premiers sentimens, et suivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias et Démosthène fussent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étoient ses prisonniers. Sa demande fut rejetée avec hauteur et insulte, et les deux généraux furent mis à mort.

Les personnes sages et modérées ne purent reuser des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, et surtout à celle de Nicias, qui le tous ceux de son temps paroissoit le moins ligne de cette infortune. Quand on se rappeloit lans l'esprit les discours qu'il avoit tenus et les emontrances qu'il avoit faites pour empêcher ette guerre, et que d'un autre côté l'on consiéroit l'attachement inviolable qu'il avoit toujours u pour tout ce qui regarde la religion, la pluart étoient tentés d'accuser hautement la provience, en voyant qu'un homme qui avoit toujours émoigné un respect infini pour les dieux, et qui 'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de ur honneur et de leur culte, en étoit si mal ré-

compensé, et n'éprouvoit point une fortune plus heureuse que les plus méchans et les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux païens, et les jetassent dans le murmure et le découragement, vu qu'ils ne connoissoient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

Les prisonniers furent enfermés dans des carrières, où ils souffrirent des maux incroyables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air et du temps; brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'automne; empoisonné par la puanteur et de leur propre ordure, et des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures ou de la maladie; enfin, consumés par la faim et par la soif, car on ne leur donnoit à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau et deux de farine. Ceux qu'on tira de-là, deux mois après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs citoyens qui avoient déguisé leur état, éprouvèrent un sort moins fâcheux. Leur sagesse, leur patience, et un certain air de probité et de retenue, leur furent d'un grand secours; car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurèrent auprès de leurs maîtres qui les traitèrent avec toute sorte d'estime et de considération. Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide, des pièces duquel ils avoient récité les plus beaux endroits aux Siciliens qui en étoient fort curieux; et

à leur retour dans leur patrie, ils allèrent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur étoit arrivé à l'occasion de ses vers.

La nouvelle de la défaite ayant été portée à Athènes (Thucyd. l. 8, pag. 551-553. — Plut. de Garrulit., pag. 509), on n'en voulut rien croire d'abord, et l'on étoit si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condamna au supplice celui qui le premier l'avoit répandue; mais quand on l'eut avérée, la consternation fut générale parmi les Athéniens; et comme si ce n'avoit pas été eux qui eussent décerné la guerre, leur dépit et leur colère éclata et contre les orateurs qui avoient favorisé l'entreprise, et contre les devins qui, par des oracles ou des prodiges supposés, leur en avoient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étoient vus dans un pareil état. On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galères, sans matelots, en un mot dans le dernier désespoir; de sorte qu'on s'attendoit à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, et fortifiés par la révolte des alliés, viendroient fondre sur Athènes par mer et par terre avec toutes les forces du Péloponnèse. Ils ne se laissèrent pourtant point abattre et ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, et de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, et particulièrement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, et l'on établit un nouveau conseil de vieillards, pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin, l'on n'omit rien de tout ce

qui pouvoit être utile dans la conjoncture présente, l'alarme où l'on étoit et le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'état, et dociles à tous les bons avis.

La déroute de l'armée de Nicias fut suivie de la prise d'Athènes, où Lysandre changea toute la forme de l'ancien gouvernement. Cicéron (1) a raison de dire, en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est là que les forces d'Athènes, aussi-bien que ses galères, furent ruinées et coulées à fond; et que c'est dans ce port que la gloire et la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

CHAPITRE SECOND.

Ce chapitre renferme l'histoire des huit dernières années de la guerre du Peloponnèse, pendant autant d'années de Darius Nothus, roi de Perse.

§. I. *Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.*

(19e et 20e années de la guerre.)

An M. 3591. Av. J. C. 413. = La défaite des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Grèce (Thucyd. l. 8, p. 553). Les peuples qui n'avoient point encore

(1) Hic primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. (Cic. Verrin. 7, n. 97.)

pris parti, et qui attendoient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le temps étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promptement la ruine d'Athènes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette république, après le terrible échec qu'elle venoit de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, et se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vues, qui étoient encore soutenues par l'espérance dont ils se flattoient que leurs alliés de Sicile arriveroient au printemps avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athènes.

En effet (ibid. p. 553-558), les peuples de l'Eubée, ceux de Chio et de Lesbos, et plusieurs autres, firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athènes, s'ils vouloient les prendre sous leur protection. Il arriva en même temps des députés de la part de Tissapherne et de Pharnabaze. Le premier étoit gouverneur de la Lydie et de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux vice-rois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zèle pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressoit d'armer au plus tôt, et de se joindre à lui, parce

que la flotte des Athéniens l'empêchoit de lever dans son département les contributions ordinaires, et il s'étoit vu hors d'état d'envoyer au roi celles des années précédentes. D'ailleurs, il espéroit avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un seigneur qui s'étoit révolté vers la Carie, et qu'il avoit ordre du roi d'amener vif ou mort : c'étoit Amorgès, bâtard de Pissuthne. Pharnabaze, en même temps, demandoit des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut à Lacédémone devoir commencer par satisfaire Tissapherne, et le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, et se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athènes qu'on tireroit du trésor les mille talens (trois millions) qui y étoient en réserve depuis le commencement de la guerre, après avoir cassé l'arrêt qui le défendoit. Milet se révolta aussi peu de temps après. Tissapherne, ayant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua et prit la ville d'Iase, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif et envoyé en Perse. Ce satrape donna un mois de paye à toute l'armée, sur le pied d'une dragme (Thucyd. l. 8, p. 568), c'est-à-dire de dix sous à chaque soldat par jour, marquant qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

Ce fut alors que Calcidée (Thucyd. l. 8, p. 561-571-572-576), au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au roi ou à ses prédécesseurs lui demeureroit. Il fut renouvelé quelque temps après par Théramène, autre général des Lacédémoniens, avec quelques légers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancêtres; ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Grèce, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des îles; et qu'il se trouvoit par-là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grèce en liberté, l'auroient asservie. Il fallut donc y faire encore des changemens. Tissapherne et les autres satrapes eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarèrent pour Lacédémone, et Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déjà son ennemi, à cause de l'injure qu'il en avoit reçue (Thucyd. l. 8, p. 577-579. — Plut. in Alcib. p. 204. — Diod. p. 164-165), ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acquéroit; car rien ne se faisoit que par l'avis d'Alcibiade, et on disoit communément que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans et les plus ambitieux

des Spartiates, animés des mêmes sentimens de jalousie, le regardoient de mauvais œil; et enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligèrent les principaux magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, secrètement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacédémoniens, mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

An. M. 3593. Av. J. C. 411. = Pour plus grande sûreté, il se jeta entre les bras de Tissapherne, satrape du grand roi à Sardes; et il ne fut pas long-temps sans se voir au premier degré de crédit et d'autorité à la cour de ce barbare: car ce Persan, plein de fraude et de ruse, grand ami des fourbes et des méchans, et qui ne faisoit nul cas de la simplicité et de la sincérité, ne se lassoit point d''admirer la souplesse d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenoit toute sorte de mœurs et de caractères, et sa grande habileté dans le maniement des affaires. Aussi n'y avoit-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage, qui pût tenir contre les grâces et les charmes de sa conversation et de son commerce. Ceux même qui le craignoient le plus, et qui lui portoient le plus d'envie, enchantés en quelque sorte par son air affable et ses manières prévenantes, ne pouvoient dissimuler le plasir infini qu'ils sentoient à le voir et à le fréquenter.

Tissapherne donc, quoique d'ailleurs très- féroce, et celui de tous les Perses qui haïssoit le

plus les Grecs, fut tellement séduit par les complaisances et par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, et le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté ; jusque-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ses jardins qui étoit le plus beau et le plus délicieux, tant par l'abondance de ses eaux, et par la fraîcheur des bocages, que par la beauté surprenante des retraites et des solitudes que l'art et la nature embellissoient à l'envi, et où éclatoit une magnificence royale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates, et qui craignoit toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces, et de ruiner entièrement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le satrape dans ses vues, qui étoient conformes aux intérêts de son maître, et aux ordres qu'il en avoit reçus ; car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les rois de Perse, n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillèrent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchèrent à exciter sous main parmi eux des divisions, et à les fomenter par des sommes considérables d'argent qu'ils faisoient couler tantôt à Athènes, et tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquèrent à balancer si bien les forces des deux républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que de légers secours, et qui n'étoient point décisifs, afin

de miner insensiblement et de consumer peu à peu les deux partis, en les affoiblissant l'un par l'autre.

C'est dans cette sorte de conduite que la politique fait consister l'habileté des ministres, qui du fond de leur cabinet, sans se donner de grands mouvemens, sans faire de grandes dépenses, sans mettre sur pied des armées nombreuses, parviennent à affoiblir les états dont la puissance leur donne de l'ombrage, soit en semant des divisions dans le sein même de ces états, soit en entretenant des jalousies parmi les peuples voisins, pour les mettre aux prises les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuse des rois de Perse. Se réduire, puissans comme ils étoient, à ces voies basses, obscures et détournées, c'étoit avouer leur foiblesse et l'impuissance où ils se croyoient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, et d'en tirer raison par des voies d'honneur. D'ailleurs est-il permis d'employer de tels moyens à l'égard de peuples contre lesquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix sous la foi des traités, et dont tout le crime est la crainte qu'on a qu'ils ne puissent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions secrètes, tendre des piéges à la fidélité des sujets, et se rendre complice de leur trahison en armant leurs mains contre leur propre patrie?

Quel nom, quelle réputation ne se seroit point

acquis un roi de Perse, si, comment des vastes et riches états que la providence lui avoit donnés, il eût employé ses bons offices, sa puissance, ses richesses même, pour concilier entre eux les peuples voisins, pour dissiper leurs jalousies, pour empêcher les injustices; et si, redouté et respecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différends, le lien de la paix, et le garant des traités? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle soit, qui approche de cette gloire?

Tissapherne agissoit selon d'autres principes; et il ne songeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perses leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vues d'Alcibiade; et dans le temps même qu'il se déclaroit ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laissoit pas d'assister sous main et par mille voies détournées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flotte des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faisoit espérer depuis long-temps. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime et de son amitié; ce qui rendit ce général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvoient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étoient pas à se repentir de la condamnation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi, de son côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que la ville d'Athènes venant à être entièrement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le hayssaient mortellement.

§. II. *On ménage le retour d'Alcibiade à Athènes, à condition d'y établir l'aristocratie à la place de la démocratie. Tissapherne conclut un nouveau traité avec les Lacédémoniens.*

Ce qui actuellement occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos (Thucyd. liv. 8, p. 579-587), où ils avoient toutes leurs forces. De-là, avec leur flotte, ils remettoient sous leur obéissance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, et se trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignoient Tissapherne, et les cent cinquante vaisseaux de Phénicie, qu'il attendoit incessamment, et ils voyoient bien qu'après la jonction d'une si puissante flotte il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoya secrètement à Samos, vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentimens, et pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu qu'on donnât l'administration de la république aux grands et aux puissans, et non pas à la vile populace qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il étoit à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens, non-seulement l'amitié de Tissapherne, mais même celle du roi, à condition qu'on aboliroit la démocratie, c'est-à-dire,

gouvernement populaire, parce que le roi preu-
oit plus d'assurance sur la parole des grands,
ue sur celle d'un peuple inconstant et léger.
Les députés prêtèrent volontiers l'oreille à ces
ropositions, et conçurent de grandes espérances
e se décharger eux-mêmes d'une partie des im-
ositions publiques, parce qu'étant les plus riches,
s'étoient aussi les plus foulés, et de rendre leur patrie
iomphante, après s'être emparés du gouverne-
ient. A leur retour, ils commencèrent par gagner
eux qui étoient les plus propres à entrer dans leur
essein; puis ils firent répandre parmi les troupes
ue le roi paroissoit disposé à se déclarer en faveur
es Athéniens, et à payer l'armée, à condition
u'on rétablît Alcibiade, et qu'on abolît le gou-
ernement populaire. Cette proposition étonna
'abord les soldats, et trouva de l'opposition dans
a plupart; mais l'appât du gain, et l'espérance
l'un changement qui leur seroit utile, adoucit
ientôt ce qu'elle avoit de dur et de choquant, et
es fit passer jusqu'à un désir violent de rappeler
Alcibiade.

Phrynique, l'un des chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'oligarchie que de la démocratie, et qu'en décriant la conduite du peuple, il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes grâces des nobles pour se faire rétablir, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on vouloit prendre. Il représenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile qui causeroit la ruine de l'état; qu'il y avoit peu d'apparence que le roi de

Perse préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuse; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, et n'y feroient pas rentrer ceux qui en étoient sortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches et puissans ne seroit pas plus favorable aux citoyens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui causoit tous les maux dans une république, et que c'étoient les riches qui excitoient tous les troubles pour leur agrandissement; qu'il se faisoit plus de violences dans un état sous la domination des grands que sous celle du peuple, dont l'autorité les tenoit en bride, et servoit d'asile à ceux qu'ils vouloient opprimer; que les alliés le savoient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fît des leçons sur ce sujet.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoyé à Athènes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiade et l'alliance de Tissapherne avec l'abolition de la démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, et en rappelant Alcibiade, on tireroit du roi de Perse de puissans secours, qui seroient un moyen sûr de triompher de Lacédémone. A cette proposition, le grand nombre se récria, et surtout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entre autres raisons, les imprécations et les exécrations prononcées par les prêtres et par tous les autres ministres de la religion contre Alcibiade, et même

contre ceux qui proposeroient de le rappeler; mais Pisandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils savoient quelque autre moyen de sauver la république dans le triste état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajouta qu'il s'agissoit de sauver l'état et non pas l'autorité des lois, auxquelles on pourroit pourvoir dans la suite; mais que, pour le présent, c'étoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du roi et à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la démocratie, comme Pisandre le promettoit, et ordonna qu'il iroit, suivi de dix députés, traiter avec Alcibiade et Tissapherne: et cependant Phrynique fut révoqué, et l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flotte.

Les députés ne trouvèrent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avoit fait espérer. Il craignoit les Péloponnésiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athènes trop puissans. Sa politique étoit, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir et les consumer l'un par l'autre. Il se rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie; ensuite qu'ils y ajoutassent les îles voisines: et quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisième entrevue, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, et de courir les mers de la Grèce, ce qui étoit formellement défendu par le célèbre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on

rompit avec colère, et les députés reconnurent qu'Alcibiade les avoit joués.

Tissapherne, sans perdre de temps, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article par lequel on cédoit à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avoient possédés, fut restreint aux provinces de l'Asie. Le roi s'engagea à entretenir sur le pied ordinaire la flotte des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, et cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse; après quoi ils seroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le roi la payât, à condition qu'ils le rembourseroient avant la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flotte de Phénicie. Ce traité fut fait la treizième année du règne de Darius, et la vingtième de la guerre du Péloponnèse.

§. III. *Quatre cents hommes, ayant été revêtus de l'autorité à Athènes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappelé. Après divers accidens et plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athènes, et est nommé généralissime. Il fait célébrer les grands mystères, et part avec la flotte.*

(21e et 25e années de la guerre.)

PISANDRE, de retour à Athènes (Thucyd, l. 8,

p. 590-594. — Plut. in Alcib. p. 105), trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, et il y mit bientôt la dernière main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant, dans un temps marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce temps fut expiré, ils convoquèrent l'assemblée. On commença par statuer qu'il seroit permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairoit, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les lois, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite, il fut arrêté qu'on formeroit un nouveau conseil, qui seroit maître des affaires, et qui éliroit de nouveaux magistrats. Pour cet effet, l'on établit cinq présidens, qui nommèrent cent hommes dont ils faisoient partie, et chacun d'eux en choisit et en associa trois à sa volonté, ce qui faisoit en tout quatre cents, auxquels on donna un pouvoir absolu; mais pour amuser le peuple, et le consoler par une ombre de gouvernement populaire, pendant qu'ils établissoient une véritable oligarchie, il fut dit que ces quatre cents appelleroient au conseil cinq mille citoyens, quand ils le jugeroient à propos. Le conseil et les assemblées du peuple se tenoient à l'ordinaire; mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des quatre cents. C'est ainsi que le peuple d'Athènes fut dépouillé de sa liberté, dont il jouissoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce décret fut passé sans contradiction,

et que l'assemblée fut séparée, les quatre cents, armés de poignards, et accompagnés de six vingts jeunes hommes dont ils se servoient lorsqu'il falloit faire quelque exécution, entrèrent dans le sénat, et contraignirent les sénateurs de se retirer, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommèrent de nouveaux magistrats, tirés de leur corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugèrent pas à propos de rappeler les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, et qui se seroit bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, bannissoient les autres, et confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte, et on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les quatre cents, aussitôt après leur établissement, envoyèrent dix députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée.

On y avoit déjà appris tout ce qui s'étoit passé à Athènes (Thucyd. lib. 8, p. 595-604. — Plut. in Alcib. p. 205. — Diod. p. 165), et sur cette nouvelle, les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposèrent sur-le-champ plusieurs des chefs qui leur étoient suspects, et en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle et Thrasybule étoient les principaux et les plus accrédités. Alcibiade fut rappelé, et choisi par toute l'armée pour généralissime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pyrée, et aller ataquer les tyrans,

mais il s'y opposa, représentant qu'il falloit auparavant qu'il eût une entrevue avec Tissapherne, et que, puisqu'on l'avoit élu général, l'on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur-le-champ pour se rendre à Milet. Son principal dessein étoit de se faire voir à ce satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu, et de lui montrer qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Aussi arriva-t-il de là, que, comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint aussi en respect Tissapherne par les Athéniens; et la suite fera voir que cette entrevue ne fut pas inutile.

Alcibiade de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les députés des quatre cents y étoient arrivés pendant son absence, et avoient entrepris en vain de justifier devant les soldats le changement qui s'étoit fait à Athènes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, et ils demandoient avec instance que sur-le-champ on les menât contre les tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui se seroit vu élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple; car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout et ne rien refuser à ceux qui, de fugitif et de banni qu'il étoit, l'avoient fait capitaine général d'une flotte de tant de vaisseaux, et d'une armée si nombreuse et si formidable: mais en homme d'état et en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipi-

ter dans un danger évident, et de les empêcher de commettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entière ruine. Cette sage fermeté sauva la ville d'Athènes ; car, s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis se seroient rendus maîtres sans résistance de l'Ionie, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empêcha qu'on ne maltraitât les députés, et les renvoya, en disant qu'il ne s'opposoit pas à ce que les cinq mille citoyens eussent la souveraine autorité dans la république ; mais qu'il falloit déposer les quatre-cents, et rétablir le sénat.

Pendant tous ces mouvemens (Thucyd. 604-606), la flotte de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, et l'on apprit qu'elle étoit arrivée à Aspende *. Tissapherne partit pour aller au-devant, sans qu'on pût deviner au juste la cause de ce voyage. Il avoit d'abord mandé cette flotte pour flatter les Péloponnésiens de l'espérance de ce puissant secours, et pour arrêter leurs progrès en la leur faisant attendre. On croit qu'il partit pour la même raison, afin qu'ils ne fissent rien en son absence, et que leurs soldats et leurs matelots se débandassent faute de paye. Quoiqu'il en soit, il ne l'amena point, sans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du roi de Perse, et

* Ville de Pamphylie.

pour consumer les uns et les autres par la longueur de la guerre ; car il lui eût été bien facile de la terminer par le secours de cette nouvelle flotte, puisque celle du Péloponnèse étoit déjà aussi forte toute seule que celle d'Athènes. L'excuse frivole qu'il allégua de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'étoit pas complète, marque assez qu'il avoit eu une autre raison.

Le retour infructueux des députés qu'on avoit envoyés à Samos (Thucyd. p. 607-614. — Plut. in Alcib. p. 206-210. — Diod. p. 171-172, 175-177, et 189-192), et la réponse d'Alcibiade, excitèrent de nouveaux troubles dans la ville, et portèrent un coup mortel à l'autorité des quatre cents. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flotte que les quatre cents avoient envoyée au secours de l'Eubée, s'étoient rendus maîtres de l'île. Cette nouvelle répandit la terreur et le découragement dans Athènes ; car ni la défaite de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'étoit aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevoit des secours considérables, et d'où elle tiroit presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où étoit alors Athènes, partagée en deux factions, la flotte victorieuse étoit venue fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie. Et pour lors il ne fût resté à la république de tout son empire que la ville d'Athènes ; car l'Hellespont, l'Ionie, et toutes les îles se voyant abandonnées, auroient été

contraintes de prendre parti, et de passer du côté des Péloponnésiens : mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein : et ce n'est pas la première fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athènes à déposer les quatre cents, comme auteurs des troubles et des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappelé d'un commun consentement, et on le pressa d'accourir promptement au secours de la ville. Mais lui, jugeant que s'il retournoit sur-le-champ à Athènes, il ne devroit son rappel qu'à la compassion et à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux et triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit considérable. C'est pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux (an M. 3595. Av. J. C. 409), il croisoit autour des îles de Cos et de Cnide : et ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, naviguoit vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et que les Athéniens le poursuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Athéniens; et heureusement il arriva avec ses dix-huit vaisseaux dans le temps que les deux flottes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, et dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croyoient encore ami, et abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord

amiral les enseignes athéniennes, fondit sur les Lacédémoniens, qui étoient les plus forts, et qui poursuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les poussa contre la terre, et animé par ce succès, il brisa leurs vaisseaux, et fit un grand carnage des soldats qui s'étoient jetés dans l'eau pour se sauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les secourir, et qu'à la tête de ses troupes il se fût avancé sur le rivage pour favoriser leur fuite et pour sauver leurs vaisseaux. Enfin, les Athéniens s'étant rendus maîtres de trente de leurs navires, et ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigèrent un trophée.

An. M. 3596. Av. J. C. 408.=Alcibiade, enflé de ce grand succès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tissapherne dans ce triomphant appareil, et de lui faire des présens fort riches tant en son nom qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique, et digne du général des Athéniens; mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu; car Tissapherne, qui se voyoit accusé par les Lacédémoniens, et qui craignoit que le roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ses ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert, par cette injustice, des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade ayant trouvé moyen d'avoir un cheval, échappa à ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'a-

voit relâché. De Clazomène il se rendit à la flotte des Athéniens, où Théramène le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, et Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium, dans la Propontide. Tous ses vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, et arriva le lendemain matin à Proconnèse, petite île vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze, qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnèse. Le lendemain il harangua ses soldats, et leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre et par mer, et de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entière et complète, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres, et suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non-seulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens même, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, et qu'ils étoient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on aperçut les vaisseaux du Péloponnèse qui, ayant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux capitaines de de-

meurer un peu derrière, et de ne le suivre que de loin ; et prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, et leur offre la bataille. Les ennemis, trompés par ce stratagème, et méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui, et engagent le combat. Mais, voyant arriver les autres vaisseaux athéniens, ils perdent courage tout d'un coup, et prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuyards, et en tue un fort grand nombre. Mindare et Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante, et met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, et généralement de tous les vaisseaux, et par la prise de Cyzique, s'assurèrent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassèrent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnoient avis aux éphores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri ; Mindare est mort ; le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni que devenir.*

Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athènes (Diod. lib. 13, p. 177-179), autant les Lacédémoniens en furent consternés. Ils envoyèrent sur-le-champ des ambassa-

deurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux peuples, et qu'on fît, à des conditions raisonnables, une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde et l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de citoyens sages et sensés à Athènes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, et de travailler à conclure un traité qui finît toutes les jalousies, qui apaisât tous les ressentimens, et qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'état, empêchèrent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon, entre autres (*Æsch. in Orat. de falsa legat.*), le plus accrédité des orateurs de ce temps, étant monté sur la tribune aux harangues, anima le peuple par un discours violent et séditieux, lui faisant entendre que, par une secrète intelligence avec les Lacédémoniens, on trahissoit ses intérêts, qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, et lui ôter pour toujours l'occasion de se venger pleinement de tous les torts et de tous les maux que Sparte lui avoit fait souffrir. Ce Cléophon étoit un homme de rien, un ouvrier d'instrumens de musique, qu'on prétend même qui avoit été esclave, et qui s'étoit fait inscrire par fraude dans le registre des citoyens. Il porta l'audace et la fureur jusqu'à menacer d'enfoncer son poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur prospérité présente, oubliant tous les maux passés, se promettant tout

du courage et du bonheur d'Alcibiade, rejetèrent avec hauteur toute proposition d'accommodement, sans faire réflexion qu'il n'y a rien de si journalier ni de si incertain que le succès des armes. Les ambassadeurs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil si déraisonnable, sont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand désastre.

Alcibiade sut bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla sur-le-champ assiéger Calcédoine, qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, et qui avoit reçu garnison de Lacédémone. Pendant ce siége, il prit une autre ville, nommée Sélymbrie. Pharnabaze, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit : « Que Pharnabaze leur compteroit « une certaine somme; que les Calcédoniens ren- « treroient dans l'obéissance et dans la dépendance « des Athéniens, et leur paieroient tribut; et que « les Athéniens ne commettroient aucun acte « d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui « s'engageoit de faire conduire en toute sûreté « leurs ambassadeurs au grand roi. » Byzance, et plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens.

An. M. 3597. Av. J. C. 407. = Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion demesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoyens, après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athènes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers et de toutes sortes de dépouilles en forme

de trophées, et traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, et qui étoient en plus grand nombre ; car les uns et les autres faisoient environ deux cents vaisseaux. On remarque que, dans le souvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port, il fut saisi de quelque mouvement de crainte, et qu'il n'osa débarquer qu'après qu'il eut vu du haut du tillac un grand nombre de ses parens et de ses amis, qui étoient venus sur le rivage pour le recevoir, et qui le pressoient de descendre.

Le peuple étoit sorti en foule de la ville pour aller à sa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroyables. Au milieu de ce nombre infini d'officiers et de soldats, tous les yeux étoient uniquement arrêtés sur lui, comme s'il eût été seul, et on le regardoit comme descendu du ciel, et comme la victoire même. Tous, s'empressant autour de lui, le caressoient, le bénissoient et le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne se lassoient point de le contempler de loin, et les vieillards le montroient à leurs enfans. On rapportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour sa patrie, et l'on ne pouvoit refuser son admiration à celles même qu'il avoit faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputoient la faute à eux seuls. Cette allégresse publique étoit mêlée de regrets et de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvoient s'empêcher

de comparer avec leur félicité présente. « Jamais,
« disoient-ils, ils n'auroient manqué la conquête
« de la Sicile, jamais toutes les autres espérances
« qu'ils avoient conçues n'auroient avorté, s'ils
« avoient remis toutes leurs affaires et toutes leurs
« forces entre les mains d'Alcibiade seul. En quel
« état se trouvoit Athènes, quand il en avoit pris
« la protection et la défense! Non-seulement elle
« avoit perdu la domination presque entière de
« la mer; mais elle étoit à peine demeurée maî-
« tresse de ses fauxbourgs; et, pour surcroît de
« malheur, elle se voyoit encore déchirée par
« une horrible guerre civile. Il l'avoit pourtant
« relevée et tirée de ses ruines; et non content de
« l'avoir remise en possession de l'empire de la
« mer, il l'avoit aussi rendue partout victorieuse
« sur la terre ferme, comme si le sort d'Athènes
« eût été entre les mains de cet homme seul,
« soit pour sa ruine, soit pour son rétablissement,
« et que la victoire fût attachée à sa personne, et
« prît ses ordres. »

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empêcha pas de demander une assemblée du peuple, afin qu'on l'entendît dans ses justifications, sentant bien la nécessité qu'il y avoit pour sa sûreté qu'il fût absous dans les formes. Il comparut donc, et, après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légèrement le peuple, et qu'il rejeta entièrement sur sa mauvaise fortune et sur quelque démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, et les exhorta à ne concevoir que

de grandes espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernèrent des couronnes d'or, le nommèrent général sur terre et sur mer, sans donner de bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides (prêtres de Cérès) et aux hérauts, de l'absoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure et la honte de son exil par la gloire de son rappel, et d'effacer le souvenir des anathèmes qu'eux-mêmes avoient ordonnées, par les vœux et les prières qu'ils faisoient en sa faveur. Tous les eumolpides et les hérauts étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore, eut le courage de dire: *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville;* insinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber sur la tête des innocens, ni être détournées de celles des coupables.

Au milieu de cette gloire et de cette prospérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissoit pas d'être troublée, quand on considéroit le temps de son retour; car il étoit arrivé justement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule*. Les prêtres ôtoient à la statue de la déesse tous ses ornemens pour la laver, ce qui fit appeler cette fête *Plunteria*, et la couvroient ensuite; et ce jour étoit regardé comme un des plus funestes et des plus malheureux. C'étoit le 25 du mois thargélion, qui répond au second jour de

notre mois de juillet. Cette circonstance déplut à ce peuple superstitieux, parce qu'il sembloit que la déesse, patrone et protectrice d'Athènes, ne recevoit pas Alcibiade agréablement et avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit et se cachoit, comme pour le repousser et l'éloigner d'elle.

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses désirs (Plut. in Alcib. p. 210), et les cent vaisseaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands mystères : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, et occupé tous les chemins qui mènent d'Athènes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe *, et on avoit été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir à la fin de ce volume toutes les cérémonies particulières de cette solennité.

Alcibiade crut que ce seroit une très-belle action, qui lui attireroit les bénédictions des dieux et les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout son lustre et toute sa solennité, en conduisant la procession par terre, et la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis ; car, ou Agis la laisseroit passer tranquillement, malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit considé-

* Voy. dans le tom. 6, ch. 3, art. 1, *fêtes d'Eleusis*, les cérémonies de cette solennité.

rablement la réputation de ce roi, et terniroit sa gloire; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer et de s'opposer à sa marche, il auroit alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux dieux, pour le plus grand et le plus vénérable de tous leurs mystères, sous les yeux de sa patrie et de ses propres citoyens, qui seroient les témoins de son courage et de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence que, dans cet acte public et extérieur de religion, qui frappe d'une manière sensible les yeux du peuple, et qui est extrêmement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade étoit d'effacer entièrement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues et la profanation des mystères y avoient fait naître.

Cette résolution prise, il avertit les eumolpides et les hérauts de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, et prenant les prêtres, les initiés et les confrères avec ceux qui les initioient, et les couvrant de son armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux et dans un très-grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste, ni plus digne de la majesté des dieux, que cette procession guerrière et cette expédition religieuse, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réussissoit pas moins à faire les fonctions de grand-prêtre que celles de général. Aucun des ennemis n'osa paroître, ni troubler

cette pompeuse marche, et Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athènes avec une entière sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, et augmenta si fort la fierté et l'audace de son armée, qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pauvres et de tout le bas peuple, qu'ils souhaitoient avec une passion démésurée de l'avoir pour roi. Plusieurs s'en expliquoient hautement, et il y en eut qui, s'adressant à lui-même, l'exhortèrent à se mettre au-dessus de l'envie, à ne s'embarrasser ni des lois, ni des décrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'état par leurs vains discours, et à se rendre entièrement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, sans craindre les délateurs. Pour lui, on ne sauroit dire quelle étoit sa pensée sur la tyrannie, ni quel étoit son dessein; mais les plus puissans, craignant un embrasement dont ils voyoient déjà des étincelles, le pressèrent de partir sans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, et en lui donnant pour collègues les généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, et dirigea sa course vers l'île d'Andros qui s'étoit revoltée. Sa haute réputation, et le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes ses entreprises, faisoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand et d'extraordinaire.

§. IV. *Les Lacédémoniens nomment pour amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephèse la flotte des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, et l'on nomme dix généraux à sa place. Callicratidas succède à Lysandre.*

(26e année de la guerre.)

Les Lacédémoniens, justement alarmés du retour et des heureux succès d'Alcibiade (Xenoph. Hellen. l. 1, p. 440-442. — Plut. in Lys. p. 434-435. — Diod. l. 13, p. 192-197), comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposa un habile général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, et lui donnèrent le commandement de la flotte. Quand il fut arrivé à Ephèse, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, et très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation; car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs et les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les généraux du roi y passoient pour l'ordinaire leur quartier d'hiver. Cette vie oisive et voluptueuse, pleine de luxe et de faste, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté et les durs exercices qui étoient en usage à Sparte. Ayant

conduit son armée à Ephèse, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés des vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galères, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement et en honneur, et, par ce moyen, il remplit la ville de richesses, et jeta dès lors les fondemens de cette grandeur et de cette magnificence qu'on y vit dans la suite, tant l'industrie et l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville et dans un état!

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi, étoit arrivé à Sardes : ce prince ne pouvoit alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avènement de son père à la couronne, qui étoit dans la dix-septième année de son règne. Parysatis sa mère en étoit idolâtre, et elle pouvoit tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure; commandement qui soumettoit à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vue de Parysatis étoit, sans doute, de mettre ce jeune prince en état de disputer la couronne à son frère après la mort du roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son père en l'envoyant dans son gouvernement, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athènes; ordre bien opposé à la politique qu'avoient suivie jusque-là Tissapherne et les autres gouverneurs de ces provinces. Leur maxime

avoit été constamment d'aider, tantôt un parti et tantôt l'autre, pour balancer si bien leurs forces, que l'un ne put jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivoit qu'ils s'affoiblissoient tous deux par la guerre, et que jamais l'un des partis ne se trouvoit en état de former des entreprises contre l'empire des Perses.

Lysandre ayant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Éphèse pour aller le saluer, et pour se plaindre des longueurs et de la mauvaise foi de Tissapherne, qui, malgré les ordres qu'il avoit reçus de soutenir les Lacédémoniens, et de chasser les Athéniens de la mer, avoit toujours sous main favorisé les derniers par considération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, et avoit été seul la cause de la perte de la flotte par le peu de provisions qu'il lui fournissoit. Ce discours fit plaisir à Cyrus, qui regardoit Tissapherne comme un fort méchant homme, et comme son ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du roi de secourir puissamment les Lacédémoniens, et qu'il avoit reçu pour cela cinq cents talens, (500,000 écus). Lysandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, étoit souple, pliant, plein de complaisance pour les grands, toujours disposé à leur faire sa cour, et supportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil et de leur faste avec une patience incroyable : en quoi plusieurs font consister la plus grande habileté et le plus grand mérite d'un courtisan.

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, et mettant en œuvre tout ce que l'industrie et la

souplesse d'un habile courtisan lui pouvoit suggérer de manières flatteuses et insinuantes, il gagna parfaitement les bonnes grâces du jeune prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence et de son zèle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme (dix sous) par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moyen ceux des ennemis, et mettre ainsi plus tôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du roi, et que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit qu'un demi-talent (15,000 liv.) par mois pour chaque galère : cependant le prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant son départ, buvant à sa santé, et le pressant de lui demander quelque grâce, Lysandre le pria de vouloir ajouter une obole * à la paye qu'on donnoit chaque jour aux matelots : il le fit, leur donna quatre oboles au lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paya tous les arrérages qui leur étoient dus et un mois d'avance, et pour cela, fit compter sur-le-champ à Lysandre dix mille dariques (100,000 fr.)

Cette largesse remplit de joie et d'ardeur toute la flotte, et rendit presque vides toutes les galères des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paye étoit la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentèrent

* La dragme étoit composée de six oboles, et est évaluée à dix sous de notre monnoie. Une obole fait un sous huit deniers. Ainsi ces quatre oboles faisoient six sous huit deniers par jour, au lieu de cinq sous que valoient les trois oboles.

de se concilier Cyrus par l'entremise de Tyss pherne ; mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce satrape lui représentât que l'intérêt du roi étoit, non d'agrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, et les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paye pour les matelots, et que par-là il eût fort incommodé leur marine, il n'osoit hasarder contre eux un combat naval ; redoutant surtout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, et qui jusqu'à ce jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné sur terre ou sur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramasser de l'argent, dont il avoit besoin pour payer ses troupes, et qu'il eut laissé le commandement de sa flotte à Antiochus avec défense expresse de combattre en son absence, et d'attaquer les ennemis ; ce nouveau commandant, pour faire parade de courage, et pour braver Lysandre, entra dans le port d'Ephèse avec deux galères, et après avoir fait grand bruit et de grandes risées, il se retira avec un air de mépris et d'insulte. Lysandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galères, et se mit à le poursuivre. Mais comme les Athéniens venoient au secours d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté d'autres galères, et peu à peu tous leurs vaisseaux étant arrivés pour les soutenir, enfin ils com-

battirent avec toutes leurs forces. Lysandre remporta la victoire, et ayant pris quinze galères des Athéniens, il dressa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui présenter la bataille jusques dans le port : mais Lysandre, content de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter Ainsi il se retira sans avoir rien fait.

An. M. 3598. Av. J. C. 506. = En même temps Thrasybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, partit du camp, et alla l'accuser à Athènes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine assemblée : « Qu'Alcibiade avoit entièrement ruiné les affaires, et perdu la marine « des Athéniens par la licence qu'il y avoit introduite : qu'il s'étoit absolument livré à des « hommes décriés par leurs débauches et leur « ivrognerie *, qui par-là de simples matelots « étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de « lui : qu'il leur abandonnoit toute son autorité « pour aller s'enrichir à son aise dans les provinces, et pour s'y plonger dans la crapule et « dans toutes sortes d'infamies qui déshonoroient « Athènes, pendant qu'il laissoit sa flotte en présence de celle des ennemis. »

On tiroit un autre chef d'accusation contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour se préparer un asile et une retraite,

* Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant et fort déreglé, qui avoit gagné les bonnes grâces d'Alcibiade en lui rapportant une caille qu'il avoit laissé échapper.

comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger et inconstant, ajoutèrent foi à toutes ses accusations. La perte de la dernière bataille, et le peu de succès qu'il avoit eu depuis son départ d'Athènes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes et merveilleuses, le décrièrent entièrement; et l'on peut dire que ce furent sa propre gloire et sa réputation qui le ruinèrent; car on le soupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, et l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impossible. Ils faisoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent, il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand roi pour trésorier, et qu'il étoit très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paye et à la subsistance de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, et l'on nomma à sa place dix généraux. Quand il en eut appris la nouvelle, il se retira sur sa galère vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Chersonnèse de Thrace.

Vers ce temps mourut Plistonax (Diod. p. 196), l'un des rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes: *C'est*

qu'à Sparte, dit-il, *les lois commandent aux hommes, et non les hommes aux lois* (1).

Lysandre qui songeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des nobles (Xenoph. Hellen, lib. 1, pag. 442-444. — Plut. in Lys. pag. 435-436. — Diod. pag. 197-198), pour avoir toujours en sa disposition ces gouverneurs qu'il auroit choisis, et qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephèse ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoissoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les poussoit aux grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, se rendant par-là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices et de toutes leurs fautes, pour les avancer et pour les enrichir. Aussi lui furent-ils toujours très-attachés, et ils le regrettèrent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder, et pour prendre le commandement de la flotte. Il ne le cédoit point à Lysandre pour le courage et la science militaire; mais l'emportoit infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévère à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flatterie et à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à se faire remarquer pour n'être plus si communes.

(1) *Ὅτι τοὺς νομους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νομων κυρίους εἶναι δεῖ.* (Plut. in Apophtheg. p. 230.)

C'étoit un homme d'une probité et d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité et d'une droiture ennemie de tout mensonge et de toute fraude, et en même temps d'une noblesse et d'une grandeur d'âme véritablement spartaine. Les nobles et les puissans ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa vertu; mais ils se seroient mieux accommodés de la facilité et de la condescendance de son prédécesseur, qui fermoit les yeux sur toutes les injustices et les violences qu'ils commettoient.

Ce ne fut point sans dépit et sans jalousie que Lysandre le vit arriver à Ephèse pour remplir sa place, et par une lâcheté et une trahison criminelles, assez ordinaires à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qu'il put. Des dix mille dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardes ce qui lui en restoit, disant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adresser au roi pour lui demander cette somme, et que c'étoit à lui à chercher des moyens de faire subsister son armée. Cette réponse le jeta dans un extrême embarras et dans une fâcheuse extrémité; car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, et il ne pouvoit se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déjà trop foulées.

Dans ce pressant besoin (Plut. in Apophtheg. p. 222), un particulier lui ayant offert cinquante talens (c'est-à-dire cinquante mille écus), pour obtenir de lui une grâce injuste, il les refusa. « Je « les accepterois, lui dit Cléandre l'un de ses

« officiers, si j'étois à votre place. Et moi de « même, répliqua le général, si j'étois à la « vôtre. »

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des généraux et des lieutenans du roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or, c'est à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri et élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands et de nobles sentimens, infiniment éloigné de toute flatterie et de toute bassesse, il étoit convaincu, dans le fond du cœur, qu'il seroit moins triste et moins déshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire honteusement la cour et mendier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'autre mérite que leur or et leur argent. En effet, toute la nation étoit flétrie et déshonorée par une si lâche prostitution.

Cicéron, dans ses *Offices*, peint deux caractères bien différens de personnes employées dans le gouvernement, et en fait l'application aux deux généraux dont nous parlons ici. Les uns, dit-il (1), amateurs zélés de la vérité, et ennemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité et de candeur, et ne croyent pas qu'il convienne jamais

(1) Sunt his alii multùm dispares, simplices et aperti; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis inimici : itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dùm, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum et patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contràque Callicratidam. (Offic. l. 1, n. 109.)

à un homme de bien de tendre des pièges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire et à tout souffrir, ne rougissent pas des dernières bassesses, pourvu que, par ces moyens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, et il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithètes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur; et qui ne conviennent guères à un Spartiate, en l'appelant *très-rusé et très-patient*, ou plutôt *très-complaisant.*

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, et pria qu'on dît à ce prince que l'amiral de la flotte des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie de plaisir *. Il répondit d'un ton et d'un air modeste qu'il n'étoit point pressé, et qu'il attendroit que le prince fût sorti. Les gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde; et il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, et fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephèse, chargeant d'imprécations et de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la cour aux barbares, et qui, par leurs flatteries et leurs bassesses, leur avoient appris à tirer de leurs richesses un titre et un droit d'insulter au reste des hommes.

* Le grec dit à la lettre *qu'il buvoit, πίνει.* Les Perses se piquoient de boire beaucoup, et c'étoit chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.

Et, s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que, dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux barbares, et qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours pour s'attaquer et se ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles et si dignes de Lacédémone, et qui, par sa justice, par sa magnanimité et par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent et de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, et si digne de lui.

§. V. *Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condamnent à mort plusieurs de leurs généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.*

Callicratidas, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens (Xenoph. Hellen. l. 1, p. 444-452. — Diod. l. 13, p. 198-201 et 217-222), avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs chefs, dans le port de Mitylène, et l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse. Conon, se voyant assiégé par terre et par mer, sans espérance de secours et sans vivres, trouva le moyen de faire savoir

à Athènes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, et en moins d'un mois on équipa une flotte de cent dix galères, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galères des alliés s'y joignirent, et toutes ensemble firent route vers les îles Arginuses, situées entre Mitylène et Cumes. Callicratidas, l'ayant appris, laissa Etéonice au siége avec cinquante galères, et se mit en mer avec les six-vingts autres, pour faire face à l'ennemi, et empêcher le secours. Du côté des Athéniens, l'aile droite étoit commandée par Protomaque et Thrasyle, qui avoient chacun quinze galères : ils étoient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux, conduits par Lysias et Aristogène. L'aile gauche, pareille à la première, et rangée aussi sur deux lignes, étoit commandée par Aristocrate et Diomédon, qui étoient soutenus par Erasinide et Périclès *. Le corps de bataille, composé à peu près de trente galères, parmi lesquelles étoient les trois amirales athéniennes, étoit rangé sur une seule ligne. Ils avoient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galères n'étoient ni si vites ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulassent entre deux. Les Lacédémoniens et leurs alliés, qui se sentoient inférieurs en nombre, se con-

* C'étoit le fils du grand Périclès.

tentèrent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, et pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galères des Athéniens, et de tourner légèrement autour d'elles. Le pilote de Callicratidas, effrayé de cette inégalité, lui conseilloit de ne point hasarder le combat et de se retirer; mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir sans honte, et que sa mort importoit peu à la république : *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme*. Il commandoit l'aile droite, et Thrasondas, thébain, la gauche.

C'étoit un grand et terrible spectacle, que de voir la mer couverte de trois cents galères prêtes à s'entre-choquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience et le courage des chefs qui commandoient les deux flottes ne laissoient rien à désirer. Ainsi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit se donner décideroit du sort des deux peuples, et termineroit la guerre qui duroit depuis si long-temps. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussèrent de grands cris, et le choc commença. Callicratidas qui, sur la réponse des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage et une hardiesse incroyable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, et leur perçant le flanc avec le béc de sa proue. Enfin, il attaqua

celui de Périclès, et le perça de mille coups; mais celui-ci l'ayant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, et il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, et, après un horrible carnage, il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aile droite qu'il commandoit, ayant perdu son amiral, fut mise en déroute. La gauche, composée des Béotiens et de ceux de l'Eubée, fit encore une longue et vigoureuse résistance par l'intérêt pressant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens, contre qui ils s'étoient révoltés; mais enfin, elle fut obligée de plier et de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirèrent aux Arginuses, et y dressèrent un trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galères, et les ennemis plus de soixante-dix, parmi lesquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens, il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas (Plut. in Lys. pag. 436), général lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité et son courage, à tous ceux qui dans la Grèce s'étoient rendus les plus dignes d'admiration.

Cependant il le blâme extrêmement d'avoir hasardé mal à propos aux Arginuses le combat naval (Plutarque in Pelop. pag. 278), et il montre que, pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour

me servir de la comparaison d'Iphicrate *, l'infanterie légère ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, et si le général tient lieu de la tête, ce général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose et ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose et néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre commandant lacédémonien avoit donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au pilote qui l'exhortoit à se retirer, *Sparte ne tient pas à un seul homme*; car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'étoit qu'un seul homme*: mais commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux qui lui obéissoient; et celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un seul homme*. Cicéron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement (1). Après avoir dit qu'il s'étoit trouv

* C'étoit un général des Athéniens.

(1) Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam sed vitam etiam profundere pro patriâ parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republicâ quidem postulante : ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuisset peloponnesiaco bello, multaque fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm consilio non paruit eorum, qui classem ab Arginussis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacedæmonios, classe illâ æmissâ, aliam parare posse; se fugere sine suo dedecore non posse. (Cic. de Offic. lib. 1, n. 48.)

bien des personnes prêtes à sacrifier à la patrie leurs biens et même leur vie, mais qui, par une fausse délicatesse de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hasarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à se retirer des Arginuses : *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flotte si celle-ci périssoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite sans se couvrir de honte et d'infamie.*

Je reviens aux suites du combat livré près des Arginuses. Les généraux des Athéniens ordonnèrent à Théramène, à Trasybule, et à quelques autres officiers, de retourner avec environ cinquante galères enlever les débris et les corps morts pour leur donner la sépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reste contre Etéonice, qui tenoit Conon assiégé devant Mitylène. Mais une rude tempête qui survint dans le moment, empêcha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, et craignant que cette nouvelle ne jetât l'alarme et le découragement parmi ses troupes, renvoya ceux qui l'avoient apportée avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, et de crier que toute la flotte d'Athènes avoit péri, et que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de grâces, et ayant fait prendre de la nourriture à ses troupes, il fit partir promptement les galères, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon, délivré ainsi du blocus, se joignit à la

flotte victorieuse, qui regagna aussitôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athènes que les morts avoient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande colère, et fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croyoit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'esprit des anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture, et nous voyons qu'après toutes les batailles, le premier soin des vaincus, malgré le sentiment actuel de leurs maux et la vive douleur d'une sanglante défaite, étoit de demander au vainqueur une suspension d'armes pour rendre à ceux qui étoient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient persuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les païens, par l'intérêt que l'âme prenoit au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs solennels qu'on s'empressoit de lui rendre, marquoit qu'ils en avoient un sentiment confus, qui subsistoit parmi toutes les nations, et qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlassent pas bien clairement.

Voilà ce qui mit en fureur le peuple d'Athènes. Il nomma sur-le-champ de nouveaux généraux, sans conserver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collègues Adimante et Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, et six seulement étoient revenus à Athènes. Théramène, le dixième des généraux, qui avoit pris les devants, accusa devant le peuple les autres chefs,

les rendant responsables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat, et, pour sa décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au sénat et au peuple, où ils s'excusoient sur la violence de la tempête, sans charger personne. Il y avoit une noirceur détestable dans cette calomnie, d'abuser contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, et de ne pas rejeter sur lui la faute dont il pouvoit paroître plus coupable que tout autre. Les généraux n'ayant pu, à leur retour, obtenir autant de temps qu'il en falloit pour se défendre, se contentèrent de représenter en peu de mots comment la chose s'étoit passée, et prirent à témoin de ce qu'ils disoient les pilotes et tous ceux qui étoient alors présens. Le peuple parut recevoir favorablement leurs excuses, et plusieurs particuliers s'offrirent pour cautions; mais on trouva à propos de remettre l'assemblée, parce qu'il étoit nuit, et que le peuple, ayant accoutumé de donner son suffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoître quel avis l'emporteroit, outre que le conseil devoit opiner auparavant sur ce qu'on vouloit proposer au peuple.

La fête des Apaturies étant survenue, où l'on a coutume de s'assembler par familles, les parens de Théramène apostèrent plusieurs personnes vêtues de deuil et rasées, qui se dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, et obligèrent Callixène à accuser les généraux dans le sénat. Il fut ordonné que, puisqu'en la dernière assemblée on avoit oui l'accusation et la défense, le peuple, distingué par tribus, porteroit son suffrage, et

que si les accusés étoient jugés coupables, ils seroient punis de mort, leurs biens confisqués, et la dixième partie consacrée à la déesse (Minerve). Quelques sénateurs s'opposèrent à ce décret, comme injuste et contraire aux lois. Mais comme le peuple, excité par Callixène, menaçoit d'envelopper les opposans dans la même cause et dans le même crime que les généraux, ils eurent la lâcheté de se désister de leur opposition, et ils sacrifièrent ces généraux innocens à leur propre sûreté, en consentant au décret. Socrate (c'est le célèbre philosophe), seul d'entre les sénateurs, demeura ferme, et s'opposa constamment à un décret si visiblement injuste et si contraire à toutes les lois. Le peuple s'assembla. L'orateur, qui étoit monté sur la tribune pour prendre la défense des généraux, montra « qu'ils n'avoient manqué en rien à « leur devoir, puisqu'ils avoient ordonné qu'on « enlevât les corps morts : que si quelqu'un étoit « coupable, c'étoit celui qui, étant chargé de cet « ordre, ne l'avoit pas exécuté : mais qu'il n'ac- « cusoit personne, et que la tempête survenue dans « ce moment-là même étoit une puissante apo- « logie qui disculpoit pleinement les accusés. Il « demanda qu'on leur accordât un jour entier « pour se défendre, grâce qu'on ne refusoit point « même aux plus criminels, et qu'on les jugeât « séparément. Il représenta que rien ne les obli- « geoit de hâter avec tant de précipitation un « jugement où il s'agissoit de la vie des citoyens « les plus illustres : que c'étoit en quelque sorte

« s'attaquer aux dieux que de (1) rendre les hom-
« mes responsables de la violence des vents et de
« la tempête : qu'il y avoit une ingratitude et une
« injustice criante à faire mourir les vainqueurs
« que l'on devroit couronner, et à livrer les défen-
« seurs de la patrie à la rage de leurs envieux :
« que, s'ils le faisoient, un jugement si inique se-
« roit suivi d'un prompt mais inutile repentir
« qui leur laisseroit dans le cœur une douleur cui-
« sante, et les couvriroit d'une honte éternelle. »
Le peuple d'abord avoit paru touché de ces rai-
sons, mais, animé par les accusateurs, il prononça
une sentence de mort contres huit généraux, et six
qui étoient présens furent arrêtés pour être conduits
au supplice. L'un d'eux, c'étoit Diomédon, homme
d'une grande réputation pour son courage et sa pro-
bité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait
silence : « Athéniens, dit-il, je souhaite que le
« jugement que vous venez de prononcer contre
« nous ne tourne point à la perte de la république ;
« mais j'ai une grâce à vous demander pour mes
« collègues et pour moi ; c'est de nous acquitter
« envers les dieux des vœux que nous leur avons
« faits pour vous et pour nous, et que nous som-
« mes hors d'état d'acccomplir : car c'est à leur
« protection, invoquée avant le combat, que nous
« reconnoissons être redevables de la victoire que
« avons remportée sur les ennemis ». Il n'y eut
point de bon citoyen qui ne fût attendri jusqu'aux

(1) Quem adeò iniquum, ut sceleri assignet quod venti et fluctus deliquerint? (Tacit. Ann. l. 14, c. 3.)

larmes par un discours si plein de douceur et de religion, et qui n'admirât avec surprise la modération d'un citoyen qui, se voyant condamné si injustement, ne laissoit pourtant échapper aucune parole d'aigreur, ni même de plainte contre ses juges, mais étoit uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faisoit périr, de ce qu'elle et eux devoient aux dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les six généraux furent-ils exécutés, que le peuple ouvrit les yeux, et sentit toute l'horreur de son jugement : mais son repentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixène l'accusateur fut mis en prison, et on refusa de l'écouter. Ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque temps après à Athènes, et il y mourut de faim, haï et détesté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs. Diodore remarque que le peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'ayant livré peu de temps après, non à un seul maître, mais à trente tyrans, qui le traitèrent avec la dernière cruauté.

On reconnoît au naturel (Plat. in Axioch. p. 368-369), dans ce récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; et Platon, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture vive et bien ressemblante. Le peuple (1),

(1) Δῆμος ἁψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser mener par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, et un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Ce même récit nous fait connoître ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, et combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vue d'un danger et d'une disgrâce présente. Quoique dans le sénat la justice de la cause des généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre, dès qu'on parle de colère du peuple, et qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves sénateurs, dont la plupart avoient commandé les armées, et qui tous s'étoient souvent exposés aux plus grands périls de la guerre, se range dans le moment du côté de la calomnie prouvée et de l'injustice la plus criante qui fut jamais : preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare et infiniment supérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers!

Entre tous ces juges, un seul véritablement digne de sa réputation, c'est le grand Socrate, qui, dans cette trahison et cette perfidie générale, demeure ferme et inébranlable; et quoiqu'il sache que son suffrage et sa foible voix ne sera d'aucun secours pour les accusés, c'est un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, et il trouve qu'il est indigne d'un homme de bien de se li-

vrer par crainte et par lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle et forcené (1). Voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoyens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptolemus et Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, et il a donné celui du dernier au dialogue d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

An. M. 3598. Av. J. C. 406. = La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je diffère à en parler dans le tome 6, où je rapporterai de suite l'histoire des tyrans de Syracuse.

§. VI. *Lysandre commande la flotte des Lacédémoniens. Cyrus est rappelé à la cour par son père. Lysandre remporte près d'Ægos-Potamos une célèbre victoire contre les Athéniens.*

(27e et dernière année de la guerre du Péloponnèse.)

An. M. 3599. Av. J. C. 405. = Après la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence (Xénoph. Hellen. lib. 2, p. 454. — Plut. in Lys. p. 436-457. — Diod. l. 13,

(1) Ὀυ γὰρ ἐφάινετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

p. 223), les alliés, appuyés en cela du crédit de Cyrus, envoyèrent une ambassade à Sparte, pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, avec promesse de servir avec plus d'affection et de courage, s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaisir aux alliés, donnèrent le titre d'amiral à un certain Aracus, et envoyèrent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnèrent en apparence que le titre de vice-amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'amiral même.

Tous ceux qui, dans les villes, étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire partout la démocratie. Son caractère complaisant pour ses amis, et indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vues ambitieuses et injustes que l'austère équité de Callicratidas; car Lysandre étoit un homme profondément corrompu, et qui faisoit gloire de n'avoir nul principe sur la vertu et sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisoit aucun scrupule d'employer en tout la ruse et la fourberie. Il n'estimoit la justice qu'autant qu'elle pouvoit lui servir; et quand elle ne favorisoit point ses intérêts, il lui préféroit, sans hésiter, l'utile, qui, chez lui, étoit le seul beau et le seul honnête, persuadé que la vérité n'avoit, par sa nature, nul avantage sur le mensonge, et qu'il falloit mesurer le prix de l'une et de l'autre

au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui représentoient que c'étoit une chose indigne des descendans d'Hercule d'employer le dol et la fraude, il s'en moquoit ouvertement : *Car*, disoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

On rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer. Il avoit coutume de dire *qu'on amusoit les enfans avec des osselets* *, *et les hommes avec les sermens*, montrant par une irréligion si déclarée qu'il faisoit encore moins de cas des dieux que de ses ennemis : car celui qui trompe par un faux serment déclare ouvertement par-là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Ici finit la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse (Xenoph. Hellen. lib. 2, pag. 454). C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement, auquel il étoit peu accoutumé, et jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang et son autorité, découvrit, par une action éclatante, le secret de son cœur. Elevé dès son enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions et les prosternemens des gens de

* Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas moins bon : *Que les enfans pouvoient tromper, user de supercherie* (c'est ce qu'ils appellent *tricher*) *au jeu des osselets, et les hommes dans les sermens.* Ἐκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δὲ ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mère ambitieuse qui l'idolâtroit, dans le désir et l'espérance de la royauté, il commençoit déjà à en exercer les droits et à en exiger les respects avec une hauteur et une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille royale, ses cousins germains, et dont la mère étoit sœur de Darius, son père, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial, qui ne s'observoit qu'à l'égard des rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condamna à mort, et les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darius, aux pieds de qui les parens vinrent se jeter pour lui demander justice, fut fort touché de la mort tragique de ses deux neveux, et regarda cette action de son fils comme un attentat contre lui-même, à qui seul cet honneur étoit dû. Il prit la résolution de lui ôter son gouvernement, et il le manda à la cour, sous le prétexte qu'étant malade, il avoit envie de le voir.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lysandre à Sardes, et lui remit en main de grosses sommes d'argent pour payer sa flotte, lui en promettant encore davantage pour l'avenir; et, par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaisir, il l'assura que, quand le roi son père ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du sien propre; et que, si tout venoit à lui manquer, il feroit fondre son trône d'or et d'argent massif, sur lequel il s'asseyoit pour rendre la justice. En-

fin, sur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs et les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces, et l'embrassant, il le conjura de ne point donner de bataille en son absence, s'il n'étoit supérieur en force, parce que le roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis; et il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie et de la Cilicie.

Après le départ de ce prince (Xenoph. Hellen. l. 2, p. 455-458. — Plut. in Lys. pag. 437-440; id. in Alcib. pag. 212. — Diod. l. 13, p. 225-226), Lysandre tourna du côté de l'Hellespont, et mit le siége par mer devant Lampsaque. Thorax s'y étant rendu en même temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, et Lysandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivoient de près, mouillèrent au port d'Eléonte dans la Chersonnèse avec cent quatre-vingts galères; mais, sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allèrent promptement à Seste, et après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appelé * *Ægos-Potamos*, où ils s'arrêtèrent vis-à-vis des ennemis, qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées se voyant si proche, toutes les troupes ne pensèrent qu'à se reposer ce jour-

là, dans l'espérance que, dès le lendemain, on en viendroit à une bataille.

Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là, et d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte, en attendant le jour. Le lendemain, dès que le soleil fut lévé, les Athéniens commencèrent à voguer contre eux avec toute leur flotte sur une ligne, et à les défier. Lysandre, quoique ses galères fussent bien rangées en bataille, les proues tournées contre l'ennemi, se tint en repos, et ne fit aucun mouvement. Sur le soir, les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre qu'après que deux ou trois galères, qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, et qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. Le lendemain, on fit la même manœuvre, le troisième jour encore, et jusqu'au quatrième. Cette conduite, qui montroit de la réserve et de la timidité, augmenta extrêmement la confiance et l'audace des Athéniens, et leur inspira un grand mépris pour une armée que la crainte, selon eux, empêchoit de paroître et de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les généraux

athéniens, et leur représenta qu'ils se tenoient sur une côte fort désavantageuse, où ils n'avoient ni ports, ni villes voisines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine et de danger leurs provisions de Seste; et qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent et s'écartassent chacun de son côté, pendant qu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie, accoutumée à exécuter avec une prompte obéissance, et au plus léger signal, les ordres du général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuses troupes de Thrace, et de les forcer de combattre. Les généraux, surtout Tydée et Ménandre, jaloux du commandement, ne se contentèrent pas de refuser ses offres, dans la pensée que, si le succès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, et que, s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur; mais ils rejetèrent encore avec insulte ces conseils si sages et si salutaires, comme si un homme disgrâcié perdoit le sens et l'esprit en perdant la faveur de sa république. Alcibiade se retira.

Le cinquième jour, les Athéniens se présentèrent encore pour donner la bataille, et se retirèrent le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galères pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auroient vu les Athéniens descendus à terre, et d'élever sur chaque proue un

bouclier d'airain, quand ils seroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant, sur sa galère, parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes et les officiers à tenir les matelots et les soldats prêts à voguer et à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la proue, et que, de la galère amirale, le son de la trompette eut donné le signal, toute la flotte en belle ordonnance partit. En même temps l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit, le canal qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze stades (1875 pas), c'est-à-dire trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi par les efforts et par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui aperçut de terre cette flotte qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur et de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, et il force les autres de monter sur leurs galères; mais tous ces efforts et tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà et là : car ils n'étoient pas plus tôt descendus sur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, et ceux-là avoient commencé à préparer leur souper. C'étoit l'effet du peu d'attention et du peu d'expérience de leurs capitaines, qui, ne soupçonnant pas le moindre danger, se tenoient en repos, et y laissoient leurs soldats.

Déjà les ennemis se portoient sur eux avec de grands cris et un grand bruit de rames, lorsque Conon, se dérobant avec neuf galères, du nombre desquelles étoit la galère sacrée, nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, et s'y retira auprès d'Evagore. Les Péloponnésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent d'abord celles qui sont vides, choquent et brisent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours sans ordre et sans armes, sont tués au pied des galères où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils sont taillés en pièces par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, et se rendit maître de toute la flotte. Après avoir pillé le camp, et attaché à la poupe de ses galères celles des ennemis, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes et parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il soit parlé dans l'histoire, et d'avoir terminé dans l'espace d'une heure une guerre qui avoit déjà duré vingt-sept ans, et qui peut-être, sans lui, en auroit encore duré davantage. Lysandre envoya aussitôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille prisonniers qu'on avoit faits à cette bataille ayant été condamnés à mort par le conseil, Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les prisonniers de deux galères prises sur les ennemis, l'une d'An-

dros, l'autre de Corinthe, et qui avoit autrefois persuadé au peuple d'Athènes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, et qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Lysandre le fit donc venir, et lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel décret dont on vient de parler. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, malgré l'extrémité du danger où il se trouvoit, lui répondit : « N'accuse « point des gens qui n'ont point de juges ; et « puisque tu es vainqueur, use de tes droits, et « fais contre nous ce que nous eussions fait contre « toi si nous t'avions vaincu. » En même temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'étoit opposé à ce décret.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flotte par toutes les villes maritimes ; et il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient de se retirer au plus tôt dans Athènes, sans leur permettre de prendre une autre route, et en leur déclarant qu'après un certain temps marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville ; ce qu'il faisoit en habile politique, pour affamer la ville plus promptement, et la mettre hors d'état de fournir un long siége. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la démocratie, et toutes les autres sortes de gouvernement, et il laissa dans chacune un gouverneur lacédé-

monien, appelé *harmoste*, et dix archontes ou magistrats, qu'il tiroit des sociétés qu'il y avoit établies. Il s'assuroit par-là en quelque sorte le gouvernement général, et comme la principauté de toute la Grèce, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entièrement attachées.

§. VII. *Athènes, assiégée par Lysandre, capitule et se rend. Lysandre y change la forme du gouvernement, et y établit trente commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or et l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnèse. Mort de Darius Nothus.*

An. M. 3600. Av. J. C. 404. = Quand on apprit à Athènes (Xenoph. Hellen. lib. 2, p. 458-462. — Plut. in Lys. p. 440-441), par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entière de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur et de désespoir dans toute la ville. Ils croyoient déjà voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége et d'une cruelle famine, la ruine et l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, et la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste pour eux et plus insupportable que les plus durs supplices et que la mort même. Le lendemain, on convoqua l'assem-

blée, et il fut résolu qu'on boucheroit tous les ports, excepté un seul, qu'on répareroit les brèches, et qu'on feroit la garde pour se préparer à un siége.

En effet, Agis et Pausanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchèrent d'Athènes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port du Pirée avec cent cinquante voiles, et empêcha qu'aucun navire n'y entrât et n'en sortît. Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours et sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déjà de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville et le port, et abandonnant le reste. Il renvoya à Sparte les députés, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie, sur la frontière de Lacédémone, et qu'ils eurent exposé leur commission aux éphores, ils eurent ordre de se retirer, et de revenir avec d'autres propositions, s'ils vouloient avoir la paix. Les éphores avoient demandé qu'on abattît douze cents pas de murailles de part et d'autre du Pirée; mais un Athénien qui osa le conseiller, fut mis en prison, et défense fut faite de proposer désormais rien de semblable.

Les choses étant dans ce triste état, Théramène dit tout haut dans l'assemblée que, si on vouloit l'envoyer vers Lysandre, il sauroit si la proposi-

tion que faisoient les Lacédémoniens de démanteler la ville, étoit pour la ruiner plus aisément, ou pour l'empêcher de se révolter. Les Athéniens l'ayant député, il fut plus de trois mois sans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrémité de la famine à accepter les conditions qu'on leur proposeroit, quelles qu'elles fussent. Il dit, à son retour, que Lysandre l'avoit arrêté tout ce temps-là, et qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adressât aux éphores. Il fut donc renvoyé, lui dixième, à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les éphores leur donnèrent audience dans l'assemblée générale, où les Corinthiens et plusieurs autres alliés, particulièrement ceux de Thèbes, soutinrent qu'il falloit détruire absolument la ville, sans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préféran la gloire et la sûreté de la Grèce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur seroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Grèce de si grands services, dont le souvenir devoit faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression que le ressentiment des injures particulières qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : « Qu'on dé-
« moliroit les fortifications du Pirée, avec la
« longue muraille qui joignoit le port à la ville ;
« que les Athéniens livreroient toutes leurs ga-
« lères, à la réserve de douze; qu'ils abandon-
« neroient toutes les villes dont ils s'étoient em-
« parés, et se contenteroient de leurs terres et de
« leur pays; qu'ils rappelleroient leurs bannis,

« et qu'ils feroient ligue offensive et défensive « avec les Lacédémoniens, et les suivroient par- « tout où ils les voudroient mener. »

Les députés étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu : car on ne pouvoit plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain, ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié malgré l'opposition de quelques particuliers ; et Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flûtes et des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie et d'une allégresse extraordinaires, comme si toute la Grèce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnèse, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le temps de se reconnoître, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente archontes, ou plutôt trente tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, et y laissa pour *harmoste* ou gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licencia son armée. Lysandre, avant que de congédier la sienne, s'avança vers Samos, qu'il pressa si vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitans, il songea à retourner à Sparte avec les galères des Lacédémoniens, celle du Pirée, et les éperons des autres qu'il avoit prises.

Il avoit envoyé devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent et les dépouilles qui étoient le fruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cents talens, c'est-à-dire à quinze cent mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étoient scellés d'un cachet, et sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousit par le fond, et après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cents talens (30,000 écus), il les recousit fort proprement, et se crut bien en sûreté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac le décélèrent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte, en portant partout la honte d'avoir terni par une si basse et si sordide avarice la gloire de toutes ses belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages et les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent, qui subjuguoit, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmèrent extrêmement Lysandre de vouloir donner ainsi atteinte aux lois fondamentales de Sparte, et représentèrent vivement aux éphores qu'il étoit de leur devoir (1) de

(1) Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

chasser de Sparte tout cet or et tout cet argent, et de le charger de malédictions et d'anathêmes, comme une peste fatale qui ravageoit tous les autres états, et qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la saine constitution du gouvernement qui, depuis tant de siècles, l'avoit heureusement maintenue dans un état de force et de vigueur. Les éphores, sur-le-champ, firent un décret pour proscrire cet or et cet argent, et ordonnèrent que l'on continueroit à ne se servir que de la monnoie reçue, c'est-à-dire de la monnoie de fer. Mais les amis de Lysandre s'étant opposés à ce décret, et ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or et cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avoit que deux partis à proposer, qui étoient de donner un libre cours aux espèces d'or et d'argent, ou de les décrier absolument et de les proscrire. Les prudens, les politiques, en trouvèrent un troisième, qui, selon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or et d'argent ne seroit employée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les seules affaires de l'état, et que tout particulier qui s'en trouveroit saisi seroit mis à mort sur l'heure.

Étrange expédient! s'écrie Plutarque; comme si Lycurgue avoit craint les espèces d'or et d'argent, et non pas l'avarice que ces espèces font

naître : avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entière d'en amasser et de s'en servir ; car il étoit impossible qu'en voyant cette monnoie en honneur et en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, et que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques ce que la ville estimoit et recherchoit si fort pour les siennes, les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques étant mille fois plus dangereux pour les particuliers, que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens et assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi et la crainte du supplice, pour empêcher l'or et l'argent d'y entrer ; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration et au désir des richesses, et qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande et honorable de devenir riche.

AN. M. 3600. AV. J. C. 404. = Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnèse que mourut, après un règne de dix-neuf ans, Darius Nothus, roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la cour avant sa mort ; et Parysatis sa mère, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son gouverne-

ment, pressoit encore le vieux roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius, premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses frères, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son père à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusque-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, et fils aussi de Parysatis : il est appellé Arsicas dans Plutarque; et ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà.

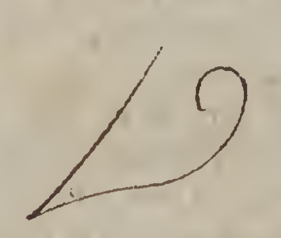


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

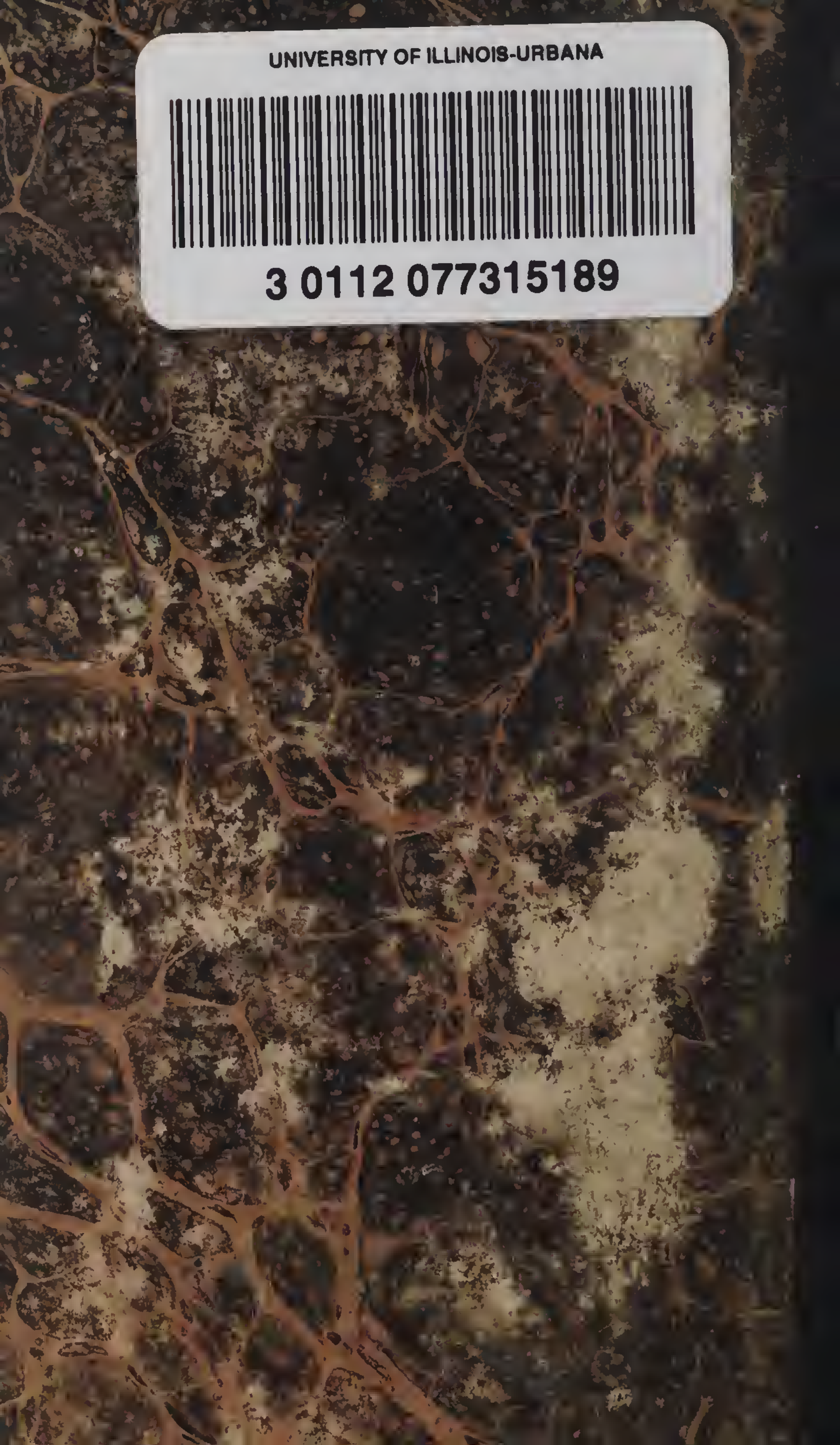
LIVRE SEPTIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.

A Whitcame
C. Op.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 077315189